

PER

E-419

BNQ

P
Morency
Mona
Latif-Ghattas
Jacques
Folch-Ribas
Annie
Saumont
Paul
Beaulieu
Roland
Giguère
Gisèle
Villeneuve
Cécile
Cloutier
Esther
Croft
Marcel
Trudel
Jean
Désy
Hélène
Dorion
Naïm
Kattan
Paul-Chanel
Malenfant

Les écrits

45^e
anniversaire

96



Les écrits

AOÛT 1999

Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Jean-Guy Pilon

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Promotion : Michelle Corbeil

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon
Jean-Guy Pilon
Jean Royer
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean-Pierre Duquette
Jacques Folch-Ribas
Naïm Kattan
Claude Lévesque

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

LES ÉCRITS

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

les.ecrits@sympatico.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935

© Les écrits



LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA
THE CANADIAN COUNCIL
DES ARTS
FOR THE ARTS
DEPUIS 1957
SINCE 1957



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS



Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 96, AOÛT 1999

Dédicace	5
Pierre MORENCY	
<i>Les pensées d'Azed</i>	7
Mona LATIF-GHATTAS	
<i>Manzoura, le cuisinier</i>	17
Jacques FOLCH-RIBAS	
<i>Le phare</i>	23
<i>Un homme heureux</i>	28
Annie SAUMONT	
<i>En una noche oscura</i>	35
Paul BEAULIEU	
<i>Dostoïevski : 50 ans après</i>	41
Roland GIGUÈRE	
<i>Au jour le jour</i>	57
Gisèle VILLENEUVE	
<i>La précipitation</i>	67
Cécile CLOUTIER	
<i>La drave des mots</i>	81
Esther CROFT	
<i>Jour après jour</i>	85
Marcel TRUDEL	
<i>La Nouvelle-France veut déporter le New-York</i>	99
Jean DÉSÉ	
<i>Julien Breton : accoucheur</i>	117
Hélène DORION	
<i>Lettre de l'abandon</i>	125
Naïm KATTAN	
<i>Vacances</i>	127
Paul-Chanel MALENFANT	
<i>Comme l'existence</i>	137
Notices biobibliographiques	163



À Monsieur Jean-Louis Gagnon

AU MOIS D'AOÛT 1954 – il y a donc exactement 45 ans –, paraissait le premier numéro de la revue *Écrits du Canada français*.

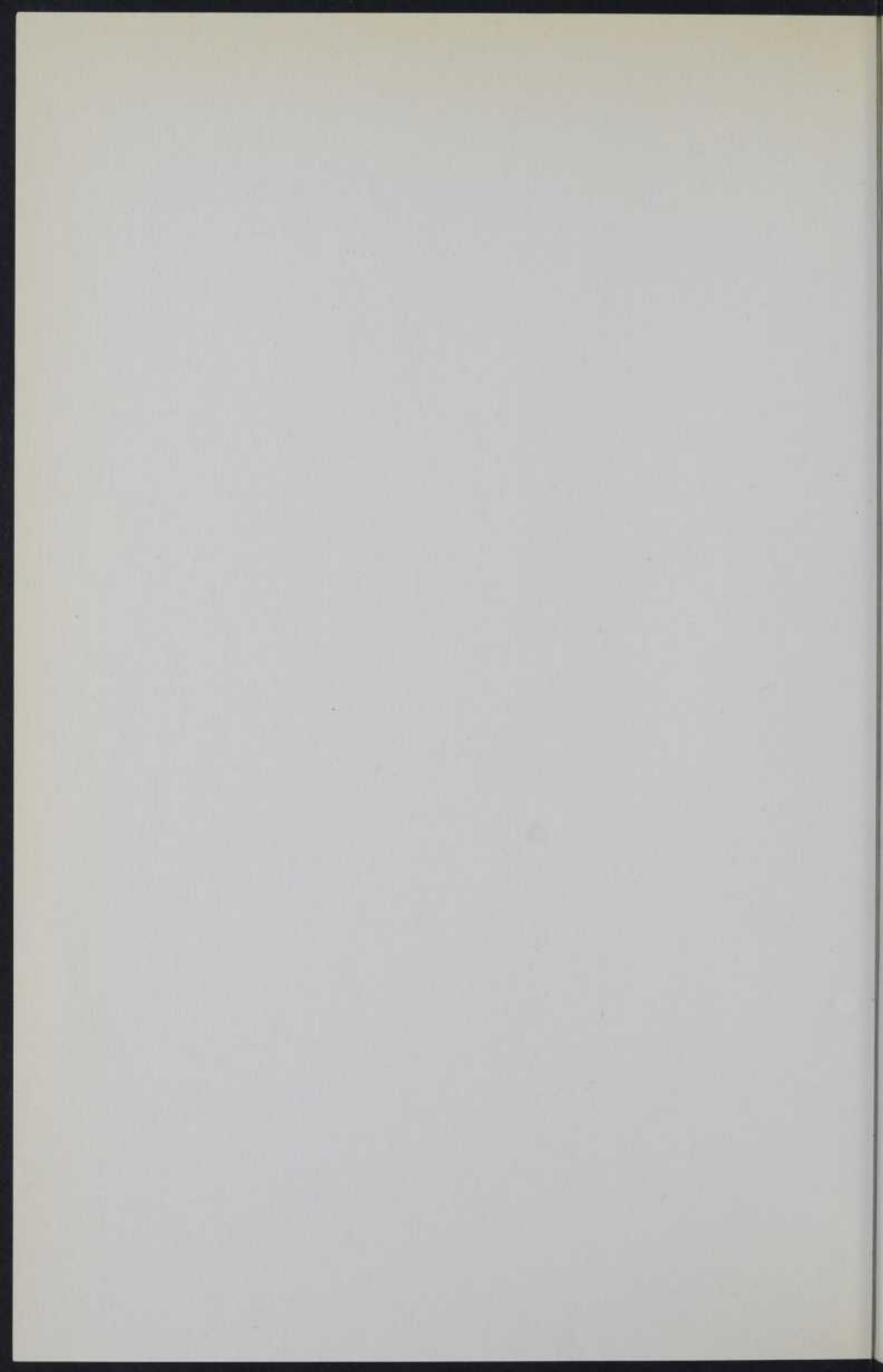
À l'occasion de cet anniversaire, nous tenons à rendre hommage à son fondateur – et directeur pendant plusieurs années –, Monsieur Jean-Louis Gagnon, ainsi qu'à Messieurs Claude Hurtubise et Paul Beaulieu qui lui ont succédé.

Depuis 1995, la doyenne des revues littéraires du Québec s'appelle *Les écrits* et maintient l'objectif qui a présidé à sa création : la publication de textes inédits de haute qualité. C'est ainsi qu'au fil des ans, elle a publié des textes majeurs de la plupart des écrivains québécois et accueilli plusieurs jeunes auteurs, ainsi que des écrivains étrangers.

En dédiant ce numéro du quarante-cinquième anniversaire au fondateur, Monsieur Jean-Louis Gagnon, journaliste, écrivain et diplomate, qui vit heureux à Québec avec tous les souvenirs de ses 85 ans, nous lui disons bien affectueusement :

Merci, Monsieur Gagnon.

La rédaction



PIERRE MORENCY

Les pensées d'Azed

AZED. Je ne l'ai pas encore rencontré. Mais il existe, j'en suis sûr, en un pays proche ou lointain, au centre d'une cité nerveuse, à la lisière d'une petite ville brûlée de froid ou de soleil, il existe un individu nommé Azed. Je ne saurais dire quel est son métier. Je sais seulement qu'Azed est au milieu de son âge et que parfois il pense. Quelles sont ses réflexions quand le soir il va plonger dans le sommeil? Quels mots traversent son esprit au moment précis où il va émerger dans la lumière? Que note-t-il sur l'étroit calepin qui en permanence gonfle la poche de sa chemise? Pourquoi tenir à un carnet sinon pour y noter, au cours d'une promenade ou pendant un répit dans le jour ouvrable, ses pensées les plus tenaces.

Azed. Son nom évoque un condensé d'abécédaire, la file indienne des lettres de notre langue, venues des écritures aussi anciennes que la pensée elle-même.

A
dossé à un mur
Crosse à l'épaule
La mire devant l'œil
Tu vas tirer.
À quel maître
As-tu cédé ta vie?

B
onheur de vivre
C'est don de lumière
Dans l'écroulement des secondes.

C
hevalier le matin
Prince à midi
Cheval le soir.

Dire le vrai pour écrire le plus
Voilà la clef
D'un espace de silence.

Ecrire la lettre E
Pour le premier jardinier
Annonçait déjà
La création du râteau.

Faire amour
N'est pas du domaine érotique
C'est pur joyau
Sous le feu de patience.

Gens qui dorment en hiver
Ne renaissent pas toujours au printemps.

Hibou sans yeux n'a que faire de ses griffes
Homme privé de serres acquiert l'œil du hibou.

Image la musique
Venue d'un monde sans étoiles
Sans soleil sans terre avec la vie.
Puis imagine une vie sans musique :
Terre sans soleil.

Joie est joue de jeune enfant
Tous les jours de la vie.

Kiosque au bord du lac
Lieu choisi où penser
Le mystère des canards.

La libellule comme l'hirondelle
Vit d'ailes et luit dans l'air.

Ma maison m'habite
Mais ne peux bâtir ma vie
Qu'en dehors du nid.

Nâître une seconde fois
Pour renaître encore à la fin.

Ouvre-toi à ce qui se cache.
Cache-toi si tu es déjà ouvert.

P
eut se dire oiseau
L'être qui vole où bon lui chante.

Q
uestion : Au Louvre
Une fillette de dix ans regarde
La Victoire de Samothrace. Elle dit :

R
éponse : c'est parce que la liberté
N'a pas de visage.

Si tu es seul, bois le lait.
Si tu marches parmi les autres
Nourris tes yeux.

Tu te fais chemin
Pour ouvrir un champ
À l'être que tu aimes.

Un être unifié
S'unit pour rester un
En formant un deux.



a au bout de tes larmes
Tu découvriras la source.



aterman à la main
Le creuseur fait monter l'eau
De sa terre secrète.



porte en son milieu
Le point crucial
Et par là est lettre rare
Au début des mots.



renoncer est malsain
Y adhérer de même.
La flamme qui s'y livre
À la fois éclaire et brûle.
Puisque le matin vient de la nuit
Et de la douleur le baume.



en
Pour le maître est jardin
Où voir l'intérieur du regard
Où sentir au-delà du
Nez.

Lettrines de l'auteur.

MONA LATIF-GHATTAS

Manzoura, le cuisinier

IL ÉTAIT DÉJÀ BIEN ANCRÉ dans la cuisine de mes parents quand je suis née, Manzoura, notre cuisinier au visage d'acajou, vêtu de sa lumineuse djellaba blanche, qui nous venait d'Assouan et qui ressemblait tellement au Nil. À cette époque, il devait avoir trente ans. J'avais à peine deux ans quand j'échappais à la surveillance de ma Dada pour le rejoindre dans son domaine, interdit aux enfants de peur qu'ils ne se brûlent les doigts en touchant aux réchauds, ou ne s'amusent à manipuler les boutons du gaz. J'étais fascinée par son sourire ouvert qui laissait voir ses larges dents si blanches. Dès qu'il me voyait apparaître, la joie inondait son visage. Il me plantait alors sur ses genoux et me faisait sauter au rythme de la mélodie arabe que diffusait la radio. Moi j'écoutais, j'écoutais la lancinante voix de la chanteuse, mêlée à celle de Manzoura qui la doublait. J'écoutais ces mots que je comprenais à peine, mais qui m'émouvaient, car ils enivraient Manzoura de plaisir. Il disait alors que le chant est la plus belle des choses de ce monde, et il m'apprenait à porter la main à mon oreille en dodelinant de la tête, pour goûter la musique, comme le font les mélomanes d'Orient.

Tous les jeudis matin, Manzoura achetait à prix d'or la revue *Les Étoiles*. Pendant que les légumes mijotaient, que l'odeur des épices emplissait la cuisine et toute la cage de l'escalier de service, il s'asseyait sur la chaise cannée, allumait sa cigarette, et lisait goulûment les nouvelles de ce monde des vedettes dont il aurait tant voulu faire partie. Il se pâmait à haute voix devant la beauté de Leila Mourad, l'héroïne du dernier film à l'affiche au Caire. Il s'attardait avec sérieux sur les commentaires et m'expliquait avec force gestes le scénario qu'il venait de lire car, en vérité, il ne verra le film que bien plus tard, quand il sera projeté dans l'une des salles à trois piastres égyptiennes, qu'il pourrait alors se payer.

Vers trois heures de l'après-midi, après avoir servi le déjeuner, Manzoura éteignait la cuisine et montait dans sa chambre sur la terrasse de l'immeuble. Dès qu'il partait, la maison s'assombrissait. L'angoisse me prenait de voir la cuisine éteinte, de sentir le vide que laissait son absence. J'avais hâte qu'il revienne. Il se reposait un peu, puis il s'habillait pour sortir. Il marchait le long de la corniche du Nil, jusqu'au café-bar Awad situé près du pont de Zamalek. Là, il retrouvait ses amis, cuisiniers et chauffeurs. Il jouait au tric-trac en sirotant un verre de rhum jusqu'à sept heures du soir, heure à laquelle il revenait dans sa cuisine pour servir le dîner. Certains soirs, au retour d'une course ou d'une visite avec maman, nous nous arrêtions chez Awad pour le ramener en voiture. Je jubilais à l'idée qu'il embarquerait avec nous dans l'auto. Je lui faisais de grands signes par la fenêtre pour qu'il voie bien que nous étions venus le chercher, le ramener avec nous, chez nous, pour que tout le monde voie bien que Manzoura était nôtre et qu'on le prêtait seulement à ses amis du café. D'ailleurs, chez nous c'était chez lui. Quand il parlait

de notre maison, il le faisait toujours à la première personne du pluriel.

C'est dans la cuisine de Manzoura que j'ai fumé ma première cigarette. C'est lui qui m'a appris comment on avale la fumée sans s'étouffer. Dans la sécurité de sa présence, je pouvais savourer l'indescriptible bonheur que procure le goût du tabac mêlé à celui de la transgression des lois. Si par hasard ma mère entrait, il prenait vite la cigarette et la plantait derrière son oreille, comme il faisait avec la sienne, et lançait à la cantonade : « *El sandawetch gahez!* Mona, ton sandwich est prêt. » Il était mon confident, je lui racontais mes peines, il admirait mes sottises, j'étais sa Hatchepsut et il ne m'aurait jamais trahie.

Je venais d'avoir quatorze ans quand mon père me surprit un jour en conversation intime avec un jeune musicien qui jouait dans l'orchestre de la plage, un certain été à Alexandrie. Il me donna une belle gifle et me traîna à la maison comme une réprouvée. Furieux de mon dévergondage (quel dévergondage, mon Dieu! les jeunes d'aujourd'hui me riraient au nez) et pensant m'humilier, il m'annonça tout haut que désormais je serais sous la surveillance rigoureuse de Manzoura, qui me dicterait ma conduite et lui ferait rapport sur toutes mes allées et venues. A-t-il imaginé, mon pauvre père, comme c'était peu me punir? À travers mon torrent de larmes dues à la violence de l'engueulade que je venais de subir, Manzoura me prit par les épaules et, dans un coin de la cuisine, il alluma une cigarette et me la donna. Deux minutes plus tard, nous rigolions ensemble et il me racontait son dernier film. C'était un onguent magique sur la blessure.

J'ai dit que la chambre de Manzoura était située sur la terrasse de notre immeuble qui donnait sur le Nil. De chez lui,

on pouvait voir le Nil longer toute la corniche, les deux ponts qui reliaient l'île de Zamalek à la ville du Caire, la Citadelle et même les Pyramides de Guizéh. Une vue de paradis. Quand j'avais de la peine, je me faufilais sans crier gare et je montais sur la terrasse. Sa porte était toujours ouverte. Il se faisait du thé noir sur un petit réchaud à alcool et fumait en écoutant la radio. Je m'installais sur le petit tabouret de bois bas sur lequel s'asseyait la laveuse quand elle venait faire la lessive hebdomadaire des serviettes et des draps. Et je lui racontais ma misère du jour. Plutôt que de me juger, il m'admirait tout haut. Il me disait : *Maalech Maalech*, le mot le plus magique de la langue égyptienne, qui veut dire que rien n'est grave, rien n'est irrémédiable. Je savais bien qu'il ne rapporterait jamais à mes parents, qu'il préférerait mourir que de me trahir. Je repartais presque légère. J'avais confié mon désarroi à qui m'aimait sans conditions, savait garder sans redire, entendre, écouter.

Manzoura rêvait donc d'être une vedette de cinéma. Voilà que le destin lui en donna l'occasion, par un de ces hasards qu'il nous réserve quelquefois au détour de la vie. Un jour, devant notre immeuble, des camions se garèrent et des vedettes de cinéma en sortirent ainsi que des caméras. On allait tourner une scène de film sur la corniche. Manzoura venait de terminer le service du déjeuner. Plutôt que de monter sur sa terrasse, il se précipita dans la rue. Le tournage commençait. Dans la scène qu'on s'apprêtait à tourner, la vedette principale, Madame Sanaa Gamil, une des plus grandes actrices d'Égypte, devait être sauvée d'une noyade dans le Nil. Il fallait un comparse pour se jeter dans l'eau boueuse. Manzoura était là, juste au bon moment. Il se porta volontaire et plongea de toute son âme dans le Nil, héritant ainsi d'un rôle important, celui du

sauveur... Dans le film, on le voit bien clairement, tapotant les joues de Madame Sanaa Gamil pour qu'elle reprenne connaissance. Décrire son bonheur est impossible. C'est au-delà des mots. Ce soir-là, tout le bar Awad lui fit la fête. Et pendant des années, il parla de son exploit.

Les larmes d'émotion que Manzoura a versées le jour de mon mariage provoquerait la crue de Nil. Et celles qu'il a versées le jour de mon départ peuvent faire déborder l'océan qui sépare Le Caire de Montréal.

À mes divers retour au pays de l'enfance, je l'ai revu. Il avait quitté notre cuisine, ne pouvant plus mettre ses mains dans l'eau à cause d'un eczéma aigu. Il s'employa comme gardien chez un marchand de tapis. Mais il accourait dès qu'il savait que j'étais en ville. Il accourait avec son amour intact, sa passion du cinéma et ses larmes dues au fait que j'allais bientôt repartir vers mon pays des neiges.

Puis il tomba gravement malade. Je lui envoyai des médicaments. Les membres de ma famille restés sur place, se chargèrent de le faire soigner. N'avait-il pas mis sa jeunesse et sa force au service de notre enfance?

C'est lors d'un récent voyage en Égypte, que son fils Sayed m'apprit sa mort. Un monument de mon enfance s'effondrait. J'oubliais soudain les codes d'élégance de ma vie en Occident et je m'assis par terre, me lamentant à haute voix comme les pleureuses pharaoniques. Je lui remis alors une gratification substantielle à la mémoire de son père, pour tant de raisons qu'il ne comprendra jamais. Je lui remis aussi une cigarette Du Maurier, de celles que je rapportais à Manzoura à chaque retour et qu'il aimait tant mais ne pouvait, hélas, se payer. Je lui demandai de la déposer sur sa tombe. Comme une fleur cueillie, juste pour lui, au cœur de ma mémoire.

Son souvenir en moi dure comme un chant de *Naiï*, flûte à roseaux de Haute-Égypte, soufflé par un jeune homme d'Assouan au visage d'acajou, assis sous un palmier sur la rive gauche des temples anciens, et qui ressemblerait à s'y méprendre, à Manzoura.

JACQUES FOLCH-RIBAS
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Le phare

J'AVAIS LOUÉ UN PETIT BATEAU pneumatique avec un moteur assez puissant pour franchir ce qu'on appelle ici *le petit chenal*, la moitié du Fleuve, jusqu'à l'Île-aux-Lièvres. Je voulais voir ce phare, ce fameux phare qui fut, dit-on, l'un des premiers installés, au siècle dernier. Depuis tant de temps, chaque soir, je contemplais le cliquetis de sa lumière bleutée... Comment était-ce, là-bas, sur l'île?

J'ai accosté contre un minuscule quai flottant qui conduisait au pied d'un escalier de bois. J'ai commencé à monter. L'escalier se glissait entre de gros rochers, faisait des paliers, tournait, montait encore. Je commençais à souffler : je ressemblais sans doute à l'un de ces loups marins qui sortent de l'eau, les jours de soleil. Je ne voyais plus rien, tête baissée, que les marches de vieux cèdre tout gris, et encore des marches, et encore une... En haut, un homme m'attendait et lorsque je posai enfin le pied sur le sol, il dit :

« Quatre-vingt-dix-huit. Les avez-vous comptées?

– Ouf, non! Bonjour, Monsieur...

– Jean-Louis Dubé, c'est mon nom. Je suis le gardien. Je l'ai construit moi-même, cet escalier, et je l'entretiens. J'aurais dû en mettre deux de plus, ça ferait cent. Pas vrai? »

Je le regardai. Cet homme était un sourire. Tout riait en lui, ses lèvres entourées de petites rides, ses yeux d'un bleu comme jamais le Fleuve n'en aura un, ses sourcils arqués sur un crâne à moitié chauve où de fins cheveux salés dansaient au vent du nordet.

« Entrez donc », dit-il.

Il y avait deux pièces au rez-de-chaussée du phare. Une très grande avec quelques meubles de bois et un fauteuil de rotin, et une plus petite, une sorte d'alcôve dans laquelle je pouvais apercevoir par la porte ouverte un lit recouvert d'une énorme douillette blanche. Tout sentait la propreté, et l'odeur du cèdre. Près de la fenêtre unique qui donnait sur le Fleuve et la rive Sud, une petite table sur laquelle était posé un jeu d'échecs à côté d'un très gros livre relié en cuir.

« C'est le livre d'or, dit Monsieur Dubé. Je ramasse les noms, les adresses, la signature de tous les visiteurs. Vous allez me donner la vôtre, n'est-ce pas? J'ai des Canadiens et des Américains, en masse. J'ai aussi quelques Européens, et même quatre Japonais, ça c'est plus rare... Des fois, j'envoie des vœux de Noël, en souvenir, à mes anciens visiteurs, mais là, pour les Japonais, ce n'est pas possible : je ne comprends rien à leur adresse. »

Je signai le livre d'or. Je montrai l'échiquier à Monsieur Dubé :

« Vous jouez?

– Contre moi, oui. J'ai un livre, qui m'explique tout. Je joue depuis que j'étais enfant. Aujourd'hui, me voilà près de la retraite. Vous comprenez, les visiteurs viennent pour le phare, pour le Fleuve, pour voir les bélugas, ils n'ont pas le temps de s'asseoir avec moi.

– Moi oui. Je ne suis pas pressé.

– Ah ben, dit-il, en v'là une affaire! C'est rare. Quand je vais au village, l'hiver, des fois je trouve quelqu'un. Le libraire Bouchard, ou bien le professeur, Monsieur Joly, qui veulent faire une partie. Mais ici, jamais personne. Allons-y donc. D'abord, je m'en vais nous faire du thé. »

Je vis tout de suite qu'il me serait facile de le battre. Ses premiers coups furent hésitants. Il fit une petite erreur qui pouvait lui coûter un pion, mais je préfèrai laisser cela pour plus tard.

« Vous savez, dit-il en apportant deux tasses et la théière, on ne pourra pas jouer en silence. Je suis bien trop content de parler. Est-ce que cela vous ennuie? »

– Mais non. Justement, tenez, expliquez-moi comment vous faites, l'hiver?

– J'ai le droit de traverser une fois par mois, et en plein jour, naturellement. Le petit chenal, celui-là, est gelé. Alors, je vais au village à pied, avec ma traîne, pour rapporter de quoi manger. Et des outils, des fois. »

Il déplaça un fou, très adroitement. Son pion était protégé et, de plus, une ouverture se faisait à droite. J'avais besoin de réfléchir. Je lui demandai :

« Pas de famille, pas de femme, vous vivez seul? »

– Seul depuis toujours, dit-il. Quand j'étais jeune, qu'est-ce que le septième enfant d'une famille pouvait faire en sortant de l'école? Travailler à la ferme, ou à la coupe de bois. C'est le Curé qui m'a dit qu'on cherchait un garçon fiable, pour le phare. Et il a parlé au sous-ministre qui était un ancien gars du village. Parce que les phares, c'est fédéral. À l'époque, pas besoin de faire des études. »

J'avais trouvé la parade. Le cheval de gauche venait à droite, en renfort. Du même coup, j'ouvrais la diagonale du fou.

« Un garçon fiable, m'a dit le Curé. Ça veut dire un garçon qui n'a pas de blonde et qui n'en veut pas. C'est clair. Ça ne t'empêchera pas, plus tard, de revenir au village pour y trouver un autre travail et une femme pour te marier et avoir des enfants. »

Il roqua, tranquille, comme s'il avait fait cela toute sa vie et qu'il eût prévu le coup depuis le début. Je perdis deux pions, je mangeai un cheval, il me prit un fou. Je commençais à être inquiet.

« Si bien que, dit-il, je me suis installé ici. J'ai tout bien arrangé, bien nettoyé, bien entretenu. Les inspecteurs ont fait des rapports en ma faveur, et je suis resté. Sans femme. Quarante et deux ans. Le Curé est mort depuis longtemps... Est-ce que vous faites exprès pour me laisser gagner? Ce ne serait pas bien de votre part.

– Mais non! Vous m'avez coincé, là.

– C'est votre dame qui est emprisonnée. Mais vous pouvez encore vous en sortir. Il y a deux façons, c'est bien marqué dans mon livre. »

Il avait des tours dans son sac, le vieux Dubé.

« Si c'est marqué dans votre livre! dis-je. Et pour vos frères, vos sœurs, vos parents, est-ce que vous les voyez?

– En quarante et deux ans, cinq ou six fois, pas plus. J'ai enterré mes parents, ça fait deux, et rendu visite à quelques-uns... Les autres, ceux qui sont partis en ville, je ne les ai pas revus. »

Je ne trouvais ni l'une, ni l'autre, des deux façons de m'en sortir. Je proposai un échange de dames que Dubé fit semblant de ne pas voir. Naturellement. Pas fou. Excédé, je m'en allai menacer son roi, trop tôt, maladroitement.

« Vous savez, Monsieur, je suis bien ici, dit-il. Le phare est à moi, c'est comme si. Je l'aime, mon phare. Il est rarement tombé en panne, et j'avais de quoi le rallumer, toujours prêt. Mon phare, c'est mon ami, c'est ma blonde, c'est ma famille. »

Il prit sa tour, et vint la déposer chez moi, dans mon propre camp. Je vis clairement son jeu : je serais mort, dans deux coups.

« Le mois dernier, j'ai reçu un avis du Ministère. Le phare va être automatisé, l'année prochaine. »

Je levai la tête, je le regardai. Une grosse larme descendit le long d'un pli de la joue, jusqu'au menton. Il l'essuya du dos de la main.

« Allons Monsieur Dubé, je suis mort. Vous avez gagné. Bravo.

– Ça veut dire plus besoin de personne. Mon phare va rester seul, vide. Et moi là-dedans ? J'espère que je vais mourir cette année. Avant lui. »

Un homme heureux

ON LE TROUVA SUR LE DERNIER BANC de l'église Sainte-Judith, celui qui est près du portail. C'est une de ces pieuses femmes qui entrent pour dire une prière, ou simplement pour faire un signe de croix, qui le découvrit un matin. Un bébé enveloppé dans une couverture de laine, et qui déjà semblait entreprendre une carrière de silencieux, en souriant aux anges du plafond gothique, sans le moindre pleur, ni même un gazouillis d'enfant.

Sainte-Judith se trouve au centre même de l'ancienne ville, au milieu du fouillis des petites rues et ruelles qui descendent sans se presser vers le port, un quartier de marins, de débardeurs et de marchands de piments d'Amérique et d'épices indiennes. Le soleil n'atteint que rarement les pavés encombrés de promeneurs et de chômeurs assis sur de vieilles chaises et parlant de tout et de rien.

Le curé Antonio, vite prévenu, vint contempler l'enfant.

« Bien trop pâle pour notre paroisse, dit-il. Et blond. Je ne vois personne de blond, par ici, ni père ni mère. Ni des yeux pareils, d'un bleu si pur. »

Il emmena le bébé au presbytère, et ne sut quoi faire. La bonne, Amalia, non plus. Elle était un peu demeurée. Descendue d'un village de montagne, elle faisait des ménages mais avait si peu de clients dans cette vieille ville peuplée de pauvres, qu'elle se consacrait à la cure deux fois par semaine pour les quelques sous que le curé lui donnait. Elle ne se rappelait rien

de l'élevage des bébés. Elle alla tout de même chercher un biberon chez une voisine. Le bébé souriait toujours et finit par s'endormir en suçant son pouce. Le curé ne dormit pas cette nuit-là. Dès le lendemain matin, avant même de dire sa messe, il alla porter l'enfant à l'orphelinat des sœurs de la Providence.

C'était le jour de Saint-Fiacre, patron des jardiniers. Les sœurs, qui manquaient depuis toujours de noms de rechange, tant elles en avaient donnés, le nommèrent donc ainsi : Fiacre Leblond. Il apprit à lire, à écrire, à compter. Mais il n'avait rien à compter, et il ne lisait pas. Il pensait souvent à l'inutilité de ces choses mais ne voulait pas faire de peine à celles qui le cajolaient, l'embrassaient, le nourrissaient et semblaient tenir beaucoup à son éducation. Il apprit aussi l'histoire sainte. Il crut qu'il s'agissait là d'une invention des sœurs destinée à le distraire. L'aventure des dix commandements de Dieu le conforta dans cette idée qu'il avait de l'invraisemblance : comment aurait-on pu tuer son semblable, et pourquoi ? Il écouta moins bien les récits bibliques mais se plia aux rites religieux que les sœurs avaient patiemment mis au point. Fiacre grandissait et ne savait pas faire grand'chose. À cause du nom de son saint patron, on crut bon de le mettre au jardin. Les choux ne poussèrent guère mieux, les pommes de terre restèrent aussi petites qu'avant et il y eut une invasion de taupes qui ravagèrent les planches de légumes.

On essaya de lui apprendre les broches. C'était une spécialité de l'orphelinat. Les broches des sœurs de la Providence étaient réputées et certains marchands du quartier du port ne voulaient pas en vendre d'autres que celles-là. Fiacre ne parvint jamais à la dextérité nécessaire pour enfiler le paquet de soies dans le trou, même en utilisant le crochet de fer. Les sœurs hochaient la tête, navrées.

On dut se contenter d'utiliser le garçon blond comme homme à tout faire – à condition qu'il fût toujours surveillé pendant qu'il faisait. Porter un paquet sans tomber en franchissant un seuil de porte, laver la vaisselle sans s'ébouillanter, cirer les bancs de la chapelle sans y rester toute la nuit, car il adorait faire briller le bois qu'il ne trouvait jamais assez beau pour qu'on l'abandonne à la nuit.

Lorsqu'il atteignit l'âge de sa majorité, on parla de lui au curé Antonio qui commençait à se faire vieux. Fiacre Leblond lui ferait, croyait la sœur supérieure, un excellent bedeau. Ceci était fort mal pensé, étant donnée la maladresse du jeune homme, mais la supérieure n'en pouvait plus, elle désirait moins d'aide sous surveillance, un peu plus de tranquillité aux cuisines de l'orphelinat, et après tout, c'est le curé Antonio qui avait apporté le bébé, c'était à lui de le reprendre, maintenant qu'il était grand.

« Est-il pieux? dit le curé.

– Très, mon père, très. Il n'a jamais manqué un office, ni vêpres, ni salut, ni jeûne, ni prière.

– Que sait-il faire?

– Tout mon père, tout. Cultiver votre jardin, après tout il se nomme Fiacre... Vous aider à la vaisselle... Tout. Il suffit de lui montrer. Il est très propre, et particulièrement doué pour le cirage des bancs. »

Le curé Antonio crut à une allusion à l'état de propreté de son église. Il se demanda si sa vue, qui avait beaucoup baissé ces derniers temps, ne l'empêchait pas de se rendre compte. Il en conçut à la fois une inquiétude pour lui et un ressentiment pour la sœur supérieure qu'il trouva un peu trop rigide. Celle-ci, comme pour couronner sa sévérité, ajouta : « Et puis, il vous faut quelqu'un pour les cloches. On ne les entend

presque plus ». Ce qui parut au curé d'une affreuse mauvaise foi, car enfin : que vous tiriez sur les cordes comme un vieux marin costaud, ou que vous manquiez de vigueur, les cloches ont le même son... C'est ce que pensait le curé Antonio en s'en allant chercher Fiacre et son maigre baluchon de vêtements.

Il fallut bouleverser le presbytère, y trouver un place pour installer un lit, une commode, une chaise pour le bedeau.

À partir de ce jour, Fiacre se transforma. Le vieux curé ne lui donnait jamais d'ordre, le laissait à lui-même et comme il n'avait jamais senti le besoin d'avoir un bedeau, appréciait tout ce que faisait le sien. Fiacre, lorsqu'il avait un peu faim, préparait des nourritures de bien meilleur goût que celles de l'orphelinat, il mêlait des pâtes et des fruits, de la tomate et des choux. Au jardin, il cultivait d'excellents légumes, ayant compris rapidement qu'il fallait arracher les mauvaises herbes. Et la nef de l'église contenait une infinité de bancs, tous en vieux chêne, qu'il suffisait de cirer et de faire reluire pour que danse sur eux la lumière des vitraux et des cierges. On pouvait faire toutes sortes de choses amusantes, suivant sa propre inspiration, et le curé Antonio ne disait jamais rien, ni bien, ni mal.

Ainsi, le bedeau devint adroit par plaisir. Il était seul, livré à lui-même. S'il se faisait une blessure, il ne recommençait jamais plus.

Il faisait très attention à la température de l'eau pour la vaisselle, en y trempant doucement le doigt. Il portait les Saintes Espèces, lorsque c'était nécessaire, avec une onction et surtout une lenteur exemplaires. Il parvint même à lire l'heure à l'horloge de la sacristie afin de sonner les cloches aux bons moments de la journée. Les premières fois, le curé écouta,

sortit sur la petite place de l'église, écouta encore, haussa les épaules et se dit : « Je savais bien, moi.. Ah! ma Mère, ma Mère, ce n'est pas bien et vous manquez de charité. Vous entendrai-je en confession? »

Les paroissiens – surtout les paroissiennes – vinrent contempler Fiacre Leblond, le nouveau bedeau. Un luxe pour la paroisse. Certaines, les plus âgées, se souvenaient d'un certain bébé :

« Est-ce qu'il sait, au moins?

– Écoutez donc : il a été élevé dans un orphelinat!

– Pour moi, c'est le fils d'un Allemand.

– Je le trouve bien beau, moi. Mais il ne parle pas, voilà. Que fait-il donc, toute la journée? »

Fiacre se lança dans l'inconnu de la vieille ville. Il s'enfonça dans les rues étroites qui mènent au vieux port. Sur les quais accostaient des navires, on déchargeait des sacs et des caisses. Il contemplait cela durant des heures. On lui offrit des noix d'Amérique, il n'en avait jamais vues, il en rapporta au presbytère et ils en mangèrent, le curé et lui.

Une autre fois, il poussa jusqu'au boulevard où les voitures qui passaient très vite le laissèrent la bouche ouverte durant longtemps. Puis il vit des vitrines de magasin remplies de toutes sortes d'objets dont il ignorait l'usage. Il aima les rasoirs et les cuillères à soupe, parce qu'elles brillaient très fort. Mais il se lassa vite de la ville. Il n'aimait rien tant que son presbytère et son église, et le jardinet où le soleil consentait à descendre le soir.

Un matin, ne voyant pas le curé Antonio, il entra dans sa chambre et le trouva mort. Il n'avait jamais vu un mort, sinon la boîte qu'on amenait devant l'autel pour la messe et la bénédiction, puis que six hommes emportaient sur leurs épaules.

Aux obsèques, il n'osa rien faire ni rien dire et fut le dernier du cortège, jusqu'au cimetière. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait devenir. Il n'y pensa pas.



ANNIE SAUMONT

En una noche oscura

MARIÉS DEPUIS HUIT JOURS.

Panne d'électricité.

Elle s'exclame, Oh tu m'avais dit d'acheter des fusibles et j'ai encore oublié. Pourtant hier sur la liste des courses j'ai fait un encadré. Je te demande pardon. Moi qui me croyais capable de te rendre la vie si douce à la maison. Le soir après ton travail je te voulais sans le moindre souci, tranquille. Elle ajoute un ton plus bas, Heureux.

Il rit. C'est un rire léger un rire tendre. Il dit, Viens. Où? Dans mes bras. À l'aveuglette elle s'approche et se blottit contre lui. Il la serre il la caresse, lèvres cherchant le cou l'oreille, lèvres cherchant trouvant les lèvres. Il la soulève et l'emporte, Elle dit, Prends garde à ne pas me cogner contre les meubles. Il dit, Donc j'avais raison ma chérie, tout ce matériel est superflu. Ravi, exultant, il insiste, Un matelas nous aurait suffi.

Elle dit, Mais où vas-tu? Attention, dans le noir on n'a plus de repères. Il pivote, hésite et la dépose sur l'édredon, défait les boutons de la robe. Il dit, Pas besoin de lumière.

Elle dit (il déboutonne), Mais je dois préparer le dîner. Il répond que rien ne presse. Plus tard il ira chez le traiteur acheter des plats tout préparés.

Il dit, Dans l'ombre je vois briller tes yeux.

o o o

Mariés depuis six mois.

Panne d'électricité.

Jolie maison bordée d'un jardin. Pelouse et buissons à fleurs. Les habitants : lui jeune cadre dynamique, elle femme au foyer efficace.

Il n'est pas de retour du bureau. Sans doute il s'est attardé à boire un verre avec des collègues pour fêter entre hommes la victoire de l'équipe locale de rugby. Elle est allée frapper à la porte des voisins, leur pavillon sommairement éclairé par une lampe à butane. Le mari était seul. Il a dit, Oui j'ai téléphoné, les ouvriers réparent le pylône, c'est le vent. Il dit aussi que son épouse est en visite chez sa mère, elle ne tardera pas à rentrer. Il propose, aimable, Voyons asseyez-vous. Il a devant lui sur la table les Mots fléchés du journal, un moment elle s'efforce de l'aider penchée sur son épaule respirant l'after-shave. *Dont on ne peut se passer.* INDISPENSABLE. Non ça ne va pas, manque une lettre. Il offre, Voulez-vous un café? Elle rit de le voir si maladroit dans les besognes domestiques, tasses entrechoquées évier saupoudré de café moulu. Elle trébuche contre un dictionnaire abandonné sur le carrelage, il la retient un bras autour de sa taille. Il dit, Je dois pouvoir vous dénicher un chandelier et une bougie.

Elle a bu le café. Elle est rentrée à la maison, à la lueur de la flamme tremblotante elle a fait cuire le veau en blanquette. Était-ce l'odeur des nourritures qui lui donnait mal au cœur, une légère envie de vomir? Mon Dieu mais non pas possible elle a juste oublié une fois – ça serait trop de malchance ce n'est pas le moment il faut d'abord payer les appareils

ménagers achetés à crédit, la voiture, les traites de la télé. Se réserver du temps pour les loisirs (la télé). Pas ce soir bien sûr (panne d'électricité).

o o o

Mariés depuis cinq ans.

Panne d'électricité. Allô tu disais – Je ne t'entends plus, bon c'est mieux mais excuse-moi je vais raccrocher je suis dans le noir ça me fout les boules j'allume une chandelle on se rappelle d'accord, oui j'en ai, des rognures de cierges figure-toi, qu'il a fauchées à l'église il est tellement radin il a dit qu'un jour ça pouvait être utile – même ce que je dépense pour le petit d'après lui c'est trop, c'est toujours trop.

Rognures de cierge. Dans le combiné un grand rire. Elle proteste, mariée depuis quinze jours tu peux te payer ma pomme, Ton type se moque bien des dépenses du ménage. Elle avertit, Méfie-toi, le temps viendra où tu pleureras ma belle pour l'argent du marché. Tu verras. Pour ça et le reste. Quelques années de vie commune et on se dit que si on avait su –

o o o

Mariés depuis dix ans.

Panne d'électricité.

Juste comme elle allait s'habiller pour sortir. Rejoindre à trente kilomètres le mari de sa meilleure copine. Tant pis ça ira sans coup de fer.

Elle montera furtivement dans l'autobus, les voisins sont toujours aux aguets flairant l'adultère, Il l'attendra au dernier arrêt. Toujours même bourg même auberge, il aura retenu la chambre habituelle pas de fiche à remplir. Une liaison qui devient monotone. Par crainte du qu'en-dira-t-on il l'oblige à

des précautions ridicules, sa femme attirée par un beau mec qui propose des contrats d'assurance ne demande qu'à fermer les yeux. À chacune de ses tournées le représentant revient à la charge. Sans trop insister au sujet de l'assurance, c'est donc que lui aussi a autre chose en tête.

Pour les gamins ce soir pas de problème, ils sont partis en colo.

o o o

Mariés depuis vingt ans.

Panne d'électricité. Il bougonne il dit qu'il meurt de faim. Où est la torche électrique. Dans le garage. Il s'énervé, Sors donc la lampe à pétrole que nous a laissée ta mère. Elle avoue qu'elle ne sait plus où elle l'a rangée au dernier nettoyage de printemps. Voilà ce qui arrive aux femmes qui n'ont pas d'ordre, ne pensent qu'à se distraire. S'il lui parle sur ce ton elle – Eh bien oui, va-t'en bon débarras. Pas durant une panne d'électricité. Elle veut d'abord rassembler ses affaires, tout ce qui dans cette maison lui appartient, qu'elle a choisi et acheté. Oui dit-il, avec mon fric.

Ah. Voilà. C'est revenu. Elle termine le tri du linge sale que les enfants rapportent de leur voyage à l'étranger, elle en remplira la machine à laver. Ensuite elle s'occupera du repas. Il grogne qu'elle aurait pu se débrouiller, préparer une salade garnie. Combien d'heures à attendre avant que ce soit cuit?

Il ira au restaurant. Il sort en claquant la porte.

o o o

Cinquante ans d'une vie de couple ordinaire. Noces d'or sous le grand lustre. Beaucoup d'invités, certains sont des intimes, d'autres de simples connaissances. Le fils est monté

de sa province, avec son épouse toujours aussi vulgaire, les traits les vêtements la coiffure. Même la voix est acerbe. Et ce balourd l'appelle *darling*, lui dit mon trésor en public. Les petits sont plutôt chou. S'ils étaient parmi nous ce soir dit-elle ça mettrait un peu d'ambiance. Leurs rires leurs disputes. Ils sont restés sous la garde de la *baby-sitter*. Saura-t-elle les protéger, cette nana foldingue, des dangers quotidiens. Le feu le gaz, les produits d'entretien qu'on avale.

Ne pas céder à l'angoisse.

Ohah. Panne d'électricité.

Elle tend le bras. Elle touche du bout des doigts le genou de son mari. Cinquante ans de vie partagée. Il est là, silencieux, avachi. Il lui prend la main qu'il conduit au long de l'étoffe du pantalon, vers l'entrejambe. Elle dit, Arrête. À nos âges, ça devient de l'indécence. Il ricane. Quinte de toux glaireuse, c'est l'un des invités, bronchite chronique. Au bout de la table une voix aigre de femme, Puisque nous avons ici un fumeur invétéré empruntons-lui son briquet.

Lueur vacillante, les convives aux traits brouillés ont l'air de vieux adolescents épuisés par les révisions du bac ou une soirée techno.

Elle le regarde. La main frémit, la main atteint la braguette que tend une forte bedaine. Un demi-siècle depuis qu'il a dit oui. Elle demande, Et si c'était à refaire?

Il ne répond pas.

C'est doux c'est chaud.

Il dit, Ce sera vite rétabli. La lumière. Il dit, Rien ne presse. Il dit, Dans la pénombre je vois briller tes yeux.



PAUL BEAULIEU

Dostoïevski : 50 ans après

À Claude Hurtubise
compagnon fervent

RELIRE LES ŒUVRES ROMANESQUES de Dostoïevski cinquante ans après un premier contact établi au cours de notre jeunesse est une expérience des plus perturbantes. En effet, inspirée en grande partie par la lecture d'échanges entre deux étudiants français, eux aussi dans la vingtaine, Jacques Rivière et Alain-Fournier (pseudonyme d'Henri Fournier), la découverte du prophète russe provoquait une prise de conscience dans notre subconscient, peut-être entachée de littérature, mais qui devenait de plus en plus authentique sous le choc du quotidien. Dès 1907, le 25 août, Jacques Rivière écrit à celui qui allait devenir le confident fidèle de sa vie : « Je lis *La Maison des Morts*. C'est très curieux. Ce sont des souvenirs de forçat (Dostoïevski l'a été). Mais ça ne renseigne guère sur le romancier.¹ » Dans une lettre au même quelques jours plus tard (29 août), Rivière précise les raisons de son attachement : « Le Dostoïevski est décidément poignant ». Du récit il retient davantage les scènes brutales. Ceci l'amène à approfondir sa connaissance : « C'est beau. Il faut maintenant que je lise un roman de lui² ».

1 et 2. Les citations sont extraites de Jacques Rivière Alain-Fournier *Correspondance 1904-1914*, 2 vols., Gallimard, 1991. Vol. II : p. 113; p. 122.

Deux mois plus tard (le 27 mai 1908), Rivière découvre la musique russe et s'empresse d'en entretenir, en termes des plus enthousiastes, Alain-Fournier alors au camp militaire de Mailly : « J'ai été hier soir entendre *Boris Godounov* (de Moussorgsky). Je ne peux te dire comme c'est beau... C'est russe non pas à la façon des éclatants et barbares poèmes de Rimsky, mais russe d'une façon que nous ne connaissions pas. Souvent la mélodie fait penser à du grégorien (d'ailleurs c'est aussi la seule chose à quoi celle de *Pelléas* puisse faire penser). Et cela a la barbarie admirable du grégorien. Il y a des chœurs au début qui chantent une phrase très longue qui monte et descend sans s'interrompre, et qui fait sourdre les larmes tant elle est pure en soi, indépendamment de sa signification³ ». Insidieusement, par son article sur Dostoïevski publié en mai 1908 dans la *Grande Revue*, Gide se fait présent.

Le romancier chez Dostoïevski reprend préséance. Quelques remarques de Rivière à Alain-Fournier soulignent le rôle déterminant d'André Gide dans la diffusion des œuvres de Dostoïevski chez les écrivains avec ses mises en garde contre la puissance dévastatrice d'un message jusqu'alors largement inconnu du grand public : « Gide m'a parlé de Dostoïevski. Il insiste pour que je ne continue pas après *l'Éternel Mari*. Il dit : "Ou cela gênera votre travail, ou la prise ne sera pas assez forte"! Je lui ai parlé de *l'Idiot*... Il parle des *Possédés* comme étant le plus terrible et le plus grand...⁴ ».

1911 fut une année décisive. Jacques Copeau n'avait-il pas eu l'audace de porter au théâtre l'adaptation qu'il avait réalisée avec Jean Croué de *Les Frères Karamazov*. Jacques Rouché monta la pièce au Théâtre des Arts dont il était le

3. *Ibid.*, p. 192 et 193.

4. *Ibid.*, p. 262.

directeur, la première ayant eu lieu le 6 avril. L'enchantement de Rivière et d'Alain-Fournier fut total car, grâce à cette initiative, le message du romancier dépassait le cercle des initiés. Dès le 11 avril, Alain-Fournier écrit à son ami : « *Les Débats* (Régner) et *le Temps* (Brisson) de dimanche soir étaient dithyrambiques, mais Rouché est trop bête pour que ça fasse un succès d'argent ». Familier de Péguy, Alain-Fournier fait de plus part à Rivière de sa conversation avec le grand poète au cours d'une visite et de sa réaction face à l'initiative de Copeau : « Je lui ai parlé de Copeau. Il ne veut pas aller aux Karamazoff (sic). Il a parlé d'*atrocités russes*. Et puis, a-t-il dit, je ne puis pas être de ces gens qui vont voir une chose et puis qui font autre chose.⁵ »

Les propos de Péguy risquaient-ils d'attiédir l'harmonie des rapports entre les deux amis? Rivière ne tarde pas à exprimer son désaccord dans la missive qui suit immédiatement : « Je voudrais que tu reconnaisse que Péguy a des monstruosités aussi grosses que celles de Claudel... Je tiendrais beaucoup à ce que tu le reconnaisse. Parce que tout de même son mot sur le roman cruel qui m'a fait beaucoup d'impression, je le trouve, quand je pense à Dostoïevski, affreusement étroit. Il aura beau faire. Jamais avec de l'espérance il n'obtiendra l'équivalent de la cruauté de Dostoïevski. Et pourtant je crois commencer à m'y connaître en espérance.⁶ »

De son côté, Jacques Rivière s'empresse d'écrire un long article qui sera publié dans la *N.R.F.* du 1^{er} mai, dans lequel il analyse la substance de la pièce et loue la subtilité du jeu de Dullin dans le personnage de Smerdiakof. Pour un collaborateur dans la vingtaine, ce texte dénote un degré de perspicacité

5. *Ibid.*, p. 423.

6. *Ibid.*, p. 424 et 425.

cité étonnant. Il écrit à Alain-Fournier : « J'ai fait ma note dans la journée de Lundi. Elle est très analytique, mais elle me paraît assez bonne. Il faut même que je te demande pardon. Car je t'ai emprunté une idée, que j'ai trouvée centrale : celle que la complication de l'intrigue est éclairée par l'individualité des personnages. J'ai trouvé moyen de caser cette phrase pour Dullin : "Et pourquoi admettons-nous qu'au lieu de Dimitri ce soit Smerdiakov qui ait tué le père, sinon parce que nous voyons Smerdiakov lui-même avec cet air de bassesse vengée et brisée à la fois que lui donne le grand acteur qu'est Monsieur Dullin, s'approcher d'Ivan en levant enfin les yeux?"⁷ »

Comme s'ils s'y trouvaient engagés personnellement, les deux amis suivent de près les événements et les commentent. Ainsi Alain-Fournier, dans une lettre du 21 avril 1911 à M. et Mme Jacques Rivière, rapporte ce qui aurait pu être un fait divers s'il n'avait pas été exprimé sur un ton de désolation et de fureur : « Vous avez eu bien de la chance de ne pas revoir comme je les ai revus les *Karamazov*, c'est-à-dire avec quarante personnes dans la salle. Je n'entendais plus rien tant j'étais désolé, et furieux contre Rouché! On m'a confirmé à Comoedia qu'avec un peu de publicité c'eût été le plus grand succès de l'année. Or Rouché n'a rien fait ... Copeau va lui écrire une lettre peut-être "ouverte".

« Nous avons beaucoup correspondu avec Copeau, et beaucoup causé, l'autre soir. Il tâche de relever sa pièce. Y arrivera-t-il?... »

À son tour Alain-Fournier se plonge dans la lecture de Dostoïevski romancier et partage ses découvertes avec

7. *Ibid.*, p. 425 et 426.

Rivière : « Je lis *l'Adolescent*. Dès cette confusion terrible du début, je me sentais gagné par la fièvre. J'ai terminé la première partie, bouleversé!

« Une remarque de détail : l'extraordinaire grandeur que prennent chez Dostoïevski ces histoires louches d'annonces de femmes dans les journaux, etc. On devine que lui-même s'est perdu là-dedans parfois, poussé par quelque mauvais désir, hésitant sans cesse entre le bien et le mal, se débattant sans cesse tantôt contre le mal et tantôt contre le bien... Parti pour faire le mal, et, au milieu même du mal, agissant comme un grand saint héroïque. Dans un portrait de lui, il faudrait le montrer, la tête en feu, les mains suantes, cherchant à la quatrième page d'un sale petit journal – et ne sachant pas encore si c'est pour violer une femme ou pour lui envoyer sa dernière pièce de cent sous, sans se faire connaître.⁸ »

Alléguer qu'il s'agissait pour Alain-Fournier et Jacques Rivière d'un enthousiasme passager de jeunesse serait une grave erreur, une méconnaissance de l'enracinement de leur recherche intérieure. Pour juger de la portée de la pensée de Dostoïevski dans les préoccupations d'Alain-Fournier, il importe de tenir compte de l'ensemble des chroniques que celui-ci publia entre 1910 et 1912 dans la *N.R.F.*, la *Grande Revue*, *Paris-Journal* et *l'Intransigeant* et les échos qu'il donnait chaque jour à *Paris-Journal*. Alain-Fournier signale à ses lecteurs, de façon régulière, les études consacrées à l'œuvre du grand écrivain russe, celles d'André Suarès, d'André Gide ou de simples références, de même que diverses anecdotes de la vie de Dostoïevski. Aucune référence ou allusion à Dostoïevski dans les milieux littéraires parisiens n'échappent à

8. *Ibid.*, p. 437 et 438.

son attention. Durant cette période, on relève près d'une trentaine de références. Si Alain-Fournier, au cours des années qui suivirent fut plus discret et moins attentif aux personnages de Dostoïevski, c'est que la composition de son roman, *Le Grand Meaulnes*, requérait toute son attention. D'autre part, à l'encontre de son admiration pour Dostoïevski joue en contrepartie la forte personnalité de Péguy. Tel le montre clairement l'une des dernières mentions à Dostoïevski que l'on trouve dans une lettre à Rivière : « De longues conversations avec Péguy sont les grands événements de ces jours passés. De lui aussi j'aurais voulu te parler longuement. Je dis, sachant ce que je dis, qu'il n'y a pas eu sans doute depuis Dostoïevski, un homme qui soit aussi clairement "homme de Dieu"⁹. » Rivière exprimera un jugement semblable, quelques mois plus tard, dans une lettre du 10 juillet 1913 à Valéry Larbaud : « Quant à Dostoïevski, je vous en prie, lisez-le tout de suite. En ce qui me concerne, je peux dire, sans presque aucune exagération que ma vie est divisée en deux parties : avant Dostoïevski et après. Rien ne tient à côté de lui. Et il n'y a peut-être pas de plus grand saint. »

Chez Rivière, l'esprit russe demeure présent de façon active. Ainsi les manifestations culturelles russes qui se succèdent à Paris, au cours des années 1911 à 1914, l'incitent-elles à célébrer la puissance créatrice du génie des artistes russes dans le domaine des arts d'agrément : musique, ballet, opéra. La série de six articles qui parurent dans la *N.R.F* durant cette période nous rendent familiers les grands musiciens : Borodine (les *Danses poloutsiennes* du *Prince Igor*), Moussorgski (*Boris Godounov*) dont il dit : « c'est la voix

9. *Ibid.*, p. 483.

même de la Russie », les maîtres des ballets : *Petrouchka* d'Igor Stravinski, des ballets russes et de Fokine, *Le Sacre du Printemps*, ballet par Igor Stravinski, Nicolas Roerich et Vaslov Nijinski et un second article sur *Le Sacre du Printemps*, l'opéra : la saison russe : *Le Rossignol*, opéra d'Igor Stravinski, *Le Coq d'Or*, opéra de Rimsky-Korsakov, *La Légende de Joseph*, ballet de Richard Strauss. Ce dernier texte de Rivière fut publié à la N.R.F. en juillet, quelques mois avant la déclaration de la guerre de 1914. Les deux premiers de ces articles furent inclus par Rivière dans son livre *Études*, 1914. Les autres se trouvent dans son ouvrage *Nouvelles Études*, publié en 1947 par les soins d'Isabelle Rivière.

Sans négliger les autres articles, deux sont à retenir, à mon avis, consacrés au *Sacre du Printemps*. Dans le premier, passant de brèves considérations sur le jugement esthétique de la chorégraphie, particulièrement celle des danseurs Fokine et Nijinski, avant d'aborder de front le ballet, Rivière avait demandé à ses lecteurs « la permission de reprendre ici ha-leine ». Après quelques mois de réflexion, dans le second plus mûri, Rivière analyse, au delà du rythme et de la mélodie, avec force détails les caractères de la musique de Stravinski pour établir ensuite une comparaison entre la technique des deux danseurs étoiles : Fokine et Nijinski. Cette analyse détaillée dénote chez Rivière un sens musical très sûr auquel s'allie une connaissance technique de l'art du ballet.

Aux chroniques musicales, expressions d'une curiosité intellectuelle toujours en éveil, s'ajoutent les témoignages des plus révélateurs de l'épanouissement de la spiritualité de Rivière; prisonnier de guerre dès les débuts des hostilités franco-allemandes, le 24 août 1914, date qu'il évoque en ces termes : *cette humiliation que j'avais demandée à Dieu*. Désireux d'ap-

profondir sa connaissance des complexités de l'âme russe, il fréquente assidûment les prisonniers russes au camp de captivité à Koenisbrück en Allemagne. Les notes que lui ont inspirées ses contacts décrivent quelques aspects typiques de la mentalité russe vue par un Français. Elles furent publiées sous le titre *Russie* par Isabelle Rivière en 1927.

Plus significatives encore sont les notes qu'il consignait soigneusement dans de petits carnets durant sa captivité et qu'on retrouve dans *Carnets (1914-1917)*, volume de près de 500 pages publié en 1974 par les soins d'Isabelle Rivière et Alain Rivière. Ce sont des réflexions dépouillées de toute ostentation, de toute littérature, parce qu'il est seul, isolé de ses proches et de ses amis. Autant de méditations spirituelles dans le dépouillement et l'abandon relevées au cours de trois ans et demi d'internement.

L'influence de Dostoïevski sur Rivière est des plus marquées. Les éléments de spiritualité que celui-ci a décelés quelques années auparavant au cours de sa lecture des écrits du grand écrivain se manifestent durant les périodes de sécheresse intérieure. Magnifiques retrouvailles pleines de rigueur qui lui redonnent confiance. « Cette idée de Dostoïevski sur l'expiation, sur la fécondité de la faute; qu'elle est profonde, qu'elle est admirable!...

« Aujourd'hui, à la corvée, au milieu de tous ces Russes poussant les wagonnets, dans cet immense paysage de lande et de neige, je pensais à Dostoïevski dans la maison des morts. Puissé-je profiter comme lui de ma captivité! Puisse mon âme ici se rompre, s'ouvrir à la charité, comme la sienne! » (*Carnets*, p.178).

« Oui, ce bonheur, c'est le même que Dostoïevski a connu au bagne, c'est le bonheur qu'il y a au fond de toute

grande humiliation, de tout piétinement de l'être. C'est cette joie qui faisait délirer Dimitri Karamazov au moment de partir pour la Sibérie. La plus grande, la plus sûre, la plus sainte de toutes! La joie de celui à qui il ne reste plus rien dont il puisse se targuer, de celui en qui le fond a été touché. » (*Carnets*, p.191)

Rivière est à ce point imbu de la personnalité de Dostoïevski qu'il note : « Ressembl. et diff. avec Dost(oïevski).¹⁰ »

D'aucuns pourraient croire que l'inclusion de textes de Dostoïevski au milieu de références à la prière, de citations et commentaires de ses lectures de sainte Thérèse d'Avila (*Le Château intérieur*), de *l'Imitation*, des Évangiles, étaient hors de propos, mais une telle contestation n'a aucune validité tant le sens chrétien de la pensée de Dostoïevski s'harmonise avec la doctrine chrétienne.

La présence de Dostoïevski, profondément ancrée en Rivière, celui-ci consacre au grand écrivain russe un dernier texte publié dans la *N.R.F.* en février 1922, quelques années avant sa mort. Le titre *De Dostoïevski et de l'insondable* indique-t-il une nouvelle orientation, un détachement de la portée spirituelle de l'œuvre de Dostoïevski et une élection en faveur du côté littéraire? Directeur de la revue, l'intérêt qu'il manifeste pour l'aspect psychologique correspond au programme qu'il avait lui-même arrêté lors de la reprise de publication en septembre 1919. Cependant, le vocable « insondable » accolé au titre laisse percevoir une nouvelle perception de l'œuvre de Dostoïevski, mais nullement une négation des aspects qui se trouvent dans sa correspondance avec Alain-Fournier.

10. *Ibid.*, p. 407.

Par une sorte de transposition outre-atlantique, la lecture plus passionnée que réfléchie des lettres échangées entre Jacques Rivière et Alain-Fournier – truffées de noms d'écrivains, certains illustres, d'autres inconnus, de titres de livres, d'adhésion passionnée et de refus péremptoires – avait secoué radicalement les acquis d'un enseignement classique inculqué dans l'esprit d'un petit groupe d'élèves montréalais, pendant une période d'environ huit années, par des professeurs jésuites, les uns conventionnels, les autres d'avant-garde. De collégiens peu expérimentés que nous étions, étions-nous préparés pour l'affrontement du milieu plus libre de l'université? Une grande inquiétude devant l'inconnu nous paralysait.

Les réticences face à un engagement personnel étaient multiples. Comment dissocier la pensée d'un milieu dominé par un clergé jaloux de ses prérogatives et ce que nous avions entrevu de la pensée russe avec ses excès et un manque d'équilibre, mais animée par un christianisme prometteur d'enrichissement? Nous sondions les penseurs russes : Nicolas Berdiaeff, Zander, Chestov, Vladimir Soloviev, et autres. À l'occasion, le langage et la construction du raisonnement nous déroutaient par ce qui semblait du sentimentalisme dans la pensée orthodoxe russe, figés que nous étions par la rigidité de l'héritage de la pensée française.

Il y avait pour des esprits protégés par toutes sortes de mises en garde une grave question : comment concilier la doctrine de l'Église orthodoxe russe dont était imbu Dostoïevski, doctrine qui heurtait de front notre propre comportement spirituel hérité de l'Occident, de Rome avec ses aspects défensifs?

Profondément troublés par ces questions essentielles, nous nous interrogeons individuellement et, faute de réponses

satisfaisantes, nous échangeions entre nous livres et commentaires. Les réactions variaient selon les tempéraments et la capacité d'assimiler l'enseignement de Dostoïevski. Ainsi Robert Charbonneau, auquel j'avais prêté l'étude de Nicolas Berdiaeff, *L'esprit de Dostoïevski*, couvrit de nombreuses pages du volume de notes marginales, de sa petite écriture hachée. Plus individualiste, Jean Le Moyné avait découvert les ressemblances de son père avec les personnages du roman *Les Frères Karamazov*, ce qui l'amène à déclarer que son père « était un vrai Karamazov. Il avait des Karamazov la double nature, leurs dons spirituels, leur charme envoûtant, leurs appétits terrifiants ». (*Convergences*, p.14). Les retombées de cette constatation dans les rapports père-fils nous échappaient, tout au moins partiellement, tant elles plongeaient au fond intime de l'un et de l'autre.

Un troisième fut fasciné par l'enseignement de l'Église orthodoxe dont était profondément marqué Dostoïevski. Pour se familiariser avec une doctrine dont plusieurs notions lui échappaient et en saisir la plénitude, il fréquenta les églises russes. Franchi le portail d'entrée, il ressentait fortement l'impression de s'être engagé en fraude dans un lieu interdit. En effet, il se trouvait en contact avec un cadre mystérieux : icônes, cierges allumés tenus par les fidèles, aménagement du lieu dans lequel se déroulaient les offices. Que d'éléments insaisissables pour le non-initié à la liturgie orthodoxe : l'importance du diacre, lien entre le prêtre et les assistants, la cène mystique de la messe se déroulant dans le sanctuaire fermé, excluant les fidèles. L'apport du chant tantôt débordant de joie à Pâques (Christ est ressuscité!), tantôt plus contenu. Mais prédominait une grande liberté dans l'expression des sentiments religieux des croyants comme si la prière et l'invo-

cation étaient propres à chacun, débordantes de ferveur, au contraire d'une participation grégaire avec chant marmotté par les fidèles, qui caractérise trop les cérémonies religieuses dans nos églises paroissiales. Autant d'éléments qui frappaient la conscience de celui qui se familiarisait avec la vie spirituelle de l'orthodoxie. Venaient à son esprit les *Méditations sur la divine liturgie* telles qu'admirablement décrites par Gogol.

Devant ces recherches, variant selon la quête des uns et des autres, se posait à notre groupe l'ultime question : s'agissait-il simplement d'une émotion intellectuelle ou d'une rupture du profond de l'être avec ce que nous avaient appris les années de jeunesse?

o o o

Les premières rencontres vers 1933 avec les héros de Dostoïevski : les frères Karamazov, Roskolnikov de *Crime et Châtiment*, le prince Myschkine de *l'Idiot*, Stavroguine de *Les Démons* avaient laissé des empreintes profondes sur des esprits en formation. Mais cinquante ans de vie professionnelle (journalisme, édition ou diplomatie) qui impliquait la séparation d'un milieu d'échanges avec parents et amis, le séjour dans différents pays au climat social largement artificiel ainsi que le dépaysement inhérent à un nouveau mode de vie et de pensée que la civilisation latino-américaine ou arabe apportait à notre vie familiale et nos rapports avec les populations locales, les déceptions qu'accompagnaient des échecs dus à des erreurs de jugement, la maladie, la sécheresse spirituelle avaient radicalement remis en question des prises de position, des idéologies de tout repos. L'âge mûr avait sa part d'anxiété, d'isolement que la mort d'amis chers apportait et, plus grave, la passivité intellectuelle qui rendait pénible

l'adaptation aux nouveaux défis qu'imposait au monde l'urgence de transformations techniques radicales.

Et devant une impasse paralysante surgit, inattendu, le besoin impérieux de retourner aux sources vives souvent cachées dans une correspondance intime dans laquelle tout était avoué, même des errements passionnels qui avaient été soigneusement gardés à l'abri de la curiosité du public, de réinterroger les penseurs qui dans le passé avaient formé notre pensée, de relire les écrivains qui nous avaient accompagnés dans notre démarche vers la définition de notre propre philosophie et de notre évolution spirituelle.

Mais cette fois nous étions seuls, sans défense face aux êtres révoltés que Dostoïevski nous avait rendu familiers dans ses romans. Ces personnages n'étaient-ils pas, malgré leurs excès et leurs errements, porteurs de paix intérieure, de rapprochement avec le Christ, valeurs que les années de froideur avaient érodées.

Que restait-il de la ferveur de notre jeunesse?

Ce n'est que graduellement que les uns et les autres parvinrent à se dégager de cette ornière et prendre le large. Même si les sources d'inspiration d'autrefois semblaient asséchées, un mince filet s'était maintenu et lentement reprenait cours et vigueur.

Prolongement en lui de l'enseignement de Dostoïevski, Robert Charbonneau, dans l'introduction de son petit mais combien percutant volume, *La France et nous*, fait instinctivement rappel du message de fierté que, lors de la parution de son roman *Les Démons* en 1873, l'écrivain russe écrivit au tsarevitch Alexandre, célébrant le pouvoir de la civilisation russe « d'apporter peut-être au monde une lumière nouvelle », mais il avait précisé une exigence préalable : « et

à la condition que notre civilisation restât originale ». (p.11)

Dans une verve surnaturelle, celui que ses amis reconnaissent comme un guide avisé, vu la connaissance approfondie des dogmes chrétiens que lui avait apportée la fréquentation assidue des Pères de l'Église, des philosophes et théologiens d'avant-garde tels Étienne Gilson, Jacques Maritain, le père Lonergan, Schillebeeck, Rahner, Lévinas, les mystiques juifs, et également animé d'un vif désir de partage, n'hésitait pas, dans un geste audacieux, à poser à ses familiers la question qu'il estimait essentielle et que d'aucuns auraient jugé hors de propos parce que contenue au plus profond d'un être : « Crois-tu en Jésus et crois-tu qu'il est Christ et Seigneur? » (Jean LeMoyne, *Une parole véhémence* (p.109). Une question qui sonde des convictions aussi intimes, n'est-elle pas une réminiscence d'une lecture longuement réfléchie de *Les Démons* de Dostoïevski. Dans ce roman, il analyse en profondeur une interrogation qui oppose fondamentalement deux personnages : Stavroguine poursuit Chestov dans ses retranchements spirituels les plus cachés et pour justifier son insistance lui dit : « Je voulais simplement savoir si vous croyez ou non en Dieu ». Insatisfait de la réponse formulée par Chestov confessant sa croyance en une Russie « théophore », mais évitant d'affirmer qu'il croit en Dieu, Stavroguine revient à la charge :

– Et en Dieu? en Dieu?

– Je... je croirai en Dieu. (La Pléiade, p. 268)

Que la lecture des *Possédés* ait fait naître en Jean Le Moyne la nécessité d'une interrogation aussi troublante auprès de ses amis, ne nous est-il pas justifié de l'affirmer ainsi que le démontre la constante méditation, durant sa vie, du message du Christ.

Chaque membre de ce groupe qui avait vécu des expériences variées dans des milieux différents, se heurtait au problème de l'intégration souvent pénible dans une société que cinquante années avaient modifiée de façon radicale socialement et politiquement. La source de réconciliation et d'adaptation, il la puisait largement dans l'émouvant discours de Dostoïevski sur Pouchkine, le grand poète qui incarne l'âme russe.

Au terme de ce périple se posait la question clef : la quiétude intérieure tant recherchée à travers les personnages créés par Dostoïevski dans son œuvre romancée, nous fut-elle, à l'instar du cheminement d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière, acquise dans son intégralité ? Ou avons-nous dû nous satisfaire de la Sagesse qu'apporte une aventure commune ?



ROLAND GIGUÈRE

Au jour le jour

CES ÉPERVIÈRES DÉJÀ FLÉTRIES
dans le champ voisin
ces yeux clairs à l'eau bleue
à la fin d'un soir infini
un crayon de mine abandonné
sur une table d'émeraude
deux cents plumes de geai
dans les couleurs de l'aube
des murs de pin verni
avec des nœuds marins
une lampe éteinte
à l'abat-jour de parchemin
un chat doré
le pain du matin
mille vers répétés
dans un livre oublié
un ami imprévu
avec des fleurs séchées
le train passe comme le temps
sur ses rail rouillés

il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
une minute de silence
dans le sablier
la nuit est là
on attend le pire
mais le pire déserte
un froid du diable
dans les côtes
ici on humilie
l'encre sèche dans l'encrier
il faut couper ses ailes
pour vivre ainsi
le ciel s'ouvre soudain
sur un regard clair
la chaise de paille est pauvre
et s'endort dans le frêne
on cueille des bleuets
et des baies de genièvre
la marée monte à l'assaut
du dernier rivage
une roue libre
tourne à l'envers
dans les ornières
un peu de sel
au creux de la paume
voici mon corps
voici le sang des oiseaux
dans un verre de cristal

la tête penchée
vers un nord de silence
un air de trop
une main calme
sur la feuille blanche
encore une idée qui fuit
entre les lignes rouges
notre maison bouge
le jardin veut mourir
dans sa neige éternelle
il y aura trois aurores
dans vos yeux fermés
plus une lune pleine
accrochée à votre col
on nous supplie
de ne rien dire de plus
le désir fait le reste
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
une couverture muette
une peinture coite
un ange nu passe
la poupée crie au secours
il n'y a rien dans l'assiette
pas un mot pas une miette
un livre ouvert
à la page vingt-sept
nous ne saurons jamais
où finit la beauté

un visage voilé
la mine basse
un temps d'arrêt
avant la dernière course
le colibri s'envole
vers un sud inconnu
au bord des larmes
une eau limpide
on dépose les armes
sur les oreillers
triés sur le volet
trois mainates
au plumage d'acier
le peuplier se couche
on n'a plus la force
de compter les feuilles
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
le soleil perce comme il peut
on lit quand il pleut
des histoires de famille
au fond des campagnes
le pain dure
sur la table vide
le couteau fermé
la main couronnée
on n'aime pas la fin
on préfère le début
avec ce goût de miel

des amours anciennes
comme on disait jadis
sous les parapluies
il n'y a pas d'éternité
il n'y a que l'ombre
la nuit est ainsi faite
et le jour suit aveuglément
il est déjà l'heure
il est déjà trop tard
voici les chimères
à vos pieds déposées
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
on tire le rideau
sur des langues étrangères
les paroles chantent
dans les coquillages vides
une libellule folle
frappe à la vitre
la vie est fermée
sur elle-même
comme une ammonite
un soir céleste
au pied du paravent
on rêve un peu
sur le tapis persan
le temps se découd doucement
on n'a plus froid
dans le hameau

les idées passent vite
et fuient dans le ruisseau
l'heure est venue
il est temps de partir
un nuage sous le bras
un coup de chapeau
la mer à boire
une vague de trop
on écope on écume
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
la corneille croasse
au cœur des cèdres
comment vivre dans les ronces
encore un escalier tordu
encore une échelle pourrie
ailleurs on file le lin
on plante le maïs
les enfants jouent dans la mare
la mère dort
comment dessiner une étoile
au milieu du front
la tête tombe dans le panier
les mûres sont mûres
pauvreté du sang
folie du vent
on ne peut plus marcher
on veut rêver
lueur à l'œil

tableau très sombre
nature morte à la fenêtre
visage penché l'air curieux
une nappe fleurie
une tasse de thé des bois
le paysage s' imagine
avant de dormir
dans les draps mauves
là-bas on saigne
ici on signe
des mots inutiles
des couleurs passées
un porte-plume
dans un portefeuille
un tiroir de clichés
chez l'imprimeur décédé
l'abécédaire incomplet
un maigre alphabet
misère de la lettre
l'encre tache
et viole la feuille
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
le chat chasse le mulot
et la musaraigne
l'araignée attend la mouche
la toile se déploie
on est ailleurs
dans des eaux lisses

pas une ride
pas de cri
pas d'écrit
on marche sans voir
on tourne en rond
autour d'un trou
la vue s'épuise
mais on continue
dans les chemins de fougères
il fait beau sur les tourbières
la pensée décolle
s'accroche au merisier
et tombe dans le fossé
on revient de loin
avec les mains pleines
on donne des miroirs
on a vu le pire
tapi sous la porte
mais l'espoir est debout
immobile à côté de nous
la bouche ouverte
un peu d'espace enfin
un peu d'air frais
un peu de lumière
il n'y a pas d'avenir
dans les hortensias
une saison sèche
la rivière se plaint du ruisseau
le fleuve s'ennuie de la mer
un mot rare qui erre

dans un flot de paroles
on n'a plus rien à dire
sur les jardins défaits
tout est dans l'ordre du temps
dans l'oubli du sable
dans la mémoire de la pierre
quelques traces encore
dans la paume gercée
une ligne effacée
un dernier point d'appui
(...)

Écrit au fil de la plume
à Petite-Rivière-Saint-François,
automne 1997



GISÈLE VILLENEUVE

La précipitation

ELLE VISITE LES SALLES. Les yeux rivés sur les malades. Ils la dévisagent. Elle s'arrête pour leur parler. Ils détournent les yeux. Elle passe sans plus les regarder.

Un jeune homme dans son fauteuil roulant soutient son regard. Il n'a plus de jambes.

Elle lui raconte son histoire. « Un soir de tempête de neige, mon mari regarde le téléjournal. Moi, comme d'habitude, je m'affaire dans la maison. À la météo, comme d'habitude, je me précipite. Je me tourne vers lui. Il n'est plus dans son fauteuil habituel. Sur l'écran de la télévision, je le vois apparaître. Il prend la météorologue en otage. Ils rient comme des fous en fixant l'œil de la caméra. C'est-à-dire moi. Toujours en riant comme des fous, ils s'enfuient vers des pays plus cléments. La neige envahit l'écran. »

Le jeune homme dit calmement : « Plutôt que de vous étreindre, vous. Votre mari a pris ses jambes à son cou ».

Quelle est son histoire? À lui, le jeune homme amputé? « Je marchais en forêt. Il y a eu de la foudre. Un arbre est tombé en travers de mon chemin. Il m'a écrasé les jambes. Je suis resté ainsi pendant cinq jours avant que les amis qui devaient m'accompagner parviennent à me trouver. Voyez-

vous, je n'attends jamais les retardataires. J'étais parti sans eux. »

Il n'y a ni amertume ni résignation, ni dans sa voix ni dans ses yeux. C'est lui qu'elle choisit d'emmener chez elle. Il ne proteste pas. Il n'a nulle part où aller. Il ne marchera plus. Il apprendra à manipuler son fauteuil roulant et ne sera pas encombrant. Mais c'est définitif. Il ne veut plus marcher. Donc, inutiles, les jambes artificielles.

Dans le taxi, elle lui demande par quel nom il désire qu'elle l'appelle. En fait, se corrige-t-elle, désire-t-il qu'ils échangent leurs noms. Il répond qu'un nom, c'est bon. Cela évite la confusion. Il n'a pas à lui révéler le nom qu'il a reçu à sa naissance, précise-t-elle, ce même nom qu'il a porté jusqu'à ce que la foudre le frappe. C'est vrai, apprécie-t-il. Sa vie a changé. Il peut bien changer de nom.

Mais, explique-t-il, il reste intrinsèquement le même. Il n'aime pas jouer. Prétendre être un personnage. Il ne manque pas d'imagination. C'est que, voyez-vous, il se sent à l'aise dans cette peau qui renferme depuis sa naissance ses peurs et ses audaces, ses peines et ses joies, ses désirs et ses idées. Cette peau qui retient en lui le monde entier ne l'a jamais affligé. Pourquoi la flageller en changeant d'identité? La question reste en suspens. Bien qu'un peu agacée, elle en est heureuse, car...

Depuis son fauteuil roulant et sa sérénité, il lui donnera la seule chose au monde qu'elle ne possède pas. Le silence et l'immobilité. Et surtout. Surtout. Comment comprendre ce mystère et, ainsi, ne plus tomber dans le terrifiant précipice de la précipitation. Elle l'aime déjà avant même que leur taxi arrive devant sa grande maison de calcaire.

o o o

Ils vivent ensemble dans la grande maison de calcaire depuis deux mois. Il a freiné la précipitation de sa compagne des centaines de fois. Dès le début, elle brûle de tout lui montrer, tout lui dire, tout partager, tout de suite. Elle part en coup de vent. Il reste immobile dans son fauteuil roulant. Loin dans la maison, elle se retourne. Si désireuse de connaître l'immobilité, elle revient vers lui, d'abord lentement, puis, n'y tenant plus, à pas de course. Il ne la gronde jamais ni des yeux ni de la bouche. Il comprend son conflit. Ils ont tout leur temps, la rassure-t-il. Elle s'exerce. S'essouffle. Reprend son souffle. Recommence.

Elle part en coup de vent. Paroles virevoltant hors d'elle. Il reste silencieux et subit patiemment ses courants d'air. En plein tourbillon de sa pensée échevelée, elle s'interrompt. Si désireuse d'apprendre le silence, elle affronte, muette, le vent chargé de ses propres mots qui la giflent comme grains de sable. Elle avance vers lui qui ne dit rien et tombe, épuisée, à ses pieds absents. Encore et encore. Ils reprennent tout depuis le début.

o o o

Ils vivent ensemble dans la grande maison de calcaire depuis six mois. Vaillamment, chaque jour, elle tente de tempérer ses intempéries. Elle ne sait rien de lui. Là n'est pas le problème. Elle est heureuse de cultiver ce mystère. Son impatience ne vient pas de son besoin de tout connaître de l'autre, mais de son désir inassouvi de se raconter. De se précipiter sur son histoire à elle.

Tôt un matin, le jeune homme sans nom permet à sa possédée de la précipitation de verser sur sa tête attentive quelques gouttes de son étrange vie. Elle gronde d'impatience.

Attention! Une rosée, pas une averse. Elle promet. Elle sera tempérée.

Elle est une des rares personnes nées de l'argent plein les poches et qui ne sentent pas le besoin de tout dépenser. Elle n'est pas avare non plus. Et sais-tu quoi? Cet argent hérité lui donne sa pleine liberté. Et sais-tu pourquoi? Parce qu'elle est bureaucratiquement anonyme. Il sent la pression atmosphérique tomber. Il l'avertit. Trop tard. Elle est sur le point de lui révéler comment elle est arrivée à un si parfait incognito. Les nuages vont crever et il sera trempé jusqu'aux os. Il se met à l'abri en s'enfermant dans la pièce voisine. Elle s'abat sur la porte. L'averse se change en torrent, le torrent, en trombe. Il la laisse pleuvoir sans plus l'écouter.

Après la pluie, dans la grande maison de calcaire, le temps prend son temps pour se remettre au beau fixe. Suivent alors des jours de grand vent. Il lui rappelle que l'immobilité et le silence sont un apprentissage ardu. Qu'elle doit faire l'effort de ne pas bouger, de ne pas parler. Elle le reconnaît, mais sa précipitation est une habitude invétérée. Qu'il lui donne le temps. Alors, elle court d'une pièce à l'autre. Devient le chinook qui bouscule tout sur son passage. La maison est secouée jusque dans ses fondations.

Certains jours, seul dans un coin reculé de la maison, il sent si précisément le poids de l'arbre sur ses jambes écrasées que les larmes coulent malgré lui. Si par hasard elle passe en coup de vent et voit sa détresse. Instantanément. Elle ralentit sa rafale et souffle une brise fraîche sur la déchirure et cela lui fait du bien. Tous deux vivent alors dans la quiétude et elle est toute transformée. Elle se raconte naturellement. Par bribes. Sans abuser du privilège.

Elle n'a pas à s'astreindre à l'acrobatie du placement financier, car son capital durera jusqu'à sa cent vingtième année. Elle se tait. Se tient immobile. Souffle doucement sur la déchirure. Laisse la chaleur du calme, la douceur du silence la pénétrer. C'est bon.

Mais mais mais.

La furie de dire la reprend. Il est trop épuisé pour la conseiller. Des pans de son histoire volent, telles les feuilles d'automne dans la bourrasque.

Comme elle n'investit pas elle n'a pas à faire de déclaration fiscale comme elle peut tout payer de sa profonde poche elle n'a besoin d'assurance ni privée ni étatique comme elle n'a jamais dû travailler elle n'a pas de numéro d'assurance sociale comme elle n'achète rien à crédit des cartes de crédit elle n'en a pas comme elle ne voyage pas elle n'a pas de passeport comme elle n'a jamais été appréhendée ses empreintes digitales ne sont qu'entre ses mains.

Elle est donc l'être le plus purement libre. Car, elle est hors statistiques. Intouchable.

Elle pousse un cri. Non non non. Elle ne sera jamais pleinement libre. Tant qu'elle sera enchaînée à sa précipitation qui dérègle sa vie. Elle n'en peut plus de vivre avec ce vertige jour et nuit. Vivre jour et nuit au bord du précipice. Le jeune homme amputé et serein n'y arrivera jamais. Elle va tomber dans le gouffre. N'en sortira plus. Personne ne peut vivre dans sa tourmente. Tout le monde finit par la quitter. Même son mari. L'homme le plus indolent du monde a pris ses jambes à son cou. Même lui. Le jeune homme amputé qui possède le secret de l'immobilité et du silence. Même lui partira. Elle est libre comme l'air. Cela n'empêche pas qu'elle finira seule. Seule seule seule.

Il lui fait signe de s'asseoir à ses pieds absents. Ne bouge pas. Ne dis rien. Ne souffle plus. Calme plat. Mer d'huile. Après-midi de l'alcyon.

o o o

Ils vivent ensemble dans la grande maison de calcaire depuis dix-huit mois. Leur pratique de l'immobilité et du silence se poursuit chaque jour entre tempête et accalmie.

Il attend. Elle trépigne d'impatience. Il attend. Elle devine qu'il a des questions plein la bouche. Il attend. Malgré sa bonne volonté et après tout ce temps, elle est encore sujette à cette spasmophilie qui la fait s'élancer dans les couloirs. Se ruer dans les escaliers. Danser d'une pièce à l'autre. Parle! Parle! Sinon, c'est moi qui prendrai mes jambes à mon cou. Sinon, c'est moi qui t'abandonnerai malgré moi dans ma maison de calcaire qui s'effondrera sur ton fauteuil roulant. Parle. Parle-moi.

Un matin de pluie, il lui pose enfin une question : a-t-elle un médecin? Si oui, elle a un dossier. *Ergo*, elle n'est plus invisible dans le monde.

Elle crie de joie. Se précipite sur la réponse : son médecin de famille est de la famille. Elle voudrait en dire davantage. Il n'écoute plus.

La vieillesse et les maladies compliquées lui voleront éventuellement son anonymat. Sinon, la mort, elle, s'en chargera.

Un après-midi ensoleillé et glacial, il lui pose une deuxième question : cette maison lui appartient-elle? Si oui, elle paie des taxes, elle paie des factures. *Ergo*...

Elle l'éclabousse de son grand rire d'enfant qui a réussi un bon coup. Tout est au nom d'un autre membre de sa

famille pleine d'indulgence à son égard. Elle verse l'argent de la main à la main et le tour est joué.

Une famille pleine d'indulgence, oui mais qui garde ses distances. Depuis qu'il vit avec elle, elle n'a reçu la visite de personne. Elle n'a pas le téléphone et le facteur passe tout droit.

Une nuit de grand vent, il entre dans sa chambre et lui pose une troisième question : n'as-tu jamais considéré que, s'il y a mari, il y a contrat de mariage? S'il y a mari volage, il y aura divorce. *Ergo...*

Elle dort à poings fermés, mais de sa bouche pâteuse sortent déjà les mots pêle-mêle. Mariés. Simplement. Tout. Pas.

Il aurait dû le deviner. Et puis, il parie que le mari s'est servi dans le coffre au trésor avant de prendre son essor.

Un midi à table, il lui demande de lui raconter sa naissance. Une naissance, au moins, c'est inscrit quelque part.

Simultanément, elle avale son vin et vomit ses mots avec une telle précipitation. Son incapable de calme et de mutisme s'étouffe à en râler. Il lui impose silence et immobilité absolus. Pour la première fois, elle voit dans les yeux du jeune homme la lueur tant redoutée. Cette lueur qui a traversé le regard de son faux mari avant qu'il prenne la poudre d'escampette. Cette lueur qu'elle reconnaît dans les yeux de tous ceux qui la quittent. Lui aussi, le jeune homme aux pieds absents, prendra ses jambes fantômes à son cou.

Elle s'alite et jure de rester couchée tant qu'elle n'aura pas atteint l'état parfait de silence et d'immobilité. De l'extérieur, rien ne bouge. Une gisante de calcaire dans son mausolée de calcaire. Mais de l'intérieur, le jeune homme sait qu'elle subit sa plus violente tempête.

Typhon et tornade, cyclone et ouragan s'acharnent sur elle. Elle en sortira ravagée. Pourtant, son profond désir

d'atteindre le faite du silence, il conjecture, est sa digue la plus solide contre vents et marées.

La nuit, elle divague. Dans son délire, elle harangue la météorologue immune aux précipitations. Il veille son agitée. Lui éponge le front. Surveille son pouls. Dangereusement irrégulier. Dans quelle zone de basse pression vibrionne-t-elle derrière ses paupières sautillantes? Il la caresse pour l'apaiser. Elle tressaille. Elle gémit. Elle se précipite vers son précipice.

La tourmente calmit, mais, pendant trois jours, elle s'enfonce dans l'épais brouillard qui plane entre sa dépendance à la précipitation et son désir inassouvi d'immobilité. Elle s'é gare entre les deux pôles. Il a peine à l'orienter. Bientôt, elle sera perdue à jamais. Il la secoue pour la réveiller. Elle doit bouger. Elle doit se raconter. Raconter cette naissance qu'elle se mourait de... Sur laquelle elle s'est étouffée. Contre son gré, mais parce que la situation est urgente, il précipite les choses.

À grand-peine, il la jette hors du lit. La traîne jusqu'à la salle de bains. Fait couler sur elle l'eau froide de la douche. Lorsqu'il était prisonnier de l'arbre qui lui avait fracassé les jambes, la pluie froide qui tombait sur lui, seule, l'avait maintenu conscient et alerte jusqu'à l'arrivée de ses amis. La pluie lui sauva la vie autant que la foudre lui prit les jambes.

L'eau glacée de la douche la ramène au seuil des choses. Nue dans l'eau qui tombe sur elle comme une pluie de novembre, elle le supplie gravement de lui permettre de raconter sa naissance. Cette naissance, source de sa parfaite invisibilité et de sa profonde tristesse. Après, elle le promet solennellement, elle apprend une fois pour toutes l'indolence de la saison sèche. Il l'écoute avec tendresse et observe les doigts imprécis et puissants de l'eau presser la pierre douce de ce corps qui, enfin, sans se précipiter, naît sous ses yeux.

Elle est née dans la maison de calcaire. Et. Elle s'excuse de ce cliché météorologique auquel elle ne peut rien changer. En pleine nuit de tempête. Toute la famille s'est réunie pour célébrer sa naissance. Une des sœurs de sa mère est sage-femme. Donc, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Surtout que l'enfant arrive à toute vitesse. Tu vois, dit-elle en frissonnant, son mal de la précipitation, c'est congénital. C'est quand même préférable qu'elle n'ait pas pris son temps. Car dans cette nuit noire que blanchissait la neige, s'il y avait eu des complications. On n'aurait pu se rendre à l'hôpital. Aucun médecin n'aurait pu franchir les bancs de neige ni survivre à la rafale. Elle est entrée dans la vie avec précipitation pour s'exposer aux intempéries qui durèrent toute la saison. Vu les circonstances extraordinaires, personne ne songea à faire enregistrer sa naissance. Démographiquement, elle n'existe pas.

Elle a suffisamment parlé. Surtout au sortir de sa fièvre. Il lui demandera au sujet de l'école dans un mois ou dans un an. Elle devine sa question muette. Pour lui prouver sa résolution d'apprendre la patience indissociable du calme et de la tranquillité, elle consent tacitement. Elle se sèche et pousse le fauteuil du jeune homme. Pour la première fois depuis le début de leur aventure, ils partagent le même désir de s'unir. Sans. Précipitation.

o o o

Au début, elle voulait lui montrer toutes les pièces de la maison de calcaire en même temps. Il a freiné ce tour guidé comme il freine, depuis, ses déluges et son impétuosité. Aujourd'hui, il entre pour la première fois dans la bibliothèque ensoleillée qu'elle appelle la bibliothèque d'Alexandrie. C'est ici que ses tantes et ses oncles se chargèrent de son

éducation. Enfant hyperactive au plus haut degré, elle n'a jamais mis les pieds à l'école.

Et son permis de conduire? Elle n'en a pas. Avec sa maladie de la précipitation, son seul choix moral est de ne jamais se mettre au volant.

Reste la question du magot. Il n'a pas à le lui demander. C'est évident qu'elle ne fait affaire avec aucune institution financière. Où le garde-t-elle? Dans une cave suintante qu'on atteint par une porte secrète dissimulée dans un des panneaux de la bibliothèque? Dans un coffre-fort derrière un tableau? Sous son lit? Dans un immense sucrier? Dans un bas de laine géant? Elle brûle de le lui révéler. Pour lui prouver son absolue confiance en lui. Non. Un tas d'argent liquide, une héritière excentrique qui n'existe nulle part que dans cette maison de calcaire, plus un inconnu sans nom, sans jambes, sans le sou. Voilà une addition lourde de conséquences. Fini le jeu des questions.

Mais mais mais. Elle a une question. Une seule. Et puis, c'est fini. Elle comprend son regard. Elle accepte donc de s'installer dans une autre saison de silence et d'immobilité.

o o o

Les saisons tournent plusieurs fois.

Depuis trois jours, ils sont emmurés par un blizzard descendu du grand Nord. Elle ne s'est jamais sentie aussi calme. Elle n'a presque plus envie de parler. Mais il y a cette dernière question. Lorsqu'elle ouvre la bouche, elle reconnaît à peine sa voix. Un timbre nouveau, apaisant. Dehors, c'est la tourmente. À l'intérieur, ils habitent sous un climat lénifiant.

Cela l'effraie-t-il de vivre avec une non-entité?

Lui aussi a souvent rêvé de disparaître. Il s' imagine très bien vivre jusqu'à sa mort dans cette maison de calcaire. Il

continuera à apprendre le bonheur qui n'est jamais acquis et, en même temps, le monde extérieur, vorace et enfantin, superficiel et cruel, ne le trouvera jamais. Malgré son jeune âge, il porte en lui suffisamment de mémoire qui lui durera, comme son argent à elle qui dure sans qu'elle ait à le placer, plus de cent ans. Quant aux connaissances qu'il faut cultiver et enrichir, comme le bonheur, la bibliothèque d'Alexandrie lui donnera ce pouvoir et ce plaisir.

Le pacte est scellé. Sans contrat écrit. Ils vivront heureux dans la grande maison de calcaire, loin des bruits et du désordre du monde.

Mais mais mais. Ils n'atteindront le bonheur que si le jeune homme réussit ce tour de force. Lui apprendre à ne plus se précipiter. Elle sent encore le malheur prêt à frapper, telle la foudre en forêt qui écrase les jambes heureuses de marcher. Elle est loin d'être à l'abri. Une embellie n'est preuve de rien. Elle a précipité leur rencontre. Leur vie commune. Sans aucune considération pour sa vie à lui. À tout moment peut se former la tempête parfaite qu'elle ne saura essuyer. Malgré ce qu'il a déjà accompli, elle craint qu'il soit impuissant contre de telles forces.

Puis un jour. Il n'en pourra plus. Il la quittera. Comme tous les autres. Il aura la nostalgie de son ancienne vie. Parce qu'une vie avant elle, il en avait une. Le goût des promenades en forêt. Des amis. Retardataires, soit. Mais des amis. Et quoi encore? Une famille? Un amour? Un métier? Une maison? Un permis de conduire? Un enfant? Une carte d'assurance-maladie? Des souvenirs? Un nom?

Il refuse de répondre. Il n'est pourtant pas entré chez elle nu. La seule part de lui-même qu'il a laissée à la porte : ses jambes. « Mais moi, je ne prendrai jamais mes jambes à mon cou pour te quitter. » Tout dépend d'elle.

Ne rien précipiter. Voilà mille mille fois qu'il le lui répète sans s'impatiser. Qu'elle cesse de courir. Qu'elle s'attende. Elle écrase encore de son pied anxieux le rythme lent de l'apprentissage de la vie à deux. Les relations précipitées. Celles qui s'essoufflent contre le vent meurent asphyxiées. Celles qui se lancent à fond de train s'écrasent, ensanglantées, contre le mur du temps. Ne pas viser le grand avenir. Ni le mois qui suit ni l'heure qui vient. Vivre lentement. Goûter chaque instant. Le mastiquer longtemps.

Elle garde le silence. Réfléchit aux paroles du jeune homme. Le doute persiste. Si son faux mari revenait bousculer l'immobilité et le silence qui s'installent doucement dans la maison de calcaire.

Paraît-il que lui et sa météorologue n'en sont plus au beau fixe. Depuis quelque temps, ils font tous les temps. Passent du soleil doré aux orages plombés. S'il revenait tout chambarder. Elle sent la panique monter. Voit le précipice s'ouvrir à ses pieds. La vision avait disparu depuis longtemps et voilà que...

Elle s'impose une séance d'apaisement sans que le jeune homme ait à la lui recommander. Lorsqu'elle émerge des semaines plus tard, elle approche son maître du calme. Sûrement, ce temps déréglé que l'autre couple vit n'est pas dû uniquement à la précipitation?

Lui, le jeune homme aux jambes fauchées, croit que oui. Particulièrement dans la météorologie. Il y a toujours des précipitations.

Surtout ne pas les craindre. Les plus gros orages sont les plus beaux. Il s'agit de les vivre à l'abri et, ainsi, éviter que la foudre frappe. Mais alors, lui aussi, si complètement serein depuis qu'elle l'a trouvé à l'hôpital, est victime de sa propre

précipitation. Ne s'était-il pas enfoncé en forêt plutôt que d'attendre ses amis. Non. Il avait marché lentement. Sans urgence.

Il marchait en riant chaque fois que son pied écrasait une brindille. Il marchait en écoutant le cri de chaque insecte et le chant de chaque oiseau. Il marchait en humant la résine des sapins distillée dans l'air chaud. Il marchait en contemplant l'écorce rugueuse de chaque arbre. Il marchait en touchant la terre et l'humus. Il marchait en observant entre les branches l'arc du soleil dans le ciel. Il mâchait lentement et goûtait. Il était attentif. Il ne se précipitait ni au-devant de lui-même ni au-devant des choses.

Elle est heureuse qu'il le dise. Que serait-elle devenue s'il s'être précipité. S'il avait perdu ses jambes pour les avoir prises à son cou. Il n'aurait jamais pu être son maître du silence et de l'immobilité.

Les mois passent. Les années passent.

Les éclaircies entre le déluge de ses paroles durent de plus en plus. Elle goûte complètement ses silences. Les grandes tourmentes de sa précipitation l'assaillent de moins en moins. Elle se coule profondément dans son immobilité. Apprend-elle le vrai silence? Apprend-elle la vraie immobilité? Ou bien, après une longue période de beau temps. Sa tempête soufflera-t-elle avec une force décuplée. Avant que son doux jeune homme sans jambes ait le temps de se mettre à l'abri d'elle?

Le temps est si imprévisible.



CÉCILE CLOUTIER

La drave des mots

La neige
pense
l'eau

o o o

Le pli
explique
Écoute

o o o

Tu doutes
comme
le carrefour

o o o

Naissent
les occasions du vert
dans l'attente des feuilles

o o o

Éveille
en
toi
le bruit du silence

o o o

Le pain s'allume
au
oui
du blé

o o o

La mer
respire
de
toutes
ses marées

o o o

L'oiseau
écrit
le ciel

o o o

Un flocon
fond
La chaleur
pleure

o o o

Les rêves
rêvent

o o o

Ô bouche
nid
des
mots

o o o

Aime
les ailes
des guillemets

o o o

La rivière
marie
les syllabes
des ruisseaux

o o o

Le vent
chuchote
des occasions de frisson

o o o

Attends
l'attente
Sois un fruit



ESTHER CROFT

Jour après jour

2 novembre

JE NE CONNAIS PERSONNE dans cette ville et c'est très bien ainsi. D'ailleurs, où que j'aile dans ce quartier, dans cette rue et même dans cet immeuble ancien où j'ai choisi de vivre, tous les gens me semblent hostiles. Mais je le leur rends bien. Pas le goût d'établir de contact avec qui que ce soit. Pas le goût de donner à quiconque le moindre petit morceau de mousse ou de vermisseau ni à la petite fille d'à côté que j'ai entendue pleurer toute la nuit, ni à la voisine d'en face qui risque parfois vers moi un sourire blessé, pas plus qu'au mendiant du coin qui semble pourtant en avoir bien besoin pour subsister jusqu'à la saison nouvelle. Du reste, est-ce que je subsisterai, moi, jusqu'à la saison nouvelle? Est ce que j'en ai seulement envie? Et puis, existe-t-il une seule personne au monde pour s'en préoccuper? Alors pourquoi je le ferais? Pourquoi je m'efforcerais d'ouvrir de nouveau les mains, la bouche ou tout simplement les yeux pour offrir au moins un vrai regard? Pour me sentir de nouveau humaine? Pour demeurer vivante? Pour recréer des liens?

Créer des liens! Mais je n'ai fait que ça, durant les trois dernières années! Créer des liens. Créer UN lien, je devrais

dire. Un lien que j'avais cru plus fort, plus beau, plus juste, plus noble, plus généreux, plus exaltant, plus prometteur que tous les autres. Un lien si différent, si fécond, si intense, si harmonieux, tellement inébranlable, tellement inépuisable qu'il me faudrait au moins trois vies pour en approfondir toutes les ressources. Un lien absolu dans lequel éperdument, naïvement, bêtement, j'ai accepté sans réserve de tout donner : ma vie, mon cœur, mon temps, mes aspirations, mes désirs, mon idéal, ma santé, mon argent, alouette ah!... Mis tous ses œufs dans le même panier, la gentille alouette. Et lui, qu'est-ce qu'il a fait de ce beau grand don total? De cet amour sans conditions? Parti avec le panier retrouver son ancienne poule!

Non, je ne donnerai pas de bonbon à la petite fille d'à côté; je ne sourirai pas à la voisine d'en face et je n'offrirai pas un seul regard au mendiant du coin de la rue. Parce que je n'ai plus rien. Parce que depuis deux jours, je me sens aussi étrangère dans ma propre vie que je peux l'être dans cette nouvelle ville. Parce qu'un lien aussi vital que celui-là, on pourrait bien avoir envie de se l'enrouler autour du cou et de se pendre avec.

o o o

1^{er} décembre

On n'en meurt pas toujours. Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'on soit encore vivant. On peut bien avoir l'air de prendre un café, de griller une cigarette, de lire le journal du samedi, de prendre tout son temps et de se reposer. Mais on n'est pas du tout là où un corps inconnu cherche pourtant à s'installer comme s'il était chez lui. C'est déjà la troisième tasse de café qui se vide mais personne ici n'en a encore goûté ne serait-ce qu'une gorgée. Toutes les cigarettes fumées depuis

le réveil ont bien fait leur possible pour tenter d'embrumer l'immensité du vide, mais personne n'a été vraiment allumé par leur pouvoir revigorant. Le journal du samedi pourrait bien être celui du mercredi, y aurait-il quelqu'un dans cette pièce pour faire la différence? Et d'ailleurs, dans chacune des sections, le quotidien ne contient rien d'autre que les bribes éraillées du même interminable monologue intérieur. « Quand il m'a dit "désolé, je te quitte", je n'ai rien pu répondre mais j'aurais dû, au moins, le lendemain ... et la fois où ... en retard ... j'aurais bien dû me douter de ... » Les mêmes mots, partout, aussi bien sur les lignes qu'entre les lignes ou encore sur les photos. Dans chaque revue, dans chaque livre que je tente de lire, dans chaque feuillet publicitaire. « Si seulement je pouvais ... je devrais peut-être ... et je te ... et tu me ... et tu te ... et je me... » Même les livres de recettes ne sont pas épargnés : ils contiennent eux aussi leur lot de souvenirs polluants, leurs menus fétiches, leurs péchés mignons. Alors, comment prendre son temps? Et pour le mettre où, une fois qu'on l'aura pris? Le temps est piégé; le temps va se déchirer; le temps est gonflé à bloc de passages dangereux. Aussi bien le laisser filer en gardant ses distances et faire semblant qu'on ne l'aperçoit pas. Se reposer alors? Se reposer pourquoi? Lorsque la vie elle-même ressemble à une mort, lorsqu'elle n'en finit pas de s'étirer sur de longues plages de temps, parfaitement désertes, parfaitement inutiles, à quelle sorte de repos peut-on encore aspirer? Éternel, peut-être?

L'appartement est vide, le salon est vide, la journée sera vide. À mon image et à ma ressemblance. Assise devant la fenêtre, je cherche à saisir au-dehors à quoi ressemble la vie quand elle essaie de demeurer vivante. Le camion de l'Armée du salut fait la cueillette de ce qui peut encore être recyclé, de

ce qui peut encore être sauvé; le mendiant du coin y trouvera peut-être des bottes à sa pointure et des mitaines sans trous. La petite fille d'à côté joue dans la neige avec sa mère; ensemble elles s'affairent à fabriquer un bonhomme; la première boule est déjà aussi grosse qu'un ventre de papa : elles espèrent peut-être que ce bonhomme-là ne s'évaporerait pas aussi rapidement que l'autre. Je ne les entends presque pas, mais par moments, j'ai l'impression que leur rire vient heurter ma fenêtre comme un oiseau perdu et qu'il va se briser. La voisine d'en face se prépare à décorer son balcon pour le temps des fêtes. Elle prend beaucoup de temps à choisir parmi un tas de branches celles qui seront dignes d'orner son garde-fou. Puis elle les assemble à travers les barreaux de fer forgé en une longue guirlande à la fois discrète et bien fournie. Ensuite, elle y fait serpenter un jeu de minuscules lumières blanches suivant des courbes si naturelles qu'on pourrait croire que cet éclairage a grandi en même temps que les branches de pin. Pour finir, elle fixera trois boucles d'un beau rouge profond qui sauront s'intégrer parfaitement à l'ensemble. Je me surprends à observer cette femme inconnue avec un certain intérêt. Ses mouvements sont lents, d'une souplesse gracieuse, presque solennels. Comme si le geste qu'elle était en train d'accomplir constituait un rituel fondamental. Comme si la couleur même de son destin allait dépendre de l'harmonie des formes qu'elle met tant de soin à créer. Peut-être après tout voudrait-elle croire encore au Père Noël? Peut-être y a-t-il encore assez d'espoir en elle pour supposer qu'un humble jeu de lumières, s'il est suffisamment investi de rêve, sera assez puissant pour rendre moins sombres les longues nuits de décembre? Je ne connais rien de cette femme-là. Mais je sais que grâce à elle, j'ai passé au moins trente minutes sans penser à lui.

1^{er} décembre, le soir

Je viens de mettre un lavage en marche. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour secouer le silence plat d'un samedi soir. Je ne sais pas pourquoi, mais le ronron de la machine à laver m'a toujours rassurée. Lorsque j'étais petite, les querelles auxquelles je survivais le mieux étaient celles qui se produisaient les jours de lessive. Ces jours-là, en effet, aux premiers cris de guerre lancés par l'un de mes parents, j'allais me réfugier dans un coin tout près de la machine à laver et j'écoutais le bruit réconfortant de l'agitateur. J'entendais le clapotis de l'eau quand elle faisait des bonds autour de nos pyjamas, de nos jupons ou de nos petites culottes et je me disais : « Au moins là-dedans, on forme une vraie famille. Personne ne peut nous séparer. » Mais ce soir, j'ai beau avoir programmé l'agitateur au cycle le plus mouvementé, je sais bien que ses chaussettes ne risquent pas de demeurer coincées entre les plis de ma chemise de nuit.

Les lampadaires sont sûrement en panne : il fait un noir d'outre-tombe tout autour de chez moi. Sauf sur le balcon de gauche de la maison d'en face. J'aperçois la voisine qui traverse la rue et qui vient se placer juste sous ma fenêtre : elle veut sans doute vérifier l'effet que produit son « œuvre » en pleine obscurité. Elle devine ma présence derrière la vitre : elle se retourne discrètement vers moi, à la recherche, peut-être, d'une approbation : je ne peux m'empêcher de lui sourire et de lui adresser un petit signe de tête.

22 décembre

Noël suinte de partout. Ça dégouline au beau milieu des portes et des fenêtres, ça s'enroule autour des branches, des

lampadaires et des mains courantes. Ça barbouille la face des commerces et celles des fêtards. Ça éclabousse la ville du haut des édifices publics qui se croient toujours mandatés de donner le bon exemple. Ça s'infiltre en douce dans les bureaux, les banques et les supermarchés et ça ne s'arrêtera pas avant de s'être installé pour de bon en plein cœur des rêves des enfants démunis. Ça ne rate pas une occasion de venir polluer les pages des journaux, les émissions de télé ou votre peine d'amour. Ça rentre par effraction dans une oreille mais ça n'a pas le temps de ressortir par l'autre. Ça clignote en couleurs vives le long des grandes artères; en noir et blanc dans les jardins secrets de la mémoire. Ô, nuit de paix! Sainte nuit! Bonheur minimum garanti ou bien argent remis : c'est Dieu lui-même qui l'a promis!

En quittant le travail, ce soir, on avait décidé de retarder le plus possible le moment de rentrer à la maison. On flânerait dans la vieille ville, dans l'espoir de frôler un peu de fraternité à travers l'encombrement des trottoirs : on s'arrêterait dans un bistro tranquille pour déguster une pizza trois fromages avec un carafon de rouge. On tenterait surtout de mettre à *off* son cellulaire intérieur pour être bien certaine de n'espérer aucun appel. Mais il n'y a pas de bistro tranquille le soir du 22 décembre; pas plus qu'il n'y a de table disponible pour une femme seule qui n'attend personne et que personne n'attend. Si on veut vraiment une pizza trois fromages, il faudra se résigner à la faire livrer chez soi, à son domicile pas très fixe, là où les places sont encore, et pour longtemps sans doute, outrageusement inoccupées.

Sur le chemin du retour, j'ai essayé, tant que j'ai pu, de me défendre du harcèlement des commerces, des musiques et des éclats de rire. Mais au coin d'une rue, je me suis laissée

intercepter par une scène qui m'a émue bien malgré moi : assise à l'indienne sur un vieux sac à dos, une mendiante un peu hagarde jouait du piccolo de façon désolante. On reconnaissait à peine la mélodie de *Petit papa Noël* à travers son jeu très approximatif. Pourtant, accroupis devant elle, deux enfants à l'allure de privilégiés l'écoutaient avec vénération. Leur bouches tentaient laborieusement d'ajuster les bons mots sur les fausses notes; leurs yeux n'étaient pas assez grands pour tout saisir en même temps : le déplacement des doigts gelés d'un petit trou à l'autre, le pincement des lèvres fendues soufflant des sons invraisemblables. Une sorte de caricature vivante des mises en scène mortes des vitrines. J'ai éprouvé soudain l'envie très vive de m'approcher de cette femme, de l'aider à se relever et de lui proposer : « Venez, je vous invite à souper. Allons nous payer la traite toutes les deux. Oui, je sais, on n'a rien en commun, on n'a rien à faire ensemble, mais faisons-le quand même. Est-ce qu'on a vraiment quelque chose à perdre? » Mais je n'ai pas osé, bien sûr, on est souvent beaucoup trop gêné pour la fraternité. Et puis, au fond de moi, je n'étais pas du tout certaine de ne pas vouloir me payer un détournement de mendiante dans le secret espoir de réussir à mettre sous le boisseau un peu de ma propre indigence. Alors, discrètement, j'ai glissé dans sa main le billet de vingt dollars que j'aurais sûrement dépensé pour mon repas de pizza trois fromages. « Et surtout, n'oubliez pas le carafon de rouge. » Elle m'a souri de toutes ses dents noircies, incapable de prononcer un seul mot.

J'ai fini par rentrer, en empruntant le chemin le plus long. La soirée était enfin presque passée.

C'était bien un 22 décembre, à dix heures du soir, qu'il était arrivé chez moi en vue de s'installer. Debout sur le perron,

sa valise dans une main, un sapin dérisoire dans l'autre, un petit coup de rouge dans la voix et dans l'œil, il chantait à tue-tête : « Ô, nuit de paix! Sainte nuit! Dans le ciel, l'astre luit ... et moi je suis enfin ici! Joyeux Noël, mon amour. »

Lorsque je suis arrivée à mon appartement, vers 23 heures, j'ai vu que la décoration de la voisine d'en face était déjà éteinte.

Dire que j'ai déjà tellement aimé Noël!

o o o

28 décembre

Très cher sans-cœur,

Pas un mot. Pas une lettre. Pas un coup de téléphone. Pas même une simple carte de Noël portant ta si précieuse signature. Pourtant, tu savais bien que le moindre signe de toi, même le plus avare, je l'aurais reçu et vénéré comme un cadeau des dieux. J'en aurais fait mon étoile du berger, ma promesse de l'aube d'une nouvelle année, mon Épiphanie. Je l'aurais contemplé avec amour, au masculin très singulier; je l'aurais savouré avec délices, au féminin très pluriel. Tu savais bien que je me serais servilement contentée des miettes que tu aurais daigné laisser tomber à mon intention et que j'aurais su les transformer en petite mousseline de foie de volaille ou bien en papillottes de truites saumonées à l'ail confit. Je l'ai fait si souvent déjà. N'ai-je pas réussi, pendant toutes ces années, à me réchauffer avec la peau de l'ours que tu n'as jamais été foutu de tuer? Ne me suis-je pas laissé bercer tous les soirs par les paroles d'une chanson que je croyais très douce et qui n'étaient en fait qu'un refrain de menteries plusieurs fois recyclées?

Tu n'as jamais quitté ta femme. C'est elle qui, en ce mémorable 22 décembre, t'avait répudié et t'avait sommé

sans délai d'aller te faire voir ailleurs (en n'ignorant sans doute pas qu'ailleurs, ce ne serait ni la rue ni un banc de parc). Et ce soir-là, ce n'est pas notre fusion enfin réalisée que tu célébrais à grands coups de mon meilleur porto; tu obéissais simplement à la nécessité toute viscérale d'occulter la douleur de ce rejet inattendu, d'engourdir cette blessure brute qui menaçait de te dévaster. Et toute l'exaltation des gestes qui m'ont secouée cette nuit-là, toute la frénésie à peine supportable de ce grand courant fou qui cherchait à se frayer un chemin à travers moi, j'ai voulu le vivre et l'interpréter comme une grande passion enfin débridée. Mais aujourd'hui, je sais que cette ardeur n'exprimait rien d'autre qu'un insoutenable besoin d'être conforté dans ta capacité d'aimer et d'être aimé

Oui, puisqu'il faut sans cesse te le répéter, tu sais très bien te faire aimer. Tu réussis, beaucoup mieux que la moyenne des ours bien léchés, à surexposer si adroitement chacun des angles de ta grandeur, que tes misères ont vite fait de disparaître dans la magie des ombres. Tu as si bien appris à manipuler le verbe que tu finis par nous faire croire qu'il peut, en toute équité, se substituer à la réalité. Comme si le mot avait ce pouvoir absolu de remplacer la chose. Comme si les sentiments, magnifiés à travers le langage, étaient dispensés à jamais de se manifester à travers des gestes. Tu dis : « Je pense à toi » et cela devrait suffire à compenser l'absence. Tu répètes : « Mon amour, mon amour » et l'autre devrait se sentir totalement comblé. Tu affirmes : « J'ai tout donné de moi », et cette déclaration devrait pouvoir abolir toute velléité de frustration. Tu publies un recueil de poèmes sur ta dernière expérience affective et tu t'imagines que cet amour-là s'élèvera d'emblée au rang des grands mythes primordiaux.

Eh bien! laisse-moi, à mon tour, te dire certaines choses, de ces choses qui n'émergent, bien souvent, qu'au cœur du vide et de l'absence. Malgré toutes tes prétentions, tu demeures un amoureux médiocre et un lamentable poète. Des deux côtés, au fond, ton mal est infini : tu ne sais répondre ni aux désirs concrets des gens ni à leur besoin de rêver. Tu caches, derrière tes mots de parvenu, une inquiétante insensibilité, une troublante inaptitude à vibrer normalement au contact des êtres qui t'entourent. On dirait qu'entre le monde et toi, aucun échange réel ne peut avoir lieu, aucune transformation réciproque ne peut advenir. Tu sembles te résumer à toi, désespérément. Peut-être fais-tu partie, sans le savoir, de ces êtres intouchables, reclus en permanence dans les limites de leurs propres frontières? Peut-être souffres-tu du syndrome de Ceaucescu, emprisonné à l'intérieur de son propre palais?

Tu as toujours voulu te croire l'égal des vrais bâtisseurs d'imaginaires. De ceux qui, humblement, à travers leurs rythmes, leurs gestes, leurs couleurs ou leurs mots, cherchent à comprendre et à nommer ne serait-ce qu'une minime parcelle du monde, de tous ceux-là qui, avec une patience et un respect inouïs, tentent de déchiffrer les énigmes, souvent à demi effacées au cœur des êtres et des choses, pour nous les rendre de nouveau vibrantes, de nouveau parlantes. Les vrais poètes, on le sait bien, savent se laisser traverser par la réalité jusqu'à ce que leur voix la plus intime se mette à trembler pour produire les accents les plus justes, pour former les mots les plus vrais. Toi, tu n'es jamais parvenu à faire entendre d'autre voix que celle que tu avais prudemment aseptisée; tu n'as jamais réussi à faire surgir d'autres contours humains que ceux de ta petite personne. Certains se servent de la parole pour tenter de donner un sens à la réalité; toi tu t'en sers pour

te permettre de ne rien dire et de ne rien donner dans cette même réalité. Mais vois-tu, les mots ne sont pas aussi dupes que tu sembles le croire. Lorsqu'ils sentent qu'on les trahit, qu'on les malmène, ils restent silencieux. S'ils perçoivent qu'on refuse de les habiter avec sincérité, ils préfèrent se taire plutôt que de chanter faux. Et les tiens ont beau s'inventer toutes sortes de formes sophistiquées, ils ne parlent pas. Ils s'étalent sur la place publique, brillants et creux comme ces fruits évidés que certains indigènes décorent pour les vendre aux touristes.

Non, je crois bien que tu ne sais pas, que tu n'as jamais su répondre à l'amour. Tu n'as jamais aimé personne d'autre que toi-même. Ni moi, ni ta femme, ni les autres avant nous. Ni ton meilleur ami, ni ton voisin le plus proche, ni tous ces gens que tu fréquentes pourtant assidûment au cas où ils pourraient t'être utiles un jour. Pas plus que tous ces malheureux gisants sur lesquels tu fais semblant de t'attendrir à pleines pages de tes livres pour te rassurer sur ton humanité. (Serais-tu capable d'en approcher un seul et de te laisser toucher par lui?) Je ne serais même pas certaine de l'amour que tu crois porter à ta propre fille, cette petite que tu prétends aller retrouver sous prétexte qu'elle aurait trop besoin de toi. C'est toi qui n'en peux plus d'être privé de sa présence. C'est toi qui t'inquiètes des distances qu'elle a déjà commencé à établir entre vous deux. C'est toi qui ne peux supporter l'idée qu'elle pourrait peut-être en arriver un jour à se passer sereinement de toi. Tu te serviras d'elle pour m'effacer de ta vie comme tu t'es servi de moi pour gommer l'échec vécu avec ta femme. Et la roue continuera de tourner et la boucle sera bouclée et ton honneur sera sauvé. Jusqu'à la fin du monde, *lonla, jusqu'à la fin du monde...*

Vois-tu, il y a des gens qui, rien qu'à nous regarder du bout des yeux, rien qu'à nous sourire, même du fond de leur tristesse, comme le fait la voisine d'en face depuis mon arrivée ici, parviennent à nous donner quelque chose d'eux-mêmes. Quelque chose de précieux qu'on se surprend à retrouver avec émotion à l'intérieur de soi dans les moments les plus sombres. Alors que toi, même les bras chargés, tu ne partages rien; tu feins, tu triches, tu offres et tu reprends. C'est sans doute pour cela que ton passage dans notre vie, si animé, si exaltant puisse-t-il paraître, nous laisse les mains et le cœur vides. Non seulement ta présence ne nous transforme pas, mais elle nous appauvrit. Et on se console sans doute plus difficilement de la fin d'un amour dans lequel on a l'impression de n'avoir rien reçu.

Voilà, cher imposteur, ce que je n'aurais jamais cru pouvoir te dire jusqu'au bout. Comme tu peux le constater, j'ai tout l'air de m'apprêter à te haïr aussi ardemment que je t'ai aimé. Il s'agit, semble-t-il, d'un indice infaillible de guérison. Je suis peut-être enfin sur le point de devenir une femme en voie de réapparition.

Au plaisir de ne jamais te revoir
Ton entre-deux-ex.

P.-S. Je ne suis pas encore certaine d'avoir envie de te faire parvenir ce funeste état de fait. Tu as choisi unilatéralement de me séparer : ça, je peux l'accepter. Mais je refuse que notre histoire devienne un jour entre tes mains de la chair à poème.

o o o

Il est deux heures du matin. J'entends la petite d'à côté qui pleure encore, avec toute l'énergie d'un légitime espoir. Sa mère essaie de la faire rire en lui parlant de sa plus grosse voix : mais on ne peut se faire passer facilement pour un papa quand on est déjà une maman. La voisine d'en face n'a pas encore éteint ses courants de lumières. Je sais qu'il ne s'agit pas d'une distraction : cela fait deux nuits que je la vois circuler devant sa fenêtre, comme si elle guettait, elle aussi, l'arrivée de quelqu'un. Avec quelle voix se parle-t-elle pour tenter de se consoler ? Peut-être que toutes les quatre, on attend encore le père Noël... Peut-être qu'on aimerait mieux entendre des mots qui mentent plutôt que ce silence de la nuit qui n'en finit pas de redire les mêmes choses.



MARCEL TRUDEL

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

La Nouvelle-France veut déporter le New-York

PAR SA DÉCOUVERTE de la « rivière de Canada » en 1535, Cartier avait rendu à la France un service exceptionnel : elle pouvait pénétrer rapidement à l'intérieur du continent américain et constituer, dès le dix-septième siècle, derrière les colonies rivales, une barrière qui s'étendait du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique. Les Anglais, qui avaient eux aussi cherché le passage vers les merveilles de Cathay et de Cipango, n'avaient trouvé comme ouvertures dans leur Virginie que les rivières James et Potomac : elles les conduisaient seulement à un obstacle infranchissable, les Alléghanis. Les Hollandais, avec le concours de l'Anglais Henry Hudson, avaient pu remonter la rivière de Manhatte (le futur fleuve Hudson), mais avaient dû s'arrêter à la rivière des Mohawks. Les Suédois avaient cru trouver une issue par le fleuve dit *Delaware* : comme les autres, ils se contenteront de faire la traite des fourrures avec les Amérindiens.

Ainsi, la France demeurerait maîtresse de l'intérieur du continent. Aussi longtemps que les colonies du littoral atlantique ne formeront pas un front commun contre la Nouvelle-

France, le monopole français sera assuré. De fait, jusqu'en 1664, il se pratique un jeu d'équilibre entre Français, Anglais et Hollandais. La Nouvelle-Angleterre, quant à elle, dont la confédération de 1643 se ramène à une stratégie défensive¹, doit souvent faire des accommodements avec la Nouvelle-France et la Nouvelle-Hollande.

Or, voici qu'en 1664, la flotte du duc d'York (le futur Jacques II) vient imposer à la Nouvelle-Hollande l'autorité de la couronne britannique. La Nouvelle-Hollande devient le New-York : tout le littoral atlantique, du Maine à la Caroline du Sud, est anglais. Ces colonies n'ont plus qu'un seul et même ennemi, la Nouvelle-France. Et, lorsque la Ligue d'Augsbourg en Europe entre en guerre contre Louis XIV, la Nouvelle-France doit affronter en Amérique un adversaire puissant en nombre et en ressources : dix colonies, peuplées de 300 000 habitants.

Que peut-elle leur opposer? Comptant à peine 12 000 habitants, défendue par peut-être 1 500 soldats réguliers, elle s'échelonne maigrement de Québec à Montréal, avec quelques jalons sur la rivière Richelieu. Pourtant, le premier grand choc entre Français et Anglais va se produire sur quatre points situés en dehors de son aire de peuplement principal : la baie d'Hudson, Terre-Neuve, l'Acadie, le lac Champlain. Si elle ne prenait pas l'offensive, elle était perdue. Elle la prit sur le lac Champlain, contre le New-York.

Celui-ci et la Nouvelle-France présentent des points de ressemblance qui en font deux colonies bien à part dans l'histoire de l'Amérique. L'une et l'autre, établies presque dans le

1. Cette confédération comprenait les colonies du Massachusetts, du Connecticut et du New-Hampshire.

même temps², ont connu un peuplement fort paresseux, comparé à leurs voisins européens. Elles ont subi, à la différence des autres, un régime absolu. Elles avaient un système seigneurial à peu près semblable. Chacune avait sa religion d'État : le New-York, alors dit *Nouvelle-Hollande*, calviniste, tolérant plus ou moins les quelques catholiques qui y pénétraient³; la Nouvelle-France, catholique, laissait y séjourner l'été et même parfois l'hiver des huguenots qui venaient faire du commerce. L'une et l'autre pour survivre devaient s'assurer le contrôle de l'Iroquoisie. Placées sur des voies stratégiques de pénétration du continent, donc du réservoir à fourrures, l'une et l'autre ne pouvaient qu'entrer en conflit. Avec un motif de plus pour la Nouvelle-France : convoiter un pays au climat plus doux, aux produits plus variés, et surtout une colonie qui disposait douze mois par année d'une ouverture sur l'Atlantique.

Sur ce New-York, la France pouvait revendiquer certains droits : la première visite européenne en avait été faite en son nom en 1524 par le florentin Verrazano et la première toponymie en avait été française : le pays s'appela d'abord *Terre d'Angoulême* et l'embouchure du fleuve *golfe Sainte-Marguerite*⁴.

2. Les Hollandais arrivent à Manhatte l'année de la fondation de Québec; de plus, Champlain venait de quitter le lac Champlain en août 1609, quand Hudson se rend, le mois suivant, non loin du même endroit.

3. Dans son *Novum Belgium* de 1643, le jésuite Jogues y note la présence de catholiques (Thwaites, *Relations des Jésuites*, XXVIII : 106). Selon un document de la même époque (*History of New Netherland*, II : 353), un catholique fut mis à l'amende pour avoir refusé de collaborer à l'entretien d'un ministre calviniste.

4. Voir là-dessus, dans notre *Histoire de la Nouvelle-France*, le volume *Les vaines tentatives*, 43-46, 50-54.

L'intendant Talon fut peut-être le premier à proposer l'acquisition du New-York. Deux ans après la prise de la colonie hollandaise par le duc d'York, il écrit à Louis XIV : « Si le Roi, faisant l'accommodement de la Hollande avec l'Angleterre, stipulait la restauration de la Nouvelle-Hollande et qu'au paravant il trouvât jour d'en traiter avec Mrs les États, j'estime qu'il le pourrait à des conditions raisonnables. Et ce pays qui ne leur est pas bien considérable, le serait fort au Roy qui aurait deux entrées dans le Canada, et qui par là donnerait aux Français toutes les pelleteries du Nord dont les Anglais profitent en partie par la communication qu'ils ont avec les Iroquois par Manhatte et Orange et mettrait ces nations barbares à la discrétion de Sa Majesté; outre qu'elle pourrait toucher la Suède⁵ quand il lui plairait et tiendrait la Nouvelle-Angleterre enfermée dans ses limites⁶ ».

Quoi qu'en ait pu penser Talon, la Nouvelle-Hollande était « considérable » aussi à l'Angleterre, puisqu'elle renforçait la Nouvelle-Angleterre à peu près isolée jusqu'en 1664 et assurait le contrôle de tout le littoral atlantique. Talon revient à la charge l'année suivante⁷, sans plus de succès.

Duchesneau, son successeur, propose en 1679 un plan plus audacieux qu'un simple « accommodement » : il veut conquérir d'un même coup New-York et Nouvelle-Angleterre, cette dernière comptant à elle seule 50 000 habitants contre une Nouvelle-France de moins de 10 000. Les ressources pour exécuter cette conquête? une flotte sur les

5. C'est-à-dire, la Nouvelle-Suède, établie en 1638 à l'embouchure du fleuve Delaware et conquise par la Nouvelle-Hollande en 1655.

6. Talon au ministre, 13 nov. 1666, dans *Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, I : 183s.

7. Le même au même, 25 août 1667, dans *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec* (ci-après RAPQ), 1930-31 : 75.

côtes, les troupes de la Nouvelle-France et les Amérindiens⁸. Par la suite, Duchesneau modère son agressivité; en 1681, il suggère plutôt à Colbert d'acheter le New-York : « Quoiqu'il fallût pour cela une somme considérable, on en serait bientôt remboursé par ce qu'outre qu'on aurait tout à fait le commerce de la pelleterie sans aucun partage avec les Anglais qui en emportent beaucoup et que les Iroquois ne seraient plus en état de nous nuire, on ferait d'ailleurs dans le pays que possèdent les Anglais un établissement très considérable⁹ ».

Et Duchesneau d'énumérer tous les avantages auxquels les colons de la Nouvelle-France avaient le loisir de rêver pendant leurs longs hivers : « On en sera peut-être convaincu quand on considérera que les Anglais sont habités dans le plus fertile et dans le plus beau pays de notre Amérique et que nous sommes dans le moins abondant et dans le plus désagréable... Tous ceux qui ont été dans ce pays [le New-York] conviennent qu'il est fort tempéré, que la navigation y est toujours libre, qu'il reçoit des navires en tout temps, qu'il en part de même, que les grains et les fruits y viennent en profusion, et surtout que la pêche [...] y est si aisée et si abondante et le poisson si excellent que tous les habitants sont extrêmement à leur aise par le trafic qu'ils en font¹⁰ ».

Duchesneau est ébloui. C'était d'ailleurs un usage assez courant de songer avec amertume à cette vallée du Saint-Laurent d'où l'on ne pouvait sortir que six ou sept mois par année, où le froid et l'inaction de l'hiver créaient des problèmes plus durement qu'aux colons du New-York et que les

8. Duchesneau au ministre, 14 nov. 1679, dans *Manuscrits cités*, I : 270-272.

9. Duchesneau au ministre, 28 nov. 1681, *ibid.* : 285.

10. *Ibid.*, 285-286.

colons de la Virginie n'avaient pour ainsi dire pas à envisager. On n'a qu'à se rappeler l'émerveillement des sulpiciens Dollier de Casson et Galinée quand ils arrivent au lac Érié en 1670 : ils croyaient entrer dans un « paradis terrestre¹¹ ».

Les années passent sans que l'« accommodement » rêvé se produise. On songe toujours en 1685 à acquérir le New-York : le gouverneur Brisay de Denonville suggère encore qu'on l'achète¹². Enfin, Louis-Hector de Callières, gouverneur de Montréal (ville fort intéressée en ce problème à cause du voisinage avec cette colonie étrangère), va persuader le gouvernement français de mettre à exécution un grand projet contre le New-York.

Déjà, dans une lettre au ministre en 1687, Callières avait écrit que l'acquisition du New-York en échange de quelques-unes des Antilles ou par achat rendrait le roi maître de toute l'Amérique du Nord, fournirait un port magnifique, augmenterait les revenus à près de 300 000 livres par année¹³. Envoyé en France par le gouverneur Brisay de Denonville pour exposer l'état des affaires du Canada, il s'évertue à convaincre la métropole de la nécessité de conquérir tout de suite le New-York. Des huit rapports qu'il soumet au gouvernement de janvier à mai 1689, trois se consacrent d'une façon quasi exclusive à l'invasion du New-York¹⁴.

Callières prévoit l'opération dans ses menus détails, se donnant même la peine d'énumérer tous les articles qui seront

11. *Voyage de MM. Dollier de Casson et de Galinée*, 33s.

12. Mémoire de Denonville, 12 nov. 1685, dans *Documents Relating to the Colonial History of New York* (ci-après cité *Doc. N.Y.*), IX : 286.

13. Mémoire de nov. 1687, dans *Doc. N.Y.*, IX : 369-371.

14. Voir ces rapports dans leur version anglaise, dans *Doc. N.Y.*, IX : 401-422.

nécessaires¹⁵. Le plan? Avec 2 000 hommes, on s'emparera d'abord d'Albany. Puis, avec le concours de deux navires de guerre qui croiseront près des côtes, on prendra la capitale. On désarme alors les habitants, on ne moleste pas les huguenots français. L'Angleterre proteste contre cette invasion? On répond qu'on s'empare de la colonie pour la conserver au roi détrôné, Jacques II, quitte ensuite à traiter avec lui en temps et lieu pour se la réserver.

Louis XIV s'opposa au projet jusqu'au mois de mai¹⁶, mais en juin, comme la guerre allait éclater pour de bon contre l'Angleterre, le projet reçut l'approbation royale; le 7 juin, le nouveau gouverneur, Buade de Frontenac, reçut à son départ pour Québec, un *Mémoire pour servir d'instructions sur l'entreprise de la Nouvelle-York*¹⁷.

Ce *Mémoire*, qui attribue tout d'abord le mérite du projet à Callières, met de l'avant une raison justificative que nous avons bien des fois entendue : Sa Majesté « y a d'autant plus consenti qu'Elle sait que les Anglais qui habitent cette contrée se sont avisés depuis les dernières années de soulever les nations iroquoises sujettes de Sa Majesté pour les obliger à faire la guerre aux Français, qu'ils leur ont fourni pour cet effet des armes et des munitions, et cherché par tous les moyens, même au préjudice des ordres du Roi d'Angleterre et de la foi des traités, à usurper le commerce des Français dans les pays dont ils sont en possession de tout temps¹⁸ ».

15. En particulier, dans les p. 412-415 des documents ci-haut cités.

16. Le ministre à Denonville, 1^{er} mai 1689, *Ibid.*, 417.

17. Texte reproduit en 1849 dans *Documentary History of New York*, I : 292-297; en 1855 dans *Doc. N.Y.*, IX : 422-426; en 1883 dans *Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, I : 455-468; en 1927 dans RAPQ, 1927-28 : 12-16.

18. RAPQ, 1927-28 : 12.

La France adopte le plan militaire proposé par Callières : bloquer le port de New-York au moyen de deux navires de guerre et lancer de Montréal une armée qui descendra la vallée de l'Hudson. Deux navires de guerre, l'*Embuscade* et le *Fourgon*, partiront donc de La Rochelle, commandés par un sieur de La Caffinière, conduiront Buade de Frontenac jusque dans le golfe Saint-Laurent, puis de là, « sans rien entreprendre », se rendront à l'embouchure du fleuve Hudson attendre l'armée d'invasion. De son côté, une fois à Québec, Buade de Frontenac réunira 1 000 soldats réguliers et 600 hommes de la milice; il couvrira ses préparatifs de l'entreprise « sous les prétextes qu'il jugera les plus convenables pour la cacher et pour engager les habitants et les troupes à s'y porter plus volontiers¹⁹ ». La conquête faite, Callières demeurera à titre de gouverneur dans ce pays.

Pendant les opérations mêmes de la campagne, on fera preuve de bienveillance à l'égard des habitants. C'est ainsi qu'après la prise d'Albany, le commandant devra « faire désarmer tous les habitants et s'en assurer, ensemble de leurs effets en leur laissant espérer tout le bon traitement dont ils se pourront flatter jusqu'à ce qu'il soit en état de n'en rien appréhender ». Et l'on ajoute immédiatement : « après quoi Sa Majesté veut qu'il exécute ce qu'Elle a ci-après à lui prescrire²⁰ ».

Louis XIV va ensuite disposer de la population du New-York, ordonner durement qu'on applique les droits du vainqueur. Il faudra confisquer les biens des habitants. Le commissaire Gaillard, qui accompagnera Buade de Frontenac,

19. *Loc. cit.*

20. *Ibid.*, 13-14.

fera « des inventaires exacts dans les habitations et dépendances [...] de tout ce qui se trouvera en bestiaux, grains, marchandises, meubles, effets et ustensiles, dans chacune des dites habitations ». Les terres et les habitations seront concédées à ceux qui pourront les mettre en valeur : nous comprenons, sans aucun doute, que ces nouveaux titulaires sont des membres de l'armée d'invasion. Ce qui proviendra de la vente des effets sera distribué en gratifications à ceux qui se seront distingués dans la guerre. Les articles « dont le débit ne se peut faire qu'en France », seront chargés à bord des deux navires de guerre et, au besoin, sur les navires qu'on aura pris dans le port²¹. Enfin, pour assurer la tranquillité entre le New-York et la Nouvelle-Angleterre, on détruira les habitations proches de Manhatte et le plus avant qu'il sera possible²².

La confiscation générale terminée, que faire de la population de ce pays conquis, désormais dépouillée de tous ses biens, meubles et immeubles? On a là une population de 15 000 habitants, majoritairement hollandaise, donc calviniste : depuis la conquête de 1664 par l'Angleterre, l'immigration anglaise, écossaise ou irlandaise avait été négligeable (moins de 20 familles), cependant que les Hollandais, *great improvers of land*, se développaient très rapidement, et il en arrivait toujours un grand nombre de la Hollande²³.

Les instructions en extraient diverses catégories : les détenteurs de l'autorité et du commerce, les artisans et les gens de service; les Français, dont les huguenots, et, formant une quatrième catégorie, les catholiques. À diversité de catégories, diversité de traitements.

21. *Ibid.*, 14.

22. *Ibid.*, 16.

23. *Documentary History of New York*, I : 161s.

En prison et mis à rançon, ceux de la première catégorie, c'est-à-dire, « les officiers et les principaux habitants desquels on pourra retirer des rançons ». C'étaient là, comprenons-nous, le gouverneur et son Conseil²⁴, les officiers de la garnison et de la milice (ces derniers devaient être nombreux, puisque la milice groupait 2 000 hommes), les chargés de l'administration et de la justice, les maires et échevins des villes Manhatte et Albany²⁵, ainsi que les marchands, plutôt nombreux dans une colonie dont l'économie reposait sur le commerce.

Ceux de la deuxième catégorie seront réduits au travail forcé chez les vainqueurs. Selon les instructions de Louis XIV, le commandant pourra « garder, s'il le juge à propos, des artisans et autres gens de service nécessaires pour la culture des terres ou pour travailler aux fortifications en qualité de prisonniers, en les distribuant aux habitants français qui en auront besoin, jusques à ce que les choses étant en l'état d'une assurance entière on leur puisse donner la liberté²⁶ ». Redevenus libres, leur rendra-t-on leurs biens? pourront-ils demeurer dans la colonie? les instructions ne précisent pas. Une chose certaine : ces articles ne concernent pas les Noirs, qui étaient au nombre de quelque 2 000 : biens meubles et butin de guerre, ils appartenaient à leurs nouveaux propriétaires.

Dans une troisième catégorie, les *Instructions* groupent les « Français fugitifs », dont tout particulièrement les huguenots : le commandant les renverra en France²⁷. Ces huguenots avaient

24. Le New-York n'aura une Chambre d'Assemblée qu'en 1691.

25. Pour avoir quelque idée de l'importance numérique du personnel administratif, voir la liste civile de 1693 dans *Documentary History of New York*, I : 313-319.

26. RAPQ, 1927-28 : 148.

27. *Ibid.*, 15.

trouvé dans le New-York un refuge officiellement ouvert depuis 1687 : dès cette même année, le gouverneur Dongan notait la présence à New-York de nombre de familles françaises²⁸ et il en était arrivé bien avant la révocation de l'édit de Nantes. Le statut qui les attendait en France, en plus de la conversion obligatoire, était celui de fugitifs et punis comme tels, car Louis XIV ne voulait pas chasser les huguenots, il voulait les empêcher de quitter la France, faisant, en conséquence, surveiller les frontières. Il tenait à garder les huguenots pour les convertir et, quand le ministre explique à Brisay de Denonville le pourquoi de cette révocation, il répétera une explication officielle surprenante : c'est le nombre croissant des conversions de huguenots qui a obligé le roi à révoquer l'édit²⁹.

La quatrième catégorie, celle des catholiques, recevra un traitement de faveur, car Louis XIV est le soutien du malheureux Jacques II, prétendant catholique au trône de Grande-Bretagne : « Si parmi les habitants de la Nouvelle-York, soit anglais soit hollandais, il se trouve des catholiques, de la fidélité desquels [le commandant] croit se pouvoir assurer, il pourra les laisser dans leurs habitations après leur avoir fait prêter serment de fidélité à Sa Majesté ». Les instructions, toutefois, ont soin d'ajouter : « bien entendu qu'il n'y en ait pas un trop grand nombre et en sorte qu'ils ne puissent donner aucun soupçon³⁰ ». Il y en avait peu dans le New-York,

28. *Ibid.*, I: 101.

29. Le ministre écrit au gouverneur Denonville : « Sa Majesté est bien aise de lui faire savoir qu'ayant reçu des avis de toutes les provinces de son royaume [...] du grand nombre de conversions qui s'y faisaient [...] cela obligea Sa Majesté à faire publier un édit au mois d'octobre dernier pour révoquer celui de Nantes » (lettre dans *Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, I: 362).

30. RAPQ, 1927-28 : 14.

note le gouverneur Dongan, lui-même catholique, dans un rapport de 1687; mais puisqu'il avait établi un collège jésuite à Manhatte (collège qui comptait deux jésuites en 1689), le catholicisme devait y exercer une certaine influence³¹. Tout de même, Louis XIV n'avait pas à craindre que les catholiques fussent « en trop grand nombre ».

Officiers et principaux habitants jetés en prison et mis à rançon, artisans distribués comme prisonniers parmi la population conquérante, huguenots renvoyés en France pour y être convertis, catholiques protégés à condition de ne pas être trop nombreux : tous ces gens ne constituent qu'une petite partie de la population. Que va-t-on faire de la majorité des conquies, qui doivent bien s'évaluer à 13 000 ou 14 000?

Les instructions remises à Buade de Frontenac sont précises : « À l'égard de tous les autres étrangers (ce sont les habitants non-français), hommes, femmes et enfants, Sa Majesté trouve à propos qu'ils soient mis hors de la colonie, et envoyés à la Nouvelle-Angleterre, à la Pennsylvanie, ou en d'autres endroits qu'il jugera à propos par mer ou par terre, ensemble ou séparément, le tout suivant qu'il trouvera plus sûr pour les dissiper, et empêcher qu'en se réunissant, ils ne puissent donner occasion à des entreprises de la part des ennemis contre cette colonie³² ».

Mis hors de la colonie... ensemble ou séparément... pour les dissiper. Donc, déportation systématique du gros de la population. La méthode, la route et le lieu de la déportation sont laissés à l'initiative de Callières. On suggère d'abord la

31. *Documentary History of New York*, I : 186; II : 23; III : 110. Dongan fut démis de ses fonctions, le 3 juin de cette même année 1689, à la suite de l'accession au trône de princes protestants; il n'était donc plus gouverneur quand le projet de conquête eut un début d'exécution.

32. RAPQ, 1927-28 : 15.

Nouvelle-Angleterre, anglaise et puritaine de stricte observance, où les Hollandais calvinistes ne seraient sans doute pas les bienvenus; on suggère aussi la Pennsylvanie, qui commençait à peine à s'établir, elle paraissait mieux désignée, mais il s'agissait moins de trouver pour la population déportée un refuge avantageux que de la « dissiper » pour l'empêcher de se réunir.

Voilà la conquête à laquelle Buade de Frontenac devait travailler en descendant du Canada vers l'embouchure du fleuve Hudson. Après des préparatifs qui traînèrent en longueur, il partit donc de La Rochelle avec Callières et La Caffinière, mais les vents retardèrent la traversée : elle dura 52 jours, Buade de Frontenac n'arrivant dans le golfe que le 12 septembre³³.

Il était bien tard pour entreprendre quoi que ce fût. Néanmoins, en se séparant de La Caffinière, Buade de Frontenac lui ordonna d'aller l'attendre à New-York à l'embouchure de l'Hudson jusqu'au 10 décembre³⁴. À son arrivée à Québec, le 12 octobre, le gouverneur trouva la colonie dans un piètre état : le massacre d'habitants par les Iroquois à Lachine, la destruction du fort Frontenac sur le lac Ontario qu'avait fait accomplir son prédécesseur Brisay de Denonville, le délabrement des fortifications et la faiblesse des troupes ne permettaient pas d'entreprendre une vaste campagne³⁵, encore moins en ce début d'hiver. Callières eut beau insister pour que l'on marche contre le New-York³⁶, Buade de Frontenac préféra demeurer sur la défensive.

33. Buade de Frontenac au ministre, 15 nov. 1689, dans RAPQ, 1827-28 : 17.

34. Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, II : 402.

35. Buade de Frontenac, lettre citée, 18.

36. Lettre au ministre, 8 nov. 1689, dans *Doc. N.Y.*, IX : 428-430.

Pendant ce temps, La Caffinière attendait à l'embouchure de l'Hudson avec ses deux navires de guerre. Il attendit jusqu'à la fin de décembre. Ne voyant jamais venir l'armée d'invasion, il n'eut plus qu'à repartir pour la France³⁷.

Le projet précis ne sera pas repris l'année suivante, en 1690. Ce sont les Anglais qui, avec Phipps et Winthrop, envahissent la Nouvelle-France; ils échouent. Heureux de cet échec, Buade de Frontenac se contentera de souhaiter « punir l'insolence de ces véritables et vieux parlementaires de Boston, les foudroyer aussi bien que ceux de Manhatte dans leur tanière et se rendre maître de ces deux villes », mais il croyait de moins en moins en la faisabilité d'une conquête du New-York telle qu'on l'avait préparée en 1689 : pour faire la jonction avec une flotte française qui attendrait devant New-York, il ne fallait pas, à cause de la difficulté à coordonner l'opération, compter sur une armée d'invasion qui descendrait du Canada; d'ailleurs, la prise d'Albany n'était pas « si aisée que ceux qui l'avaient proposée se l'imaginaient »; la conquête devait se faire par une attaque venue de la mer : une fois Manhatte prise, Albany tomberait d'elle-même³⁸.

Le plan de 1689, tel qu'il apparaît dans les instructions, était déficient sous d'autres aspects. Nous concluons d'après ce plan que l'armée qui descendrait du Canada ferait sa jonction avec la flotte des deux navires comme si de rien n'était et qu'il suffirait de ces deux seuls navires de guerre pour prendre New-York. Et surtout, que les colonies anglaises voisines laisseraient, sans intervenir, exécuter le plan de déportation. Pendant la longue attente de La Caffinière devant le port de

37. Garneau, *Histoire du Canada* (éd. 1845), II : 54.

38. Buade de Frontenac au ministre, 12 nov. 1690, dans RAPQ, 1927-28 : 43.

New-York, l'Angleterre avait tout le temps d'être informée du projet, d'organiser la riposte par ses navires de guerre ou par ses forces régulières ou miliciennes de toute la côte atlantique. Elle saura, en tout cas, répondre dès l'année suivante par la formidable attaque combinée de Phipps par le Saint-Laurent avec celle de Winthrop par le lac Champlain.

Par ailleurs, même par temps favorable, Buade de Frontenac ne pouvant arriver à Québec qu'en juin ou juillet, comment pouvait-il, en un laps de temps très court (puisque'il fallait tout réussir avant l'hiver), mettre sur pied au Canada toute une armée, la faire marcher jusqu'à Albany, s'emparer de ce point de résistance et descendre se joindre aux deux navires de guerre, en supposant que ceux-ci avaient fait la capture de la capitale?

Dans ce projet de 1689, la déportation ordonnée par Louis XIV évoque forcément dans nos esprits le drame acadien de 1755, et Winslow, l'auteur principal, est demeuré une triste figure dans l'imaginaire collectif, comme s'il était le premier dans l'histoire à recourir à cette solution. Pour sa part, l'écrivain Henri d'Arles³⁹, meilleur critique littéraire qu'historien, a déclaré de la déportation de 1755 : c'est un « fait inouï dans les annales de l'ère chrétienne⁴⁰ ». Or, bien des nations d'Europe pratiquaient cette mesure depuis longtemps : qu'il suffise de rappeler ici la célèbre déportation des Juifs d'Espagne en 1492; et pendant que l'on se prépare en Amérique à déporter Anglais protestants et Hollandais calvinistes du New-York, Louis XIV mène dans le Palatinat allemand une opération effroyable de « terre brûlée » et de déplacements de populations.

39. Pseudonyme du prêtre Henri Beaudet.

40. *La tragédie acadienne*, 7.

En Nouvelle-France, la déportation acadienne ne sera pas une nouveauté, pour mettre fin à de l'opposition. En 1666, Louis XIV avait donné l'ordre d'une « entière destruction » des Iroquois; elle n'eut pas lieu et l'intendant Talon en exprime ses regrets : si l'ennemi, écrit-il, avait opposé une plus forte résistance, la plus grande partie de cette population eût été « sacrifiée aux mânes de tant » de leurs victimes et on eût pu voir le reste « sur les galères de Vostre Majesté⁴¹ ».

En 1689, c'est la population du New-York qu'on veut tellement dissiper dans les colonies voisines qu'elle ne puisse plus se rassembler. En 1712, pour mettre fin à une guerre, on applique aux Renards de la région de Détroit une mesure analogue : les survivants, femmes, enfants, vieillards, seront transportés dans la vallée du Saint-Laurent pour y servir comme esclaves. Dans le temps où les Acadiens refusaient de devenir sujets anglais, la France elle-même en 1746 menaçait de déporter dans les colonies anglaises, les Acadiens qui refuseraient de redevenir sujets français⁴².

En acceptant de coopérer au projet de déportation de 1689, Callières et Buade de Frontenac se rendent-ils coupables d'un crime contre le droit des gens, ce mot étant ici pris au sens de *nations*? Le droit des gens n'est formulé qu'au début du XVII^e siècle par le juriste hollandais Hugo de Groot, dit Grotius, et encore tolère-t-il bien des actes qu'aujourd'hui le droit international inscrit parmi les crimes contre l'humanité : lui qui prend la peine de se demander s'il est contre le droit naturel de porter les cheveux longs, tolère la confiscation des biens, le massacre des prisonniers, la mise à mort des

41. Lettre de Talon, 11 nov. 1666, dans RAPQ, 1930-31 : 52.

42. Frégault, *François Bigot*, I : 240.

femmes et des enfants, le viol des sépultures, ainsi que la déportation des populations⁴³. Certes, Grotius ne constitue pas encore au XVII^e siècle une autorité reconnue en justice internationale, mais, en ne désapprouvant pas la déportation des populations, il ne fait que se conformer aux mœurs acceptées de son temps. Il faut se reporter à la seconde moitié du XVIII^e siècle pour entendre le juriste allemand Emmerich de Vattel protester en 1758 contre le recours à la déportation : « À quiconque conviendra que le vol est crime, qu'il n'est pas permis de ravir le bien d'autrui, nous dirons, sans autre preuve, qu'aucune nation n'est en droit d'en chasser une autre du pays qu'elle habite pour s'y établir elle-même⁴⁴ ». Condamnation qui vient seulement après l'action de l'Angleterre contre les Acadiens. Dans leur projet de 1689, Louis XIV, Callières et Buade de Frontenac seraient à l'abri d'une condamnation internationale. Toujours est-il qu'en 1689 et en 1755, comme l'écrivait l'historien Guy Frégault : « La décision de 1746 annonce le crime de 1755. Les deux métropoles se joignent dans la même intention⁴⁵ ». Deux nations chrétiennes et monarchiques, vivant l'une près de l'autre, étroitement apparentées par le sang, par les mœurs et par la culture, ne peuvent que se ressembler dans leur politique de guerre comme dans celle de paix.

43. Voir Grotius, *De jure belli et pacis*, traduit en français en 1729; et son traité *Le droit de la guerre*, liv. II, ch. ix et xii; liv. III, ch. iv, v, vi, ix.

44. Vattel, *Le droit des gens*, liv. II, ch. vii, parag. 90.

45. Frégault, *loc. cit.*



JEAN DÉSY

Julien Breton : accoucheur

UN SOIR, UNE JEUNE FILLE aux cheveux blonds dressés sur la tête se présente à l'urgence d'un hôpital de campagne. Enceinte de son premier bébé, elle blasphème. Le mal de ventre la fait plier en deux. Ses contractions ont commencé. Son col utérin est ouvert à six centimètres. Elle accouchera aussi facilement qu'une fleur libère son pistil, un frais matin de printemps, c'est ce que pense Julien Breton, le médecin de garde. Tout devrait se dérouler à merveille, avec le tapis rouge et le poupon gras qui vagira. Après les tâtonnements estudiantins, voici la première parturiente de Julien Breton en réalité, en cris, mais en blasphèmes! La jeune fille a des condylomes plein la vulve; des tatouages à tête de mort lui strient les biceps. Il est 19 h 30. Julien court de la salle d'obstétrique à la salle d'urgence passant des cris de la jeune fille qui demande des calmants aux pleurs d'une fillette qui s'est fracturé le radius droit. Le col utérin se dilate normalement. Le fœtus semble réagir comme il se doit aux claques que sa mère assène à tous les insectes qui la piquent et l'obligent à se lever, ce que l'infirmière lui défend avec sévérité. Mais la mère veut prendre l'air.

– Couche-toi, Crystelle!

– Écœure-moi pas, maudite putain!

Crystelle n'est pas contente du tout et, du fin fond de ses seize ans et demi, elle hurle qu'elle aurait dû se faire avorter, qu'elle tuera le chien qui l'a mise enceinte et tous les chiens sales qui lui barreront le chemin.

Julien rit un peu jaune parce que le temps passe et qu'il est maintenant plus de minuit. La tête du bébé ne descend pas. Quel saint invoquer pour que tout aille mieux? Saint Jude, frère de Jacques le Mineur et creuseur de puits? Saint François, pour que ses oiseaux emportent les douleurs de la malheureuse vers un Walhalla tout ouaté? Ou saint Christophe, qui prit la route de l'Ouest en compagnie de Jack Kérouac?

Chaque fois que Julien cherche à insérer un doigt dans le vagin grand ouvert, Crystelle soulève le bassin en blasphémant.

Julien a de plus en plus chaud. Cette fille cherche de toute évidence la sortie de secours. *Pourquoi pas un bel accouchement serein, avec les grands ouaiseaulx du paradis de Jacques Cartier au-dessus de nos têtes, des vols de margaults et des chutes libres d'istorlets argentés, une belle jeune femme douce qui embrasserait son docteur après avoir donné la vie?* se dit Julien Breton qui faiblit alors que Crystelle donne l'impression de pouvoir tenir le coup très longtemps. Elle serre les cuisses. Ses ressources vitales paraissent tout à fait proportionnelles à sa hargne. Au moniteur foetal, on entend le cœur du bébé, tout aussi rétif, qui bat fort, vite et régulier. C'est la nuit noire. Les grincements de dents de Crystelle rendent l'atmosphère électrique.

En désespoir de cause, Julien fait appeler Sael, son ultime ressource, son frère, son bâton de vieillesse. Quand celui-ci

arrive, les plis de l'oreiller encore dessinés sur une joue, Crystelle l'envoie paître, comme elle l'a d'ailleurs fait pour tous les autres. Sael se réveille et juge qu'il est temps d'appliquer un forceps. Il enfonce la première cuiller, puis la seconde, et tire, tire. Crystelle vend son âme au tout-à-l'égoût. La tête du fœtus descend lentement. Crystelle se tape l'occiput contre la table. Le bébé naît, tout rose. Julien nettoie la bouche et les petites narines. Crystelle hurle quand l'infirmière dépose l'enfant sur son ventre. Elle ne veut pas. Crystelle ne veut rien savoir. Elle se lève d'un bond et sacre son camp.

À pas lents, Julien s'en retourne chez lui pour se mettre à l'abri des assauts de la mer grugeant le littoral. Les cascades de la Rivière-aux-Saumons grondent sous la glace, jusque dans les bouscueils du large. Julien a mal à la tête. Redevenir simple flocon de neige? Se fondre à la matière glacière, le long d'un thalweg, matière blanche, bleue et silencieuse? Se rapetisser tout près d'une pierre pour y endurer le froid? Patienter jusqu'à la fin de l'hiver, le temps que toute l'eau de la rivière ait coulé vers la mer?

Julien presse le pas. Quand il était petit, il vivait de manière confortable, parmi les enfantillages et les soirs bienheureux. Il ne songeait pas à participer aux actions de la gynécologie moderne. Il ne faisait que vivre et se développer le corps et l'esprit. Il apprenait à monter à bicyclette pendant que son père lui tenait le derrière pour qu'il ne s'écrase pas contre les chaînes de trottoir. Maintenant, il jouerait aux billes.

Un petit garçon court dans une clairière. Il porte des culottes courtes. Ses genoux sont écorchés, ses mollets tachés de boue. Le petit garçon court à perdre haleine, avec le sentiment qu'un point va naître, très bientôt, dans sa poitrine, là,

sur la gauche, un point comme il en ressent très souvent lorsqu'il court trop vite ou trop longtemps. Le petit garçon ne s'arrête pas pour autant; il sait que des ennemis le pourchassent pour le faire prisonnier, pour qu'il avoue les secrets de son clan. S'ils l'attrapent, ils l'attacheront au sommet de la plus haute tour à l'orée du bois.

Le petit garçon entend des cris. Le grand Simard, qui l'a vu, hurle pour que toute sa troupe le suive. Le grand Simard n'est qu'un poltron; jamais il ne poursuivrait quelqu'un tout seul, pas même un tout petit garçon qui détale, qui déboule une côte, qui se retrouve dans les fardoques, les vêtements pleins de tiques. Là, le petit garçon aperçoit une caverne creusée dans le sable. Il s'y engouffre, se fait minuscule, renardeau à l'abri des aboiements, des jambes et des *shouclaques* des poursuivants qui passent tout droit, cherchent partout puis reviennent sur leurs pas, penauds.

On siffle la fin du jeu. Tout le monde se retrouve près du lac. Le petit garçon sort de sa cachette, aussi fier que le dernier des Mohicans que personne n'assassinera jamais, qui survit dans la tête de tous les aventuriers en herbe de la planète. Il a donné la victoire à son équipe. Tout le monde dit que c'est lui le meilleur quand il s'agit de se cacher en plein bois, le plus courageux aussi. Le petit garçon baisse les yeux en toussotant à cause de l'asthme. Les autres l'acclament. Un grand moment!

Le soir, au feu de camp, Julien chante avec intensité, comme si sa chanson devait se poser sur une constellation qui s'est allumée là-bas, au-dessus de l'horizon, et dans laquelle bout une soupe aux pois cosmique digne des plus grands cuisiniers.

La réalité se mêle merveilleusement à la fiction pour le petit garçon qui fredonne très souvent, lorsqu'il se rend à

l'école ou qu'il en revient, à l'abri des autres mondes qu'il n'a pas connus, qui tournoient par-delà ses épaules. Son univers à lui n'est que fantastique, plein d'Indiens et de feux de joie, de chevauchées et de bateaux fantômes, de jeux de pistes et de tisanes fabriquées avec des fleurs orangées au goût amer, de nœuds spéciaux pour grimper le long des falaises abruptes, de chasse aux écrevisses dans les eaux glauques du Saint-Laurent, de courses à bicyclette lorsque les fraîcheurs de l'automne stimulent les sens, de repas tranquilles, d'émissions de télévision, de Zorro et de voyages en Gaspésie, de visites au zoo de Saint-Félicien, de descentes en traîne sauvage avec son père ou de virées en famille aux Éboulements, certains dimanches, la crème glacée couronnant le bonheur.

Le bonheur est un petit garçon qui construit des châteaux de sable, un frais matin de printemps, à l'ombre d'un tremble odoriférant.

Il y a par contre un jeune homme un peu anxieux qui attend l'arrivée du train en partance pour Cambridge, dans cette gare pas très loin de l'aéroport de Heathrow, plus immense que toutes les gares jamais visitées auparavant. Il est seul et porte le poids d'un gros livre de physiologie tout en anglais dans son sac à dos. Il ne parle par un traître mot de la langue de Chaucer; mais il a la ferme intention de la domestiquer, de la comprendre, peut-être même de la parler. Il épie les moindres gestes des étrangers. Il fait comme eux, parvient à monter dans le bon train à l'heure fixée. Sur une grande horloge, le temps s'écoule dans une autre langue. Le jeune homme offre son billet au contrôleur qui le dévisage avec des yeux bleus. La campagne anglaise est aussi verte qu'il se l'était imaginée, les vaches aussi brunes et les arbres aussi clair-semés.

Cambridge est une ville enjolivée un peu partout de chapelles et de bâtisses universitaires, de *King's* et de *Queen's College* aux étudiants encore *dandys*. L'ombre du grand Newton règne toujours sur l'Angleterre. Il fait froid et humide en ce mois d'avril, outre-atlantique. Le jeune homme cherche une chambre, couche en attendant dans un *Youth Hostel* pas cher où les Allemandes et les Australiens sont cordés, empilés, anglicisés, mais tout de même sympathiques. « I am searching a room », répète le jeune homme en arpentant la ville, en se cognant à certaines portes avec un accent si prononcé qu'il fait mourir de rire les *ladys*, petits lords et autres autochtones. Il dilapide son avoir en lait frais et en biscuits au chocolat, marche beaucoup pour se réchauffer, boit des *gros* pour chasser l'humidité. Pendant un moment, il songe à retourner chez lui, dans le giron de ses parents, mais il finit par trouver du travail dans un pub. Là, il apprend à verser la bière tiède jusqu'à ras bord dans les chopes géantes, afin que pas une seule goutte ne se perde, satisfaisant les clients aux nez couperosés qui trouvent le prix de la bière effrayant. Les *pences* et les *pounds* tombent dans le tiroir-caisse en tintinnabulant gaiement pour le patron, ancien aviateur, as de la guerre 39-45 décoré quatre fois, épinglé des croix de Malte et de fer, à moins que ce ne soit des croix royale et de bronze. Mais qu'importe! Le patron fait des clins d'œil compréhensifs au jeune homme qui prononce malhabilement mille *zheees* and *thhhrees*, ce qui fait encore plus rigoler les facultés universitaires de Cambridge et d'Oxford, perpétuelles concurrentes. Sur le plafond du *Eagle*, des graffitis, protégés par un vernis, des dizaines d'inscriptions, des notes et des phrases pathétiques, celles des aviateurs qui partaient de Cambridge pour s'en aller chaque nuit bombarder le troisième Reich.

Au-dessus d'un âtre désaffecté, quelques mots français : « Toutes les femmes sont belles ! » Le jeune homme acquiesce en saluant l'épithète du combattant dont la tête fut arrachée par un tir de mitrailleuse. Le matin, lorsqu'il balaie la cour, délogeant les mégots et faisant reluire la pierraille, il siffle des airs de son invention. Il monte de la cave les caisses de Coke qui servent à abreuver les touristes japonais qui ne commandent jamais autre chose... avec une tranche de citron. Sourires, petits yeux en amande et narquois. Il dessert les tables après les bouffes monstres des Français et les dégâts des Germains de passage. Il baragouine de mieux en mieux avec un *british accent*. La totalité de son salaire sert à payer ses repas et sa chambre. Dans ses temps libres, il lit, tente de retenir par cœur le gros traité de physiologie. Fonctionnement de la lymphe; sautes d'humeur du vitré et de la chambre antérieure de l'œil de Dieu content qui le regarde pendant qu'il côtoie un nouvel art de vivre, loin de ses attaches affectives. Étendu à plat ventre dans un champ chauffé par le soleil du *Botanical Garden* de Cambridge, tout à côté d'un vieux cyprès, le jeune homme observe des jeunes filles en fleurs qui jouent à la marelle. Il n'est qu'un brin d'herbe perdu à travers l'infini des plaines de l'Ouest et de l'Est, de l'Occident tout entier. Il écrit à sa mère, aussi à sa première blonde partie au Pérou. Il visite parfois des églises : la catholique polonaise, l'anglicane. Il conduit des touristes sur la *Cam River* en plongeant son *stick* jusque dans les boues millénaires, celles de Richard Cœur de Lion et de Thomas Becket. Il dirige adroitement le bateau à fond plat sous les ponts de Cambridge; ne manquerait qu'un chapeau rond et la piazza San Marco pour qu'on le croie en Italie. Le jeune homme se baigne tout en songeant aux algues de mer puis aux cheveux

roux de la serveuse qui vient d'être engagée au pub, à ses joues picotées par les blés de l'Irlande. Mais comme celle-ci a couché dès la première nuit avec un grand serveur écossais, voleur de pervenche, le romantisme a été brisé, des portions de fantasmagorie ont été édulcorées. Tout de même, le voyage s'achève dans un kaléidoscope d'Angleterre apprivoisée.

Quand il était petit, Julien Breton chantait souvent. Aujourd'hui, il ne chante plus. Il repousse la *sloche* accumulée devant lui avec la tentation de se sauver vers la mer.

Julien atteint le seuil de son chez-lui. La porte grince sur ses gonds. La clef tombe sur le parquet. Julien a vraiment eu peur que l'enfant de Crystelle ne naisse jamais.

Un peu, ce soir, Julien est mort.

HÉLÈNE DORION

Lettre de l'abandon

MATIN DE NEIGE. Le monde est blanc, soudain, l'horizon défait se refait, nous éblouit d'une pureté oubliée, renaissant parmi l'herbe et le sable, revient poindre au seuil de nos pas. Et la neige pose en nous son vaste silence.

Pourtant la vie bruit encore, derrière le voile, d'autres voiles frémissent, effleurées du doigt, de l'âme, lorsque tremble l'être sous le poids du vide pressenti, vertige, écrivez-vous, – vertige du vivant qui remue en nous.

Qu'apprend-on de la chute sinon l'élan qui nous y reconduit, cette irrémédiable poussée de l'être vers sa propre révélation? De l'impossible, quelle ardente traversée?

Je vous écris dans cet abandon de ciel et de terre, cherchant à rejoindre ce qui m'échappe, – invisibles métamorphoses où nous advenons à nous-même par-delà ce qui nous en sépare, mystérieusement nous éloigne. Et nous éloignant ainsi, nous déchire parfois.

La haute tour s'est écroulée. A fracassé le passé. L'ombre a rattrapé mon âme en cette blessure ouvrant la blessure, l'inconsolée. Leçon de douleur.

Parmi des chemins embrouillés, les ombres s'emmêlent; un monde nous attendait comme nous attend une vérité, – au

plus nu, amour révélé par l'amour –, mais le fleuve, lorsqu'il cesse de nous porter, nous enfonce dans ses eaux vives, visage flou, corps brisé par le remous, l'obscur cassure, l'inattendue.

C'est dans l'écart que nous apparaissions, visage de soi recueilli par l'autre, ce corps alors touché par l'immensité qui nous élève au-delà de nous-même : l'abandon, l'abandonné, – flèche effaçant sa cible. La nuit depuis toujours nous précède pour que nous en soyons une brèche, l'éclat lumineux qui la transfigure.

Je renonce au lourd feuillage des ans.

D'où cette douleur, cette absence plus qu'absence? La blessure chaque fois se résorbe. Mains de nulle part venues entourer la douleur.

Nous sommes capables de métamorphose. Là se joue le corps à corps avec l'irréductible marée de temps, et la vague ultime, cette rentrée jusqu'au port. Là peut-être un au-delà de l'amour, au-delà de la douleur qui lui donne sens enfin, dans l'accord du cœur et du monde, intime et pure célébration.

NAÏM KATTAN

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Vacances

– J'AI DÉCROCHÉ UN RÔLE, s'est écrié Francis en rentrant.

Habituée à ses enthousiasmes irraisonnés, Susie attendit la suite. Elle n'avait plus envie de jouer les étonnées car elle savait que les faits seraient décevants. Elle affichait une joie affectée et Francis lui en voulait car il ne pouvait pas admettre que sa « victoire » n'était, en vérité, qu'un jalon supplémentaire sur la voie de sa lente dégradation.

– Alors? fit-elle, souriante.

Elle ne voulait à aucun prix paraître condescendante.

– Ce n'est pas la peine. Avant même que je te dise de quoi il s'agit, tu n'as pas l'air d'y croire.

– Mais si Francis, dit-elle, se sentant coupable. Est-ce pour le printemps?

– Non. L'été.

– À la télévision?

Il demeura muet.

– Au cinéma? Au théâtre?

Oui, dit-il à voix basse, comme pour la punir de ses doutes.

– Lequel?

– Sainte-Agathe.

– Un théâtre d'été, dit-elle, cherchant à dissimuler sa déception.

– Oui, précisément, un théâtre d'été, dit-il, agressif. C'est là qu'on a le vrai public, celui qui va pour le plaisir, non par snobisme.

– C'est très bien, Francis. Je suis contente.

Elle l'était. Pendant des mois, il apprendra son rôle, il rêvera.

– Dans quelle pièce?

– Une pièce de Jean de Letraz. Ce n'est pas le rôle principal qui, au fond, n'a pas d'intérêt, mais un rôle de soutien. D'ailleurs les véritables comédiens ne se font remarquer que dans de tels rôles.

– Je suis contente, répéta-t-elle.

Puis, sans manifester son inquiétude, elle demanda :

– Comment vas-tu faire pour y aller?

– Ce n'est rien. Certains comédiens vont passer l'été dans les environs. Nous sommes quatre, peut-être cinq, à avoir décidé de partir l'après-midi et de revenir le soir. Une heure en voiture. Cela nous permettra, du coup, de nous détendre après le spectacle. Ceux qui resteront là-bas passeront la nuit à manger et surtout à boire.

– Et qui conduira? Là, elle ne cachait plus son inquiétude.

– Chacun son tour.

Voilà encore un été bousillé, se dit-elle. C'était jugé d'avance. L'an dernier c'était l'attente pour une série à la télévision. On le gardait en réserve, en cas de désistement à la dernière minute.

Institutrice dans une école secondaire, Susie attendait impatiemment les vacances. Pour une troisième année, elle

sera clouée à Montréal. Il y a deux ans, c'était un autre rôle de soutien dans un film. En fait, une simple figuration. Et dire qu'elle croyait encore à son talent, à son avenir. Ils s'étaient connus chez son amie Chantal. Il venait de quitter Québec car il n'y avait plus rien pour « quelqu'un comme lui » dans cette « ville provinciale ». À lui Montréal! À lui la conquête de la métropole. Il lui avoua plus tard que lui aussi était enseignant au secondaire mais qu'il ne voulait plus perdre son temps. Elle ne se rendit pas compte, sur le moment, combien, sans en être conscient, il était peu délicat avec elle.

« Francis est un artiste », disait-elle à sa mère et à ses amis. Il avait toutes les excuses, y compris celle de vivre à ses dépens. Pendant des mois, il lui décrivait leurs futurs séjours à Paris et à Hollywood. Elle y avait cru et lui en voulait encore d'avoir été si naïve. Les grands rôles lui étaient destinés, l'attendaient : *Macbeth*, *Tartuffe* et *Othello* et au cinéma : *Zorro* et *Robin des Bois*. Le monde était encombré de médiocres. Qu'un autre décrochât un rôle pour lequel il avait passé une audition, c'était une supercherie, une escroquerie, un échange occulte de bons procédés. Il était entouré de menteurs et de comploteurs. « Je ne donnerai jamais aux réalisateurs des ris-tournes sous la table », proclamait-il. Personne ne le lui suggérerait. Susie s'en était vite rendu compte.

L'aimait-elle encore? Oui, si seulement il voulait revenir à l'enseignement! Ils pourraient alors avoir des enfants, partir en vacances comme tout le monde, acheter une maison. « Tu t'es trompé d'homme », lui dit-il, quand elle lui fit part de ses rêves.

— J'ai vu Armand, lui dit-il quelques jours plus tard. Tu sais, celui qu'on a rencontré au cinéma. Il a un grand projet, pour un film. Il me propose le premier rôle.

Un autre rêveur, se dit-elle. Le mois dernier, c'était le projet d'une série à la télévision à Toronto. Francis n'avait même pas l'air de se douter que son anglais était bien approximatif.

Il se raconte des histoires, se dit-elle, et c'est cela son malheur. Au début, elle était agacée par les récits de ses exploits futurs, y compris auprès des femmes. Elles lui faisaient des avances, se vantait-il, et celles qui demeuraient coites, attendaient les siennes. Il pourrait les avoir toutes. Cela ne dépendait que de lui. Sauf qu'il n'avait pas de temps à perdre en balivernes. « J'ai ce qu'il me faut », lui disait-il, en lui pressant la main.

Quand son amie Chantal lui demanda si elle était toujours avec Francis, Susie se fâcha. « C'est un mégalomane », aurait dit Chantal à leur amie commune, Lucette. Celle-ci lui répéta ces propos tout en exprimant son désaccord. Si les femmes ne le fuyaient pas, c'est qu'il n'existait pas pour elles. Susie le savait et elle se rendait compte que malgré les apparences, il était terriblement timide. Si elle n'avait pas fait les premiers pas quand ils s'étaient connus, jamais il ne lui aurait téléphoné.

– Tu sais, dit Susie à sa mère, Francis est l'homme le plus sensible qui soit. Affectueux, délicat, intelligent et plein d'attentions.

– Les femmes sont trop narcissiques, ajouta-t-elle. Et elles n'ont pas confiance en elles. Elles veulent qu'on les entretienne de leurs charmes, de leurs attraits, de leur beauté. Elles seraient prêtes alors à combler l'homme de superlatifs flatteurs. Elles sont disposées à l'admiration parce qu'elles désirent qu'on les prenne, qu'on vienne à elles.

Elle parlait d'elle-même et s'en rendait compte. Elle était consciente de la timidité de Francis car elle était pire que lui.

Ce sont les timides qui font preuve d'audace. Elle en avait eu et ne le regrettait pas. Pas encore, souriait-elle. Francis avait besoin d'elle. Les autres ne pouvaient pas savoir. C'est à elle qu'il se plaignait, qu'il disait ses déboires et cela la rassurait. Dès qu'il était en présence d'une tierce personne, d'un témoin, d'un spectateur, le voilà qui montait sur scène. Il allait montrer à ces pauvres cabotins ce qu'était un comédien, un vrai, et comment jouer *Alceste*, *Hamlet* et *Peer Gynt*.

Dans l'intimité, c'était Susie qui prenait le dessus, le protégeait. Il pouvait raconter à cœur joie ses exploits féminins et ses triomphes sur les scènes de Londres et New York, il n'était que le petit garçon qui se réfugiait dans son giron. Elle le poussait sinon à agir en homme, en mâle, du moins à en jouer le rôle, à en avoir les apparences. Il lui en savait gré et cela l'attachait davantage à elle.

— Et moi? lui dit-elle, quelques jours plus tard, qu'est-ce que je vais faire pendant que tu seras à Sainte-Agathe?

Il n'y avait pas pensé.

— Eh bien! Tu pourrais m'accompagner.

Elle le regarda, ahurie. Jamais il n'avait été aussi inconscient. Le voir jouer tous les soirs? Jean de Letraz? Mais j'existe moi, avait-elle envie de s'écrier. Je ne suis pas là uniquement pour admirer tes apparitions sur scène, pour te rassurer et te consoler. Moi aussi j'ai des rêves et des désirs.

Comment était-ce arrivé? Susie ne parvenait pas à l'expliquer à sa mère. Elle était fille unique et sa mère, veuve, vivait seule. Elle exprimait rarement son opinion sur la vie que menait sa fille. Elle avait été hostile à Francis, l'avait dit et n'avait pas cessé depuis de s'en mordre les lèvres. Quand Susie se plaignait de Francis, elle s'évertuait à faire ressortir les qualités de l'homme.

Un bon matin, sans prévenir, Susie débarqua chez sa mère avec ses valises.

– Je reviens de vacances.

Ce n'est pas une explication, se dit la mère.

– Je veux passer quelques jours avec toi, poursuivit Susie, avant de rentrer à la maison.

Susie n'avait jamais fait part à Francis de l'attitude initiale de sa mère envers lui et celui-ci considérait sa belle-mère comme une adepte, comme l'une des ses grandes admiratrices.

– Pendant ton absence, Francis m'a téléphoné pour que j'aille le voir jouer à Sainte-Agathe.

Susie n'avait pas l'air surprise mais se sentit blessée, offusquée. Pourquoi? se demanda-t-elle. Parce que cela s'était passé derrière son dos? Parce que, pendant son absence, Francis complotait avec sa mère? « Tu es folle ou quoi? », dira-t-il. Oui, je suis folle. Le mégalomane et la folle. Quelle belle alliance!

– As-tu aimé le spectacle? demanda-t-elle à sa mère.

– Ce n'est pas mon genre mais Francis est superbe. Il est beau et il joue merveilleusement. Je le lui ai dit.

– Il ne t'a pas parlé de moi?

– Oui, bien sûr. Il comprend ton besoin de détente, de repos tandis que lui, il est pris pour l'été et cela n'a pas l'air de devoir s'arrêter ensuite. Il a tant de projets!

– Je sais, dit Susie, triste à l'égard de Francis et surtout à l'endroit de sa mère. Elle l'écoute et boit ses paroles, pensa-t-elle. Plus jeune, elle en aurait été amoureuse. Elle qui, au début, ne l'aimait pas! Il a fini par la séduire.

Susie se retrouva dans sa chambre de jeune fille. Que de rêves, que d'impatiences! Elle avait détesté ces lieux et la voilà qui y revenait avec nostalgie. Que s'était-il passé? Elle avait

accompagné Francis à Sainte-Agathe, à la première. Dans la salle, il n'y avait que deux critiques, les journaux ne couvrant que parcimonieusement les théâtres d'été et, en plus, Jean de Letraz n'était pas la grande découverte. Elle était prête à tout, mais à ce point-là? Pièce outrageusement vulgaire, grossière et les grivoiseries n'étaient même pas drôles. Et ce rire gras du public! Cela la fit bouillir.

Au retour, ils étaient seuls dans la voiture. Francis attendait sa réaction. Après le spectacle, ils s'étaient attardés à Sainte-Agathe pour célébrer, fêter, marquer le coup. Francis avait bu et il consentit à lui laisser le volant. Attentive à la route, elle gardait le silence.

– Alors? finit-il par demander. Tu ne dis rien?

– Si, si, fit-elle sans le regarder. Tu étais bien. J'ai aimé ta manière d'aborder ton personnage.

– Ah! Il s'attendait à un peu plus d'enthousiasme de sa part. Elle ne pouvait pas l'admirer : le rôle n'était pas à sa hauteur. Pourtant, elle aurait dû percevoir ce dont il était capable, ce qu'il pourrait faire si on lui en donnait l'occasion,

– Et la pièce? Et les autres comédiens?

Elle se sentit insultée, humiliée d'avoir à réagir vis-à-vis d'un tel déploiement de laideur. Et ceux qui se sont déplacés, qui ont payé leur entrée étaient-ils tous des débiles? Était-ce cela, vraiment, le théâtre pour Francis? Comment pouvait-il être à ce point aveugle? Et dire que, pendant des semaines, il avait appris son rôle, répété.

– Ce n'est pas un genre que j'affectionne, se contenta-t-elle de répondre.

– Je comprends mais il ne s'agit pas de ton goût à toi, dit-il, impatient. Elle sentit sa colère et elle s'en moquait. Il l'avait trahie. Pendant des années, il lui avait seriné des considérations

élevées sur l'art dramatique et elle l'écoutait, fascinée et étourdie. Des mots. Et maintenant, c'était à cela qu'il la conviait?

– C'est du théâtre, Susie. Il ne faut pas prendre cela à la lettre.

– Je ne prends rien à la lettre.

– En vérité, si tu n'aimes pas c'est que tu es toujours restée bégueule, puritaine. Tu t'offusques de voir sur scène un homme mettre la main aux fesses d'une femme. Il s'agit d'un divertissement. On dirait que tu ne sais pas ce que c'est, le théâtre. Il n'y a pas que les tragédies grecques. Et puis, après tout, je ne suis pas un gardien de la moralité. Je suis un comédien.

Elle se taisait et cela ne fit qu'attiser la colère de Francis.

– Depuis des années, tu vis avec un artiste et on dirait que c'est de l'eau sur le dos d'un canard.

– Je sais.

Pour qui se prend-il? se dit-elle, contenant sa propre colère. Un artiste! Et c'est cela, l'art?

– Nous sommes ensemble depuis des années, insista-t-il, et il te reste encore à découvrir ce qu'est le théâtre.

– Je ne dois pas être très intelligente.

Il ne protesta pas. Il garda un moment le silence, puis :

– En tous cas, je ne crois pas que tu aies le sens du théâtre.

Il rentrait tard. Les deux premiers soirs, elle l'attendit :

– Tu sais ce que c'est, expliqua-t-il sans s'excuser. Après une soirée sur scène, on a besoin de se détendre. On prend un verre, on mange un morceau...

Rentrant de plus en plus tard, il la trouvait endormie et ne la réveillait pas. Il se levait vers midi, allait souvent déjeuner ou prendre une bière avec ses partenaires et partait pour

Sainte-Agathe sans revenir à la maison. Ils se parlaient à peine et Susie évitait toute discussion sachant que cela aboutirait à un affrontement, à un éclat. Elle ne s'était jamais sentie si seule. Cela lui faisait surtout mal de s'apercevoir qu'il pouvait parfaitement se passer d'elle. Il ne fait que jouer les indifférents, se dit-elle. Peut-être avait-il une aventure avec l'une des comédiennes. Elle fut triste de ne ressentir aucune jalousie. De toute manière, elles étaient toutes moches, ces bonnes femmes.

Était-ce un hasard? Chantal lui téléphona. Elle venait de quitter son dernier compagnon et partait en vacances en Europe : la France, l'Allemagne.

— J'aimerais tellement partir, moi aussi.

La voilà dans un groupe. Pendant trois semaines, elle ne cessa d'admirer paysages et monuments. Dans le groupe, il y avait des hommes seuls. On aurait dit qu'elle ne réussissait à intéresser que ceux qui cherchaient des confidentes. Les aventures, c'était pour Chantal. « Tu es trop sérieuse », lui dit celle-ci. « Et toi? rétorqua-t-elle, qu'est-ce que tu cherches? » « À m'amuser. Rien d'autre. » Elle ne se sentait pas encore prête. Non qu'elle pensât à Francis, qu'elle décidât de demeurer fidèle. Plus tard, se dit-elle, elle serait disposée à s'amuser, à se laisser aller. Un soir, à Hambourg, après un repas bien arrosé, elle était sur le point de... Elle ne se souvenait même plus du visage de l'homme. Elle était trop fatiguée, lui encore davantage, et rien ne s'était passé. Chantal l'encourageait, l'avait littéralement jetée dans les bras de cet homme.

— Alors? demanda-t-elle le lendemain.

— Alors, quoi? Rien.

— Tu sais, il n'est pas mal. Je l'ai eu la semaine dernière.

Elle voulait s'en débarrasser, se dit Susie, parce qu'elle a trouvé mieux.

Susie se leva, quitta sa chambre. Le dîner était prêt.

– Tu sais maman, dit-elle, je crois que je vais quitter Francis.

Sa mère leva les bras en signe d'incompréhension et d'impuissance.

– Il a besoin de toi , dit-elle.

– Justement, je ne le crois pas.

– Il me l'a dit.

– C'était pour te rassurer et surtout pour te faire plaisir.

– Et toi? Tu préfères rester seule?

– Je me le demande. De toute façon, je me sens déjà seule. En Europe, j'ai à peine pensé à Francis. Je me suis rendu compte que moi non plus, je n'ai pas besoin de lui. Il est temps qu'on se quitte. Autrement, ce sera trop tard. Il vaut mieux qu'on se sépare en beauté quand il est encore temps. Un peu de regrets et, dans quelques années, des moments de nostalgie. Et l'on évite les blessures et les déchirements.

Susie savait que sa mère penserait qu'elle était sèche, sans cœur. Loin d'elle, Francis se consolerait assez vite avec l'une de ses partenaires et se donnerait bonne conscience en se disant qu'elle n'était qu'une misérable pimbêche, dépourvue de tout sens artistique.

PAUL-CHANEL MALENFANT

Comme l'existence

(Journal sans date)

JOUR DE NEIGE.

Et ce poème que je désire. Qui ne vient pas.
Goût de laisser des traces sur les murs.
Des graffiti.

Musique de chambre.

J'ai rêvé, cette nuit, de posséder un violoncelle.

o o o

Sainte-Luce-sur-mer. Café noir.

La mer comme un terrain vague.

Blocs de béton armé : les glaces.

Être là.

Je lis *Autoportraits* de Marie Uguay.

Toute cette neige, ce blanc qui tourne au bleu.

Écrire : laps du temps perdu.

Théière de grès. Airs d'opéra.

Dans les nuages.

(Que sais-tu, dis-moi, que sais-tu
de la mémoire de Dieu,
de la si vaste mémoire de Dieu?)

o o o

Ce printemps de glace dans les artères... Roland Giguère

Mars. Lourd. Mat. Le nom de ce mois monosyllabe.
Monochrome.

Hier : telle lumière oblique à Sainte-Luce-sur-mer.

(Qu'elle vienne, qu'elle vienne la fonte des neiges
comme un grand buvard invisible sur le fleuve
en vapeur.)

Un oiseau noir, aigrettes blanches, pique son bec sur
l'érable nu que j'aperçois de ma fenêtre.

Un pic-bois? Un présage?

Aujourd'hui, en classe, je vais parler de mises en abyme.
Miroirs. Récits spéculaires.

o o o

Debussy. Des cheveux de plus en plus gris dans le miroir.
Lassitude du quotidien qui se déchire en miettes.

Verre à dents. Mégots. Lame de rasoir.

Nostalgie d'intérieurs hollandais. Clairs. Sans poussière.

*« Chrétiens et Musulmans... les armes... le chemin de la
réconciliation va être long... tué des guérilleros depuis
quarante-huit heures ».*

Borodine. Beethoven.

o o o

Je pense : « S'agit-il d'un vieil amour? Déjà?
D'un amour qui vieillit? À petits feux? »

Cette atmosphère de feutre anonyme des hôtels.

Québec. Toits de cuivre. Clochers. Néons.

Autrefois, me dit-on, le bar du Château Frontenac était une salle d'écriture. Mélancolie. Et la fuite comme un étourdissement.

J'ai acheté *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera; pour le plaisir immédiat de soupeser un livre dans sa main.

La sensation du papier, le glacié de la couverture.

o o o

(Une belle nappe de Florence ornait la table. X et l'idée fixe de son père. Y ressemblait à un fruit de Botero. Guerre d'usure. Lame à double tranchant. Du sang dans la baignoire. Sommeil comme un corridor. Aube de mars : mica froid. Tu dors encore, la tête tournée contre le mur. Je viens de terminer la lecture de *Notre-Dame-des-Hirondelles* de Marguerite Yourcenar. Une rumeur dans le silence. Cette ville : sang-de-bœuf et vert-de-gris. Point de non retour tandis que ta tête bouge, imperceptiblement, contre le mur, et que notre amour vieillit à petits feux.)

o o o

On vient me rendre visite et je me retire en moi-même. Toujours plus au-dedans de moi-même.

Cet objet que je cache, je cache aussi le geste de le cacher.

Jean Ricardou

Ma mère m'a raconté que mon grand-père paternel passait devant tous les miroirs de la maison pour ajuster le nœud

de sa cravate. Il portait, dit-elle, du fard à joues... Voilà le souvenir qui m'habite dans cette chambre beige avec d'immenses fleurs roses sur le papier des murs.

Fleurs roses. Grasses. Obscènes.

Dehors : visibilité nulle. Poudrerie. Sommes coincés ici.
Prisonniers. Suspense.

Gide écrivait devant sa glace. En pleine face.

Je note : *À écrire on s'expose directement à l'excès.*

Henri Michaux

(L'irritation que me cause telle de tes paroles : cet écart, audible, entre le fil de ta pensée et celui de ta voix... Alors, je réclame du silence.)

Je m'évade.

Je retrouve des fragments de voyages
comme des airs oubliés.

Une lumière ruisselante sur un mur.
Des fleurs aériennes et l'eau ronde,
dans un vase, sur une table de cet hôtel de Venise.

Le poids de la pluie sur les épaules,
à quatre heures,
Place de Fürstenberg. À Paris.

De la durée. Durable.

(Le métal froid des appareils.
La rutilance des seringues.
La chemise bleue du docteur.
Son odeur d'éther ou de térébenthine.
À cinq ans, on a perforé mes tympans.)

Depuis, j'écris aux sons.

o o o

Tu es en face des autres un autre que toi-même.

Tristan Tzara dans *L'Homme approximatif*

De la harpe sur la grisaille de ce petit matin tout en camaïeu de gris.

L'expression est étrange : « tenir son journal ». J'ai remué d'anciens papiers. Papiers passés. Une boîte de cartes postales. Des journaux intimes de l'adolescence. Manuscrits de poèmes. Carnets de voyages. Adresses d'hôtels. Agendas aux pétales de pensées entre les pages. Programmes de spectacles... Pêle-mêle.

La poussière nostalgique des archives.

Trio pour piano et cordes de Beethoven.

o o o

Pour me souvenir de la mort de M., j'ai écrit dans mon cahier : « Du bleu de méthylène cernait tes lèvres. Une azalée rose tremblait sur le rebord de la fenêtre... » Des choses pour figer le dernier acte. Inaccessible. Comme si seule la mort permettait de raconter des histoires.

o o o

Ce matin, belle, belle et grande pluie. Et l'euphorie de l'eau qui ruisselle dans la rue. Une étudiante me raconte sa rupture amoureuse (elle dit « ma peine de cœur »...) en même temps qu'elle me remet une copie sur Rimbaud. Son amoureux s'est logé une balle dans le ventre après avoir

appris qu'elle voulait le quitter. Raté. Elle soigne la plaie. Ils ont une fille de dix-huit mois. « Notre soleil »..., dit-elle.

J'arrose les plantes vertes.
Je bouge mes mains dans la lumière.
J'efface la poussière sur les gestes.
Je rentre par la route du Fleuve.

o o o

Après une querelle avec mon père, ma mère disait : « Nous avons eu des mots ». (Suffocation de talc dans les chambres. Dans toute la maison comme un brouillard de bleu de lessive.) Et puis des larmes, des larmes, interminablement des larmes...

Je reconduis les airs de famille dans l'usure des amours.

Dans la souffrance parfois le corps se révolte de ne pas savoir exactement « où » ça fait mal.

Au bois, il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

o o o

Matin jaune de mars. Bleu froid de la lumière. J'entends des pas dans l'escalier. Je fais semblant de lire. La tête et le corps : points fixes. Le *Concerto italien* de Bach. Chaque note résiste, se donne, se retire dans un foisonnement de notes et de pointillés sonores. La logique de la musique. Du vide qui se remplit.

(Entre nous, reprise de la parole. Bribes. Fragments. Deux ombres se frôlent. Sans se toucher.)

De mémoire :

Une seule maladie que nous cultivons : la mort.

Je pense à la chaleur que tisse la parole autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous.

De Tristan Tzara encore.

Quand le poème dit à notre place ce que nous avions à dire...

o o o

L'amant de ma jeune sœur va bientôt mourir. Cancer de la peau.

Les actes ne portent plus. Ni les mots.

Ce livre de Fritz Zorn, *Mars*. En ouverture : « Je suis jeune et riche et cultivé; et je suis malheureux, névrosé et seul. [...] Naturellement j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on juge d'après ce que je viens de dire. »

Les livres parfois comme de sordides parodies de la vie. Zone sinistrée. Je touche le coude de ma jeune sœur bientôt veuve de vingt-quatre ans.

To fall in love again.

o o o

Je me suis levé pour regarder à la fenêtre. Le Fleuve. De la neige sur les pierres tombales. Carte postale d'une étudiante.

Elle abandonne ses études de lettres. Devient dentellière à Bruges.

o o o

« Ici, c'est pas toujours silence... », m'écrivait ma mère pour me décrire le brouhaha de la maison pleine des cris et pleurs de mes frères et sœurs.

J'étais adolescent et pensionnaire. L'âge le plus triste de l'existence.

o o o

(Quand dedans ça se tait. Que le cliquetis des lettres sur le clavier. Page blanche. L'immobilité d'un paysage dans une fenêtre. Fenêtres sans rideaux d'Amsterdam. Abat-jour de soie beige. Plantes vertes. Et des bretelles de cuir sur des seins de filles qui bougent dans le vide des seins de filles qui bougent dans le vide et des saules pleureurs qui tremblent sur l'eau molle vert-de-grisée des canaux d'Amsterdam.)

Toute la lumière du monde est variable.

o o o

Michel B. part pour un voyage de trois semaines au Japon. Les villes chantent. Tôkyô. Kyôto. Il me conseille de tout laisser tomber. De me mettre à la pige. Je pense à des estampes, à des fleurs rouges, à des objets d'ivoire et de céladon, à de petits gestes gracieux dans les torsades de chevelures. Michel passe toute sa vie dans les livres, les poèmes, les voyages. *Kaléidoscope* paraîtra à l'automne, au Noroît.

Midi. Trop de fumée de cigarettes dans la gorge. J'écris à ma jeune sœur pour la mort prochaine de son amant. Dans la famille, les mots n'entrent pas dans l'ordre des choses. Neige fondante. Un chien jappe dans la cour. L'enfant Mathieu chante dans le corridor. Je pense à de la lumière sur un arrosoir de cuivre.

(Souvenir. Souvenir : pour violoncelle seul, l'air sur la corde de sol dans un corridor de métro. Les notes filées... Réaumur... Sébastopol).

o o o

Grisaille. Temps fixe. L'espace est sans courbes. Angles. Lignes verticales. Droites. Dans la familiarité des choses : *un petit pan de mur jaune*. Le goût âcre du café. La musique respire : piano et cordes. J'écoute. De la pluie sur le toit. Des secondes d'eau.

À la télévision, un écrivain parle du temps lisse, linéaire, des monastères, avec laudes et matines en guise de ponctuation. Il a écrit *Le martyre de Saint-Sébastien*. Le commentateur : « O. P. s'intéresse à Saint-Sébastien davantage dans l'esprit de Mishima et de Pasolini que dans celui des hagiographes. » Belle tête sensuelle de l'auteur. Sourire oblique. Moue. Pleine peau. De l'écriture et du désir. Et du désir d'écrire.

De Smetana : *La polka de la fiancée vendue*. Faux vertige. Rythme. Pépiements d'oiseaux sur un fil électrique.

o o o

Moments fragiles de Jacques Brault. Souffles, rumeurs, murmures, échos tamisés. À la limite du silence et du ravissement des choses. Sourdine. Lumière diffuse. Paysages estompés. Des pas dans la neige s'étouffent laissant des traces imperceptibles.

De Denis Vanier : *Rejet du prince*. Mordre dans les mots.

o o o

Ce matin d'avril, vaste lumière de laque et d'aquarelle. Désordre et foisonnement des papiers sur la table d'écriture. L'instant fragile, aigu : saisi, repris, sans recommencement.

En avril se déliait la rivière Rouge de mon enfance...
Les visages des morts petit à petit s'estompent dans nos mémoires.

Tu lis une lettre.

Papier bleu et paon déployé de bleu sur le timbre étranger. Des mots qui ne sont pas à moi, des mots que je ne puis pas prendre.

o o o

J'astique. De la cire d'abeille sur une commode de chêne. Rythme. Le corps comme un outil. La tête s'évide. La mémoire s'enivre d'enfance par l'odeur, par la transparence de la cire d'abeille. Ce matin, *amour*, le grand bleu du Fleuve à Sainte-Luce-sur-mer. Le corps s'était froissé entre les draps.

En ton absence, quand je suis seul à table, je m'assois toujours à ta place. Prosciutto et cantaloup.

o o o

Expansion de l'air. La passion de la boîte aux lettres. La lumière épaissit, bientôt des bourgeons, des lilas. J'ouvre des armoires, je multiplie les gestes. Je palpe ce silence partout dans la maison. En ton absence.

o o o

Cette phrase d'une étudiante après que nous ayons lu un texte de Bachelard : « La lumière est vide de sens parce qu'elle est pleine d'elle-même ». Je scrute, je déchiffre tandis que du violet, à grands traits vagues, se répand sur le Fleuve.

Je roule en voiture vers Montréal.

L'été dernier, lisant Julien Gracq : *En lisant en écrivant*.
Je me promenais au Luxembourg.

o o o

Un poème a mijoté tout le jour...

o o o

En rêve. Vertige dans un ascenseur de l'hôtel Hilton. Dans ma chambre le lit est recouvert de foulards noirs je pense que je n'aurai jamais le temps de porter tous ces foulards et que tu les porteras à ma place en même temps que j'essaie d'imaginer mon absence dans la mémoire des autres...

(Ai-je eu peur?)

o o o

Récit : état de choc de la tentative de suicide de B.
Cachets. Alcool. Entailles au poignet.

Fils adoptif. Hôpital. Soluté.
Sonneries de téléphone.
Désordre rapide de la mort.
Évitée. Échec.
Il avait écrit sur un bout de papier
fixé à la porte de son appartement :
Mother is not there.

(J'aime que la langue d'origine soit la langue maternelle.)

Je rentre de Montréal :
des pains de neige duveteuse
dans le sapin bleu du jardin.

o o o

Elle époussette des objets, vases, livres, bougeoirs, ayant
appartenu à M. Elle dit que des bruits alors la font sur-
sauter : « Elle ne veut pas que je touche à ses choses. »

Le Fleuve travaille. Des bêtes brunes crèvent le bleu.
J'emprunte, pour le retour de Sainte-Luce-sur-mer, celle que
l'on appelle la vieille route, là où se promènent, à petits pas
frileux, les fous du village. Fous de Bassan.

Spirales, volutes. Fuites et poursuites.
J'ai relu *Prochain épisode* d'Hubert Aquin.

o o o

Être là. Crépitement du feu dans la cheminée. La mer, visi-
ble. Inaudible. Lent, égal déferlement. Petits cris aigus du
feu. Être là, longtemps, à regarder le fleuve, à veiller le feu,
le fleuve. Des lettres à écrire. Cinq heures du soir. Ces gestes

immobiles des plantes vertes dans la fenêtre. Être là, juste ici, intensément présent.

Ça parle beaucoup dans mes rêves. Au réveil, je ne retrouve que des échos sourds, flous, de ce langage qui s'efface en se déployant.

De l'ennui? Un instant se resserre, pèse sur lui-même, un autre lui succède, sans relief, étale, et tout se passe comme si l'on sentait soudainement la vague usure de la durée.

Enfant, je ferme les yeux, ce scintillement sous les paupières : des étincelles qui crépitent, des fourmis qui s'agitent dans tous les sens, les cellules lumineuses du cerveau?

o o o

Un jour ma mère m'a dit que lorsqu'il était « garçon » mon père aimait le rose.

Je me suis surpris aujourd'hui à regarder les veines saillantes de mon poignet. La pensée de la lame. La ligne du sang. Et le visage de B. m'est apparu comme un suaire. Vivant.

État de narcose. Chaque fibre du corps, figée, chaque nerf, crispé. Fleur de peau. Ruissellement de l'hiver qui achève. Pointes pâles des jonquilles, des tulipes. Que sait-on du seuil de la douleur? Bientôt Pâques. Cierge pascal et chants grégoriens de l'enfance.

o o o

Temps suspendu. Rumeur et phares d'automobiles. Le store tremble dans l'air. Des bourgeons dans les arbres de

la cour. Ne jamais écrire l'article de la mort. L'épreuve photographique. Ma mère a dit de l'amour de ma petite sœur :
« Il est à la morphine ».

Ces airs de piano comme des oiseaux voletant entre les volets à la fenêtre d'un immeuble de pierres claires, cet été, place de Fürstenberg. Le retour au pays des framboises de juillet. Lumière oblique d'août. Toute la beauté du monde.

« Il est à la morphine. »

Un ami m'apprend la mort de son oncle, Salluste. Un nom d'histoire latine. Au restaurant oriental : saké et valse lentes des serveuses japonaises. Une telle douceur, une telle lenteur dans sa voix tandis qu'il me parle de la mort de l'oncle Salluste. Les voix, elles, ne s'oublient pas. Toujours. Jamais. Musiques anciennes.

Heure exquise... Te souviens-tu quand tu me lisais à voix haute *Oh les beaux jours...*

o o o

Ce coup de couteau : « Il est mort dans la nuit de lundi », Verdict irréversible. Point final.

De qui donc, cette formule : « [...] cette phrase sans ponctuation qu'on appelle une vie? »

À mon arrivée, tout était en ordre.

Les morts rangent tout, c'est bien connu.

Affaires classées.

J'entre dans la chambre.

– *Tu ne sais rien?*

– *Tout est fait.*

Près de la porte, un fauteuil. Je me suis évanoui.
Une azalée rose tremblait-elle sur le rebord de la fenêtre?

Ma petite sœur, semble-t-il, a vaguement hésité entre deux cercueils. Elle a déposé une gerbe de marguerites blanches sur la tombe. Puis elle s'est tue, parmi l'encens et les prières, jusqu'à ce que tout soit terminé.

o o o

L'insupportable vitesse de la petite aiguille des secondes qui tourne, tourne, tourne... Alors, se mettre à l'abri sur une page d'écriture.

o o o

Que des fragments. Pêle-mêle. Brouillard du temps qui se dissipe. Se dissout. Je lis *L'insoutenable légèreté de l'être* de Kundera. Comment écrire encore? Là-haut des études de sonorités de François Morel. Je pense à mon petit hôtel de Paris, « Grand Hôtel des Balcons ». Rue Casimir-Delavigne. Alain Grandbois aurait vécu une année, sur la rue Racine, près de l'Odéon. Et je retrouve ces vers de *Rivages de l'homme* :

*Et soudain l'âge bondit sur moi comme
une panthère noire*

[...]

Car la mort

N'est qu'une toute petite chose glacée

Qui n'a aucune sorte d'importance

Aujourd'hui, toute lecture me tient lieu d'écriture. Me tient lieu d'existence. Ma mère disait « le mieux de la mort »

pour évoquer cette accalmie qui précéderait le dernier sursaut. Plants de fleurs. Pensées. Pivoines. Je brasse la terre. Palpe le végétal. Un bonheur dans la pulpe des matières premières. Colle. Papier. Cœur de plantes grasses et de cire d'abeille. J'aimerais écrire à D., en Italie. Pour me souvenir des klaxons et des poussières de Rome, de ces gris mêlés d'oranger, à Florence, sur le Ponte Vecchio... Le temps du voyage fuit autrement le temps du voyage fuit... Sieste. Fébrilité. Lire tous les livres à la fois.

Je compte sur mes jointures les mois de trente jours.

o o o

Instant d'été. Dense. Vert. Avec la pluie. Et les ombres plus claires autour des choses. Marée haute.

Mémoire de lavande et d'oliviers. De cigales. De fontaines de pierre sur les places. Provence comme un décalque du nom lointain de Dieu.

L'amour commence par une métaphore. Milan Kundera

Ton retour. Ta fatigue. Ce léger affaissement du visage. De la voix. Se fanent les fleurs de peau.

o o o

Je revois A., l'un de mes premiers étudiants. Dix années ont passé sur ce bel adolescent blond, vêtu de vert. Du vent et des cheveux. Le Tazio de la *Mort à Venise*. Il part pour l'Allemagne. Art conceptuel. Tableaux gris, monochromes. Et des objets saisissants : entre le masque primitif et l'épouvantail de vinyle.

Bercement du vert dans les fenêtres. Un rouge-gorge sur le banc du penseur, là où jamais personne ne s'assoit. Les grands pans de bleu de la mer qui monte. Ne passe pas.

o o o

Concours de musique de Radio-Canada. Interminablement ce concerto de Tchaikovsky une avalanche interminablement ce concerto... Un commentateur : « Sa façon d'être... physique... » Mélomane au vin rouge. Mouvements lents.

Le Noroît a accepté de publier mon recueil *Les noms du père*. Ce bonheur quand les mots vont prendre corps dans un livre. Passion de papier, cette peau du papier quand tu froisses le livre.

Aujourd'hui, l'acier rouillé du Fleuve. État second du cœur. De l'âme vacillante. Une osmose entre les sens, entre les sensations. Et par la fenêtre, l'odeur capiteuse de cette pluie d'été.

o o o

Il faut maintenant commencer à écrire un autre livre de poèmes. Toujours un autre livre. Recommencer. La page blanche. Je pense : « Ne parle plus du père. Tout a été dit. Il est mort tandis que tu voyageais en Italie. » Juillet : dixième anniversaire de la mort du père. État de vertige.

Effritement. Comme si la substance du temps, de l'espace, du langage, se diluait. Plus rien de lisse, d'uniforme. Que des bribes. Des fragments. Des miettes. Je regarde dehors. Tout se tient. En équilibre. Si précaire. Le regard.

J'arrose les géraniums, les bégonias. J'entends bruire ton sommeil dans la chambre. Un livre est resté ouvert, dehors, sur la chaise. Ses feuilles dans le vent. J'écris : « Les feuilles volantes d'un livre contre le désespoir et sur la toute présence du monde. »

o o o

Ailleurs. Au bord d'un lac. Dans une autre chambre. Je regarde ce lac. Je pense : *Prochain épisode*. H. me dit qu'on ne se départit jamais de la tutelle des pères. Soleil somnolent sur la terrasse. Verres de vin blanc. Trembleur. Petit brouillard flou de l'air. Des fruits sur une table. Des oranges. Des odeurs de trèfle coupé. Tandis que je ne parviens pas à descendre au fond des choses... Surtout ne pas défaillir sur les promesses de l'été.

o o o

Le jeune frère de C. Vingt-six ans. Accident de voiture. Fracture du crâne. Regarder un jeune cadavre est insoutenable. Proprement insoutenable.

o o o

Je compte les morts des derniers mois. Les allées du jardin du monde se clairsèment. Angoisse. Bientôt, la rentrée scolaire. Pull-over de laine rouge, chaussures de cuir à la forte odeur de cuir fauve, cahier Clairefontaine, stylo neuf. Automne studieux. Je pense à la petite école de l'enfance, aux fougères dans les corridors, au parfum des feuilles brûlées dans la cour. Aux aubépines contre les murs de briques. Au trou pour l'encrier dans le pupitre. Nous disions : « nos affaires d'école ».

Scènes d'enfance que je retrouve dans les ombres inégales, sur le mur, des palmes d'une plante verte, les lignes parallèles des fils électriques dans la fenêtre, le grain d'une lumière qui s'évide de son âme, l'alignement méticuleux des livres sur les rayons de la bibliothèque. Nomenclature des choses. Ordre du monde. Comme une résistance. Je me murmure, souvenir approximatif : « J'écris pour passer le temps / petit qu'il me reste de vivre / comme on dessine sur le givre / comme on se fait le cœur content... »

Une petite étoile de lumière verte scintille dans une feuille de l'érable. S'allume. S'éteint. Les funérailles de C. sont terminées. La petite étoile verte est maintenant éteinte et j'écris, rituel des adieux, cette dernière phrase au bas de cette page.

o o o

Devant le mer de Sainte-Luce-sur-mer, tachée d'algues jaunes, d'oiseaux gris. Odeur de sel de mer. Des pêches sur la table. De grandes marguerites au cœur roux. Je dispose les choses sur une page blanche.

Cueillir des cailloux sur la plage. Tout le paysage comme un coquillage transparent et le murmure de la mer dans l'oreille d'un coquillage transparent. L'autre côté de la terre derrière la ligne de l'horizon? Trait tiré sur le monde?

o o o

Extrait d'une lettre pour A. En Allemagne. Au pastel : « Matin de septembre glorieux. La lumière est oblique, parfaite, du miel ou du chablis, des fruits rouges dans les arbres et la mer broie du bleu, du mauve, du pourpre, de

l'indigo. » Un rêve. Écrire comme en l'éblouissement d'un tableau de Matisse. Toute la matière du monde dans la présence pulpeuse d'une orange.

Je lis que toute écriture, inlassablement, récite le nom propre de l'écrivain. Mon nom propre dans la langue maternelle. M'envahit un motet de Vivaldi : une seule note filée dans la voix de vitrail. Advient l'extrême présence des langages. Ce souffle sous la musique comme sous la mer, parfois.

Ce jour est si beau qu'on voudrait qu'il ne finisse jamais. Ne jamais quitter un dimanche de septembre. Parmi tant d'autres. Ne pas bouger de peur de déplacer l'équilibre ineffable de la lumière.

° ° °

Rina Lasnier m'a offert son exemplaire des *Élégies et sonnets* de Louise Labé. Un don prodigieux. Du cœur.

° ° °

Désir vague d'être ailleurs, quelque part, à une terrasse, dans une ville étrangère ou dans un jardin public avec un livre.

Julia Kristeva dans *Histoires d'amour* : « Être psychiquement en vie signifie que vous êtes amoureux, en analyse, ou en proie à la littérature. »

De la fenêtre de ma chambre, j'aperçois cette tache rouge de l'érable qui flambe, qui envahit le paysage. Je pense *vitrail végétal*. Aussi *tache de naissance*.

Je feuillette un album de reproductions des tableaux d'Alex Coleville. Ce cheval sur la voie ferrée tandis qu'un train file à vive allure... en sens inverse.

o o o

Existe-t-il des écrivains qui détiennent quelque certitude au regard de l'écriture? La moindre phrase comme un vertige, comme un abîme du doute. Corps second : l'irritation d'une laine rugueuse entre les épaules, le supplice de la pluie froide dans le cou. Le front de fièvre contre la vitre : et la rue vide. Flagrant délit de l'écriture.

Les profanes s'imaginent qu'écrire et dire expriment une activité identique. On se mettrait à écrire parce qu'on a quelque chose « à dire ». Rien n'est plus faux. Il arrive, et plus souvent qu'on ne le pense, qu'il faille des années à un écrivain pour entrevoir ce qu'il aspire à dire; et s'il le dit, c'est, plus souvent encore, à son insu. Car l'écrivain habite le silence. On reconnaît l'exacte nécessité des mots qu'il emploie à la gangue de silence dont ils sont enveloppés. Paradoxalement, écrire, c'est d'abord se taire, c'est se recueillir, c'est plonger dans le silence et se familiariser avec sa pénombre où, telles des algues et des fougères sous-marines, évoluent des formes imprécises.

Michel del Castillo, *La gloire de Dina*

o o o

Semainier.

Du vent dans les arbres pour l'écriture du poème. L'émiettement du paysage par les vagues du vent. Et les

errances de la lumière lorsqu'elle se dépouille de son âme. Je pense : au jour le jour. Un signet tombe du livre que je tiens entre mes mains. Une chose rature l'espace. Une feuille violette. La vue de l'insecte mort sur l'abat-jour. La voix de l'enfant Mathieu dans le corridor. *A capella*.

La saison où l'être se met au passé, c'est l'été; le lieu où il se met au présent, c'est l'étang. Ricardou, encore. Le texte s'emploierait à dire, infiniment, qu'il ne dit rien, qu'il ne dit rien d'autre que lui-même, que sa vertigineuse viduité. Lassitude des miroirs. Des systèmes. De la mort perpétuelle du sens. *Le suicide est le jugement dernier de l'imagination.* (Michel Foucault). *Tout suicide est suicide littéraire.* (Philippe Sollers).

Ce matin : d'une seule venue l'affirmation grise de la mer. Des hologrammes de lumière sur la mer. Un goéland : plume blanche dans un encrier dont l'encre monte, monte. À marée haute. Coups d'archet. Violoncelles. Des flèches au flanc de saint Sébastien en extase. La pulsion de la métaphore. Des pluviers, sur la plage de Sainte-Luce-sur-mer, titubent avec allégresse.

De *L'amant* de Marguerite Duras. Une atmosphère, les traces fugitives de la mémoire, la musique en sourdine, l'instant immobile, toute la présence du monde dans la lueur effacée, souvenue, d'un laurier rose, dans la peau fine de l'amant chinois. « Au contraire d'en être effrayée j'ai vu s'opérer ce vieillissement de mon visage avec l'intérêt que j'aurais pris par exemple au déroulement d'une lecture. » Lire. Vieillir.

Je reviens à la fenêtre, devant la mer. Je rêve d'un paragraphe, un seul, intensément seul et bleu, calligraphié par l'aile blanche de ce goéland qui use l'éternité et dont la pointe blanche fait écho à la tache, plus lointaine, d'un bateau blanc, et où s'écrit, en une seule phrase, intensément seule et bleue, tout le temps perpétuel en sa continuité. La percussion du temps. Le pointillé de sa musique. Et cet oiseau encore, comme un point final qui s'agite puis se meurt, sur la ligne d'horizon.

Toute notre existence enclose dans les livres que nous lisons. Musique pour instruments à vent. Ce désespoir muet des menuets de Mozart. Petite existence sans événements, tout entière tenue dans le tracé de quelques lignes, dans la seule certitude matérielle de la bibliothèque.

Indira Gandhi a été assassinée par un membre de sa garde personnelle. Tumulte. Violence.

Novembre encore. Volée de feuilles mortes. Brouillard. Bruine fine. Je pense aux vitres de pluie de mon enfance. Aux flaques brunes dans la cour de l'école. Tristes miroirs. Atmosphère de camphre sous la camisole. Hygiène d'eau bouillie. Et la rose rouge entre les seins de la femme blonde sur la dernière image du calendrier. L'éternel retour : ce pendule perpétuel entre la légèreté et la pesanteur. *Vaut-il mieux crier et hâter ainsi sa propre fin? Ou se taire et s'acheter une plus lente agonie? Existe-t-il seulement une réponse à ces questions?* (Milan Kundera).

o o o

Aujourd'hui, ce poème.

*D'une hirondelle horizontale :
point de fuite.*

*Au cœur de cette nuit
brillera la pierre de naissance.*

Tu connaîtras le nom de tous les oiseaux.

*Les souvenirs viendront à toi
comme des enfants dans un jardin.*

*Du silence autour, une touffeur de pivoines :
tu croiras penser au bord de la mer.*

*Tu ne sauras jamais
que tu as disparu.*



Notices biobibliographiques

Paul BEAULIEU est né à Montréal en 1913. Il a fondé *La Relève* en 1934 avec Robert Charbonneau. Il a collaboré à plusieurs périodiques ainsi qu'aux *Écrits du Canada français* dont il a assumé la direction et la publication de 1982 à 1993. Premier prix des Concours littéraires (critique) de la Province de Québec (prix David, 1953). A publié : *Jacques Rivière* (Éditions La Colombe, Paris, 1955), couronné par l'Académie française. Assure la publication de *Œuvres* de Robert Élie (HMH, 1979) dont il a arrêté et agencé le choix des textes, rédigé l'introduction, l'avant-propos et préparé la bibliographie. A collaboré au collectif *Hommage à Alexis Klimov* (1984). A préparé pour les *Écrits du Canada français* des numéros à thèmes : Louis Dantin (1982), René Garneau (1984), Robert Charbonneau (1986), Jean Sullivan (1988), Maurice Zundel (1991). A collaboré au collectif Jean Le Moyne, *Une parole véhémence* (Fides, 1998). Élu membre de la Société Royale du Canada (1957). L'Académie des lettres du Québec lui décerna sa Médaille (1989).

Cécile CLOUTIER naît à Québec en 1930. Elle complète un doctorat à la Sorbonne et une maîtrise à l'université McMaster avant d'enseigner l'esthétique et la littérature québécoise et française aux universités Laval, d'Ottawa, ainsi qu'à celle de Toronto où elle est

professeur émérite. Conférencière, essayiste et anthologiste, elle a en outre fondé un Centre de recherches en poésie québécoise d'aujourd'hui à l'université de Toronto. La poésie l'a requise plus que toute autre forme littéraire. Des nombreux recueils de poèmes qu'elle a publiés, plusieurs ont été couronnés par des prix. Citons *L'Écouté*, médaille d'argent de la Société des écrivains français attribuée par Jean Cocteau et prix du Gouverneur général du Canada en 1986.

Esther CROFT est née à Québec le 23 avril 1945, sans se douter que cette date allait devenir celle de « la journée internationale du livre ». Elle enseigne le théâtre et la création littéraire à l'université Laval et dirige des ateliers d'écriture auprès d'enseignants, de journalistes, de thérapeutes, de décrocheurs et de détenus. Elle a également mis sur pied, à Québec, un centre privé de créativité littéraire. Elle a publié trois recueils de nouvelles : *La mémoire à deux faces* (Boréal, 1988), *Au commencement était le froid* (Boréal, 1993) et *Tu ne mourras pas* (Boréal, 1997). En 1994, elle remportait le prix Desjardins du Salon du livre de Québec.

Jean DÉSY est né à Kénogami (Québec) en 1954. Médecin généraliste depuis 1976, il est également détenteur d'un doctorat en littérature française (1990) et d'une maîtrise en philosophie (1996). Il vit à cloche-pied entre les rives du Saint-Laurent où habite sa famille et la toundra de Povungnituk pour laquelle il a développé une passion brûlante qui l'a amené à publier récemment un recueil de poésies, *Ô Nord, mon amour* (éditions du Loup de Gouttière).

Hélène DORION est née à Québec en 1958. Ses plus récents titres : *Sans bord, sans bout du monde* (Éditions de La Différence, 1995, prix Alain-Grandbois), *Les Murs de la grotte* (France,

La Différence, 1998), *Pierres invisibles* (France, Éditions Tarabuste, 1998, prix Aliénor). Elle a aussi reçu le prix de la Société des écrivains canadiens, le prix du Festival international de poésie de Roumanie et le le prix international de poésie Wallonie-Bruxelles. Quatre de ses livres ont paru en traduction en Espagne, en Roumanie, en Allemagne et au Canada. Elle est directrice littéraire des éditions du Noroît (Québec) et membre du jury du prix Louise-Labé.

Jacques FOLCH-RIBAS est né à Barcelone en 1928. Il est architecte et romancier. Il a publié une dizaine de romans qui furent couronnés par de nombreux prix littéraires : prix Molson de l'Académie, prix France-Canada, prix du Gouverneur général et prix Duvernay pour l'ensemble de son œuvre. Il est également chroniqueur de littérature française au journal *La Presse*, de Montréal. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Roland GIGUÈRE est né à Montréal en 1929. Il a fait de fréquents et longs séjours en France pour étudier la gravure et participer aux activités du mouvement surréaliste. Fondateur des éditions Erta (1949). En 1966, le musée d'Art contemporain de Montréal lui consacre une importante exposition et, la même année, il remporte le grand prix littéraire de la ville de Montréal, le prix France-Canada et le prix de la province de Québec pour son recueil *l'Âge de la parole : 1949-1960*. Prix Paul-Émile Borduas, en 1982, pour l'ensemble de son œuvre plastique. Médaille de l'Académie des lettres du Québec, en 1995.

Naïm KATTAN, né a Bagdad, en 1928. Émigre au Canada en 1954 et fonde le *Bulletin du Cercle juif*. Travaille pour le Conseil des Arts du Canada (1967-1991) comme chef du Service des

lettres et de l'édition, puis comme directeur associé. Actuellement professeur associé à l'université du Québec à Montréal, au Département d'études littéraires. Romancier, nouvelliste, essayiste et critique, il est l'auteur de vingt-huit ouvrages dont : *Adieu Babylone*, *Le réel et le théâtral*, *La fortune du pasager*, *Farida*, *Idoles et images*, *La célébration*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Mona LATIF-GHATTAS est née au Caire en 1946 et vit à Montréal depuis 1966. Fille de Montréal sur fond d'Égypte ancienne, elle porte le souffle de ses deux pays et son chant circulaire rejoint l'universel. Poète, romancière, metteur en scène, compositeur et récitante, elle a publié une douzaine d'ouvrages (*Boréal*, *Leméac*, *Trois*, *Noroît*, etc.).

Paul-Chanel MALENFANT est né à Saint-Clément (Québec) en 1950. Doctorat en littérature québécoise à l'université Laval (1979). Professeur à l'université du Québec à Rimouski, depuis 1983. Nombreuses publications aux éditions du *Noroît*, des *Écrits des Forges* et de l'Hexagone. En 1998, il a reçu le prix Alain-Grandbois et le grand prix du Festival international de la poésie pour son recueil *Fleuves*, ainsi que le grand prix de la société Radio-Canada, catégorie poètes, pour *Des ombres portées*. Il a fait paraître, la même année, un premier roman : *Quoi, déjà la nuit?* (L'Hexagone).

Pierre MORENCY est né à Lauzon (Québec) en 1942. Poète et ornithologue. Il a écrit des poèmes, des pièces de théâtre, des émissions radiophoniques et une trilogie intitulée : *Histoires naturelles du Nouveau Monde*. Son travail a reçu plusieurs distinctions dont le prix Alain-Grandbois pour *Effets personnels* (1988), le prix France-Québec pour *Lumière des oiseaux* (1991) et le prix Ludger-Duvernay pour l'ensemble de son œuvre (1991).

Annie SAUMONT, romancière et nouvelliste française, est née à Cherbourg, en 1927. Ses plus récents titres : *Quelque chose de la vie* (Seghers, 1991), *Les voilà quel bonheur* (Julliard, 1993), *Le lait est un liquide blanc* (1995) et *Après* (1996). A participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains en 1991 et 1994.

Marcel TRUDEL, né à Saint-Narcisse-de-Champlain (Québec) en 1917. Doctorat ès lettres de l'université Laval (1945). Études à l'université Harvard (1945-1947). Professeur à l'université Laval (1947-1965), à l'université Carleton (1965-1966), à l'université d'Ottawa (1966-1982). Professeur émérite de l'université d'Ottawa, docteur *honoris causa* de l'université Laval et de l'université du Québec. Chevalier de l'Ordre national du Québec et officier de l'Ordre du Canada. Titulaire des prix du Gouverneur général (1967), Montcalm (1976), Molson (1980) et Macdonald (1984). Médailles Léo-Pariseau et Tyrrell. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Gisèle VILLENEUVE est née à Montréal en 1950. Diplômée de l'université du Québec en communication. S'établit à Calgary en 1978. Scénariste, traductrice et journaliste à Londres, à Ottawa et à Calgary. Son œuvre bilingue compte de nombreuses fictions radiophoniques (BBC, CKUA Alberta, SRC), des nouvelles (notamment publiées dans *Les écrits*), un roman, *Rumeurs de la Haute Maison* (1987), deux pièces de théâtre, *La Génération velcro* (1991) et *Oldest Woman in the World* (1994). Depuis de nombreuses années, elle s'adonne à la pratique de l'alpinisme, surtout dans les Rocheuses.

PLUS DE
100
TITRES

Jusqu'au 30 septembre 1999,
à l'achat de trois titres
« Boréal compact »,
votre libraire vous offre
le n° 100 de la collection,
le merveilleux récit
de Gabrielle Roy,
Le temps qui m'a manqué.

BORÉAL
COMPACT

Marie
LABERGE



N° 101 • ROMAN • 464 PAGES • 16,95 \$

BORÉAL
COMPACT

Robert
LALONDE



N° 99 • RÉCIT • 198 PAGES • 13,95 \$

BORÉAL
COMPACT

Gaétan
SOUCY



N° 96 • ROMAN • 352 PAGES • 15,95 \$

Bulletin d'abonnement

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- | | | |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| ☐ | RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| ☐ | INSTITUTIONS | 35 \$ |
| ☐ | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE
MONTREAL (QUÉBEC)
H4A 1R9

ÉCRITS ET RÉCITS AU



Denise Riendeau

L'Abandon

Récit autobiographique

Tout ça a bel et bien existé au temps de l'orphelinat.

244 PAGES, 19,95 \$

Simone Bussières

La Pyramide des morts

Roman

Confession ou œuvre de fiction? L'auteure nous conduit d'étonnement en étonnement, d'une main sûre.

144 PAGES, 14,95 \$



AUTRES ROMANS AU SEPTENTRION

La guerre des autres

Louise Simard et Jean-Pierre Wilhelmy
404 pages, 22,95 \$

Entraînés dans la guerre des autres, des mercenaires allemands mêlés à des Anglais mèneront leur propre bataille, celle de l'exilé isolé par la langue et la culture.

De père en fille

Louise Simard et Jean-Pierre Wilhelmy
432 pages, 22,95 \$

Médecin d'ascendance allemande, Karl Beyer est venu s'établir à Montréal dans un quartier anglophone, mais ne refuse jamais de se déplacer pour soigner les pauvres Canadiens français.

La mort rousse

Pierre Chatillon
248 pages, 19,95 \$

Les citadines

Anne Gullbault
194 pages, 20 \$

La fille de Personne

Marc K. Parson
264 pages, 20 \$

Sous les marronniers

Laurent Dub  
236 pages, 19,95 \$

Un viol sans importance

Jean-Pierre Charland
480 pages, 26,95 \$

En juillet 1920, Blanche est trouvée assassinée sur les berges de la rivière Saint-Charles. Bientôt, la rumeur publique accuse des jeunes gens de la haute-ville.   ce fait divers resté sans solution, l'auteur imagine un dénouement irréel.   moins que...

S
E
P
T
E
N
T
R
I
O
N

HOMMAGE

au grand cœur fraternel et sensible des *Écrits*
qui ont accueilli depuis quarante-cinq ans

les millions de mots
de milliers d'écrivains
d'ici et d'ailleurs
pour qui le geste d'écrire
et la liberté de dire
n'ont pas de prix!

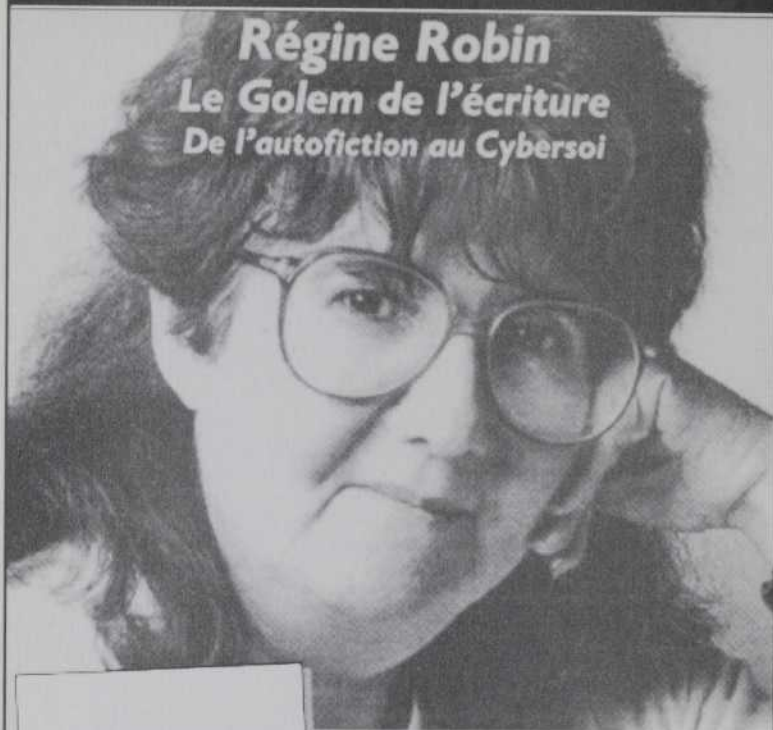


LEMÉAC ÉDITEUR

offre ses félicitations
à son fondateur Jean-Louis Gagnon
et à ses successeurs
Claude Hurtubise
Paul Beaulieu
et Jean-Guy Pilon

XYZ éditeur

Régine Robin Le Golem de l'écriture De l'autofiction au Cybersoi



Prix Spirale de l'essai 1999

« Régine Robin tient ici des propos éclairants sur le morcellement et sur le phénomène identitaire qui continuera sans doute, pour plusieurs années encore, de hanter les sociétés. »

Francine Bordeleau, *Spirale*

304 p. • 27,95 \$

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mlink.net

Quatorzes nouvelles
au quotidien
amour, séparation,
solitude, retrouvailles,
ainsi va la vie après
Le Silence des adieux...

Naïm
Kattan



Le Silence
des adieux



COLLECTION L'ARÈNE

176 pages — 19,95 \$



HMH

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

L'instant même

souligne

le

45^e anniversaire

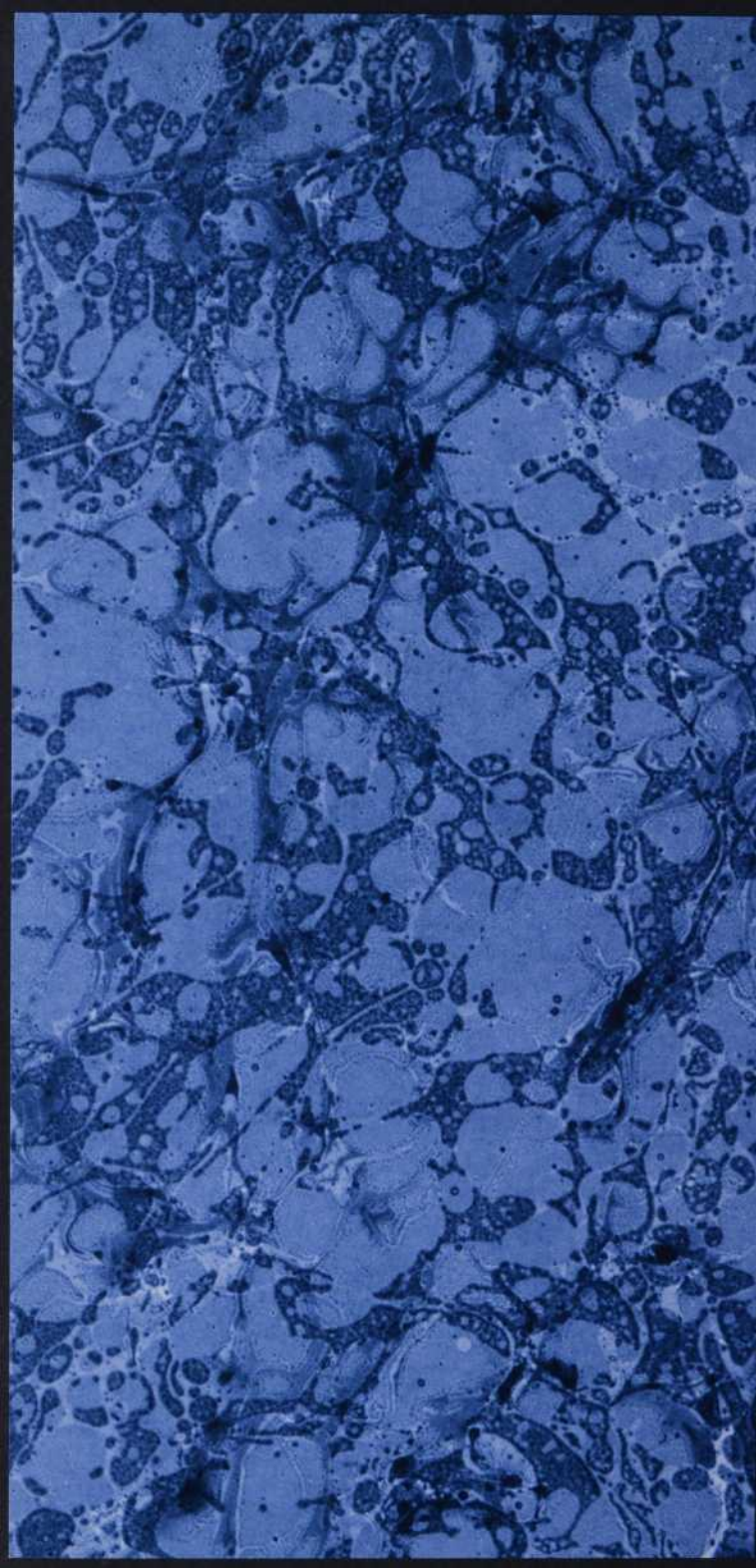
des

Écrits

Achevé d'imprimer chez AGMV Marquis le 16 août 1999.

Imprimé au Canada Printed in Canada





Contes

Dossiers

Essais

**Extraits de
romans**

Hommages

**Journaux
intimes**

Poèmes

Nouvelles

Récits

Témoignages

Théâtre

Les écrits

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre *Écrits*
du Canada français